

NEW ROMANCE

ENDLESS *Love*

Cecilia Tan

Hugo ♦ Roman
♦ BLANCHE

ENDLESS *Love*

Cecilia Tan

Roman

Traduit de l'américain
par Caroline de Hugo

Hugo ♦ Roman

© 2015, Hugo et Compagnie
38, rue La Condamine 75017 Paris
www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782846284950

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

*Aux étoiles de ma vie,
elles se reconnaîtront.*

Chaque fille rêve d'être celle qui captera son regard, qui capturera son cœur.
Certaines d'entre elles ont-elles déjà rêvé de devenir ses proies ?

SOMMAIRE

Couverture

Titre

Copyright

Dédicace

1 - Quand tout à coup...

2 - À l'arrière d'une voiture de rêve

3 - Là où tout est vain

4 - L'innocence dans ses bras

5 - Soirées amoureuses

6 - Pouvoir rester immobile

7 - Tout ce qu'elle désire

8 - Possession et caresses

9 - Défier l'insolite

10 - L'homme qui voulait diriger le monde

11 - Trembler comme une feuille

12 - Que demander de plus ?

13 - Du cuir, partout du cuir

14 - Quand l'amour frappe à la porte

15 - L'amour vous met au défi

Extrait - Slow séduction

Quand tout à coup...

La nuit du concert d'adieux de Lord Lightning s'annonçait franchement dingue. Ce soir-là, j'effectuais un extra comme serveuse dans le bar de Midtown que dirigeait ma sœur. Le concert avait eu lieu à quelques blocs de là, au Madison Square Garden. Le bar était plein de groupies du Lord désespérées qui s'arrachaient les cheveux (quand ce n'était pas leur perruque) en pleurant toutes les larmes de leur corps. Becky, ma coloc', était restée à la maison où elle sanglotait pour les mêmes raisons. Et moi ? Je me fichais pas mal du dernier coup de pub de cet enfoiré de rock star égocentrique, mais impossible d'y couper. Tous les écrans de télé diffusaient son visage masqué en grand format et en surimpression sur des images de ses fans hystériques, lors de ce qui était censé être sa dernière apparition en public. La ville entière était chamboulée, mais je me souviens particulièrement bien de toutes ces groupies du Lord pour la simple et bonne raison que c'étaient de parfaites emmerdeuses ! Elles commandaient le moins possible en monopolisant les meilleures tables pendant des heures. J'étais déjà certaine qu'elles me laisseraient des pourboires minables.

J'avais même eu une table qui était partie sans payer, je pensais que rien ne pouvait m'arriver de pire, jusqu'à ce que, rejoignant le comptoir, j'aperçoive mon directeur de thèse à la porte d'entrée. Celui-là même à qui j'avais annoncé quelques heures plus tôt que je ne pouvais pas le voir ce soir-là, « trop malade pour mettre le nez dehors ». Mais c'était avant que ma sœur Jill ne me convainque qu'elle avait désespérément besoin de mon aide, tout en me faisant miroiter de gros pourboires, ce qui m'avait décidée à accepter cette folie. Pour couronner le tout, il était accompagné par l'homme qui m'avait accordé un entretien d'embauche l'après-midi même, le chef de projet d'une boîte de design dans laquelle j'espérais entrer dès que j'aurais obtenu mon diplôme, voire même avant. Théo Renault, mon directeur de thèse, était quant à lui l'unique obstacle entre ce diplôme et moi, et je savais pertinemment qu'il n'était pas du genre à apprécier qu'on le mène en bateau.

Bref, j'étais squeezée, uniquement parce que j'avais accepté de rendre service à Jill. Je me suis efforcée de détourner mon regard de Renault et de l'autre type – il s'appelait Philippe Hale –, qui se

frayaient difficilement un chemin à travers la salle bondée en direction du bar. Peut-être allaient-ils juste boire un verre avant de quitter les lieux ? J'ai essayé de me concentrer sur le client qui se présentait au comptoir. C'était un grand type qui portait un chapeau et un costume sur mesure d'un beau brun tête de nègre, parfaitement coupé pour mettre en valeur sa silhouette élancée, digne d'un magazine de mode.

Visiblement pas le genre à sortir en solo ; je me suis donc empressée de lui proposer de lui trouver une table. Mais si je le conduisais à l'étage, Renault allait peut-être me voir.

– Une table pour une personne ? lui ai-je demandé, tout en pensant « pourvu qu'il n'attende personne ! »

– Oui, s'il vous p...

– Super ! Suivez-moi !

Je l'ai alpagué par le bras et guidé à toute vitesse vers les escaliers.

– La soirée est assez agitée ici, mais c'est un peu plus tranquille au premier étage. Je vais vous épargner toutes ces dingues, lui ai-je expliqué en désignant avec le menu les groupies du Lord qui entonnaient un morceau a cappella.

– J'aimerais bien, a-t-il répondu d'une voix profonde. Il affichait un petit air amusé, sans doute trouvait-il que j'agissais de façon un peu étrange. J'ai poursuivi « ce n'est pas toujours comme ça », comme si cela avait la moindre importance.

Au premier étage, contrairement au rez-de-chaussée bondé et bruyant, ni écrans télé ni fans hystériques. Quelques clients seulement s'y étaient installés : dans un coin, un groupe de quatre femmes qui avaient déjà réglé depuis plus d'une heure s'éternisaient ; un couple était assis en haut de l'escalier.

Je l'ai dirigé vers une table du côté des fenêtres qui surplombaient la rue, tout en cherchant désespérément à gagner du temps. Réflexe assez comique, j'ai tenu sa chaise comme si je l'installais à une table chic, avec nappe empesée, et j'ai attendu qu'il s'y assoie. Il a posé sur son dossier le manteau qu'il portait au bras, a placé son chapeau sur le large rebord de la fenêtre et s'est assis. Je lui ai tendu le menu.

– La cuisine est fermée, ai-je annoncé, en débitant automatiquement mon boniment « d'après 22 heures », mais la liste complète de nos cocktails est bien sûr disponible, tout comme nos desserts. (Je lui ai mis la page des desserts sous le nez.) Notre sorbet du jour, c'est fruit de la passion.

– Fruit de la passion ? a-t-il répété en haussant un sourcil pour marquer son étonnement.

– Nan ! Ça, c'est le nom du groupe spécialisé dans les reprises de notre bon Lord Lightning, lui ai-je dit d'un ton ironique.

Il a éclaté de rire. Dans la lueur des réverbères qui brillaient à travers la fenêtre, je ne pouvais pas deviner la couleur de ses yeux, bleus, noisette, verts ? Comparée à la chaude lumière tamisée du bar, la lumière extérieure, froide et bleutée, rendait les os de ses pommettes incroyablement anguleux. Ses cheveux, outrageusement blonds et coupés très court, tiraient sur le blanc. Impossible de lui

donner un âge ; il aurait aussi bien pu avoir dans les vingt ans qu'une petite quarantaine. Il était splendide, très impressionnant. Avec une légère pointe d'accent british, il a rétorqué :

– Vous essayez de la placer dans chaque conversation, n'est-ce pas ?

– Exactement.

Je lui souriais. Normalement, flirter pendant le service c'est chercher les ennuis, ce qu'en général j'évitais à tout prix. Je n'aime pas l'idée que parce que je suis une femme, les hommes peuvent me traiter comme un plat au menu. Mais j'avais un besoin urgent de gagner le plus de temps possible. En outre, il était très séduisant, vraiment très séduisant.

– En réalité, je pense que le sorbet, c'est du citron auquel on a ajouté un peu de colorant alimentaire orange. Ils ont tous le même goût.

Il a gloussé.

– Donc, vous me le déconseillez ?

Je me suis mordu les lèvres un instant. J'ai fini par avouer :

– Je vous ai menti ! En fait, je n'y ai jamais goûté.

– Dans ce cas, je crois qu'au moins l'un d'entre nous devrait expérimenter la chose. Apportez-moi un sorbet et un bourbon, mais quelque chose de bien meilleur que le tout-venant.

Il me regardait intensément et n'avait visiblement aucune intention d'ouvrir le menu. Je le lui ai repris des mains.

– Je reviens.

Je n'ai pas pu résister à la tentation de lui faire une petite révérence avant de m'éclipser.

Tout s'était parfaitement goupillé. J'ai déposé la commande au comptoir de service de l'étage, puis je suis descendue en cuisine pour préparer moi-même le sorbet, hors de la vue de Renault et de son ami. J'ai choisi un bourbon derrière le comptoir, je l'ai déposé sur un plateau rond avec le sorbet et suis remontée directement à l'étage. J'ai posé devant lui une serviette, sa boisson, ainsi que la petite coupe métallique pleine de sorbet et une cuillère.

– Voilà pour vous.

– Merci !

Il avait l'air sincère.

Je me suis ensuite cherché des occupations à l'étage, remplissant à nouveau les verres à eau du quatuor et vérifiant que le couple ne désirait pas de dessert. Ils n'en voulaient pas, ce qui était tant mieux, parce que le goût de miel qui se dégageait de leurs tendres roucoulements aurait largement suffi à expédier un diabétique à l'hôpital ! Je suppose qu'ils étaient le dessert l'un de l'autre. J'avais un peu de mal à ne pas être amère en les observant, moi qui n'avais jamais rencontré de type capable de sincérité ni de tels gestes envers moi. Tout en essuyant quelques tables vides, j'ai jeté un coup d'œil à mon client solitaire. Il sirotait son whisky à petites gorgées, très lentement, en regardant dehors par la fenêtre. Peut-être est-ce parce qu'un homme qui boit seul me semble toujours un peu perdu, mais j'ai eu l'impression que quelque chose le rendait triste. Ou, plutôt, mélancolique.

J'ai également remarqué qu'il n'avait pas touché à son sorbet. Je suis retournée à sa table.

– Vous n’aimez pas ? Je peux vous apporter autre chose qui vous ferait plaisir.

Il s’est un peu reculé sur sa chaise et m’a jeté un regard attentif.

– En réalité, il y a bien quelque chose qui me ferait plaisir.

Je l’ai gratifié de mon plus beau sourire de serveuse.

– Dites-moi quoi.

– Je voudrais que vous goûtiez mon sorbet.

Il a pris la cuillère qui était restée exactement là où je l’avais laissée et l’a plongée dans le globe parfait de la glace.

– Moi ? ai-je demandé, comme s’il avait pu s’agir de quelqu’un d’autre. Pourquoi ? Pour vérifier que c’est bon ?

– Non, non. Parce que vous m’avez dit que vous n’y avez jamais goûté. C’est une honte que quelqu’un comme vous, qui travaille si dur dans un endroit comme celui-ci, n’ait jamais pu goûter à une douceur qu’elle côtoie de si près.

Il a légèrement soulevé la cuillère en l’agitant doucement. J’ai jeté un coup d’œil pour m’assurer que ni Jill ni personne ne nous observait. Normalement, on n’agit pas ainsi avec ses clients, mais j’ai eu envie de voir ce qu’il adviendrait.

– D’accord, ai-je répondu.

Il a levé la cuillère plus haut, vers mon menton. Je me suis penchée en avant, les mains posées sur mon tablier, et j’ai lentement refermé ma bouche dessus. La cuillère était très froide, le sorbet également. Une vague de douceur s’est insinuée en moi au fur et à mesure que le dessert fondait dans ma bouche.

– Mmmm.

Son regard n’avait pas quitté le mien une seconde. Il s’est mis à sourire pendant que je me redressais. Généralement, les regards des garçons me paraissent toujours un peu salaces, mais là, la seule chose que j’ai ressentie était de la chaleur, comme si ses yeux étaient deux projecteurs braqués sur moi. J’ai eu envie de briller dans cette lumière.

– Que puis-je vous apporter d’autre ? lui ai-je demandé, une de mes répliques favorites.

Il s’est caressé le menton, comme si ma proposition nécessitait une vraie réflexion. J’ai minaudé :

– Euh, vous savez, je peux demander au barman de vous servir autre chose à boire, si vous n’aimez pas.

– Mais j’aime beaucoup, a-t-il dit avec un demi-sourire.

J’ai tout de suite pensé qu’il ne parlait pas du contenu de son verre. Son cou était fin et gracieux ; pas le moindre relâchement dans son attitude, digne d’un patineur artistique ou d’un top model. Plus je le regardais et plus je le trouvais beau, avec ses pommettes hautes et sa bouche gourmande. Il a levé son visage vers le mien.

– Votre badge dit que vous vous appelez Ashley ? C’est bien cela ?

– Oui, en effet.

En réalité, c'était un mensonge. Ashley était la fille que je remplaçais ce soir, elle était trop malade pour venir travailler. J'avais abandonné mon poste quelques mois plus tôt pour me concentrer sur ma thèse. Mon badge nominatif – « Karina » – avait, depuis, été perdu ou reconditionné. L'espace d'un instant, je me suis demandé si Ashley était vraiment malade ou si, comme moi, elle avait menti pour couvrir quelqu'un, bla-bla-bla... Hélas pour moi, personne ne viendrait à mon secours si le professeur Renault me tombait dessus.

– Ashley, Ashley, grise comme un chat, quand vous glissez sur le plancher au bout de ma cigarette, a-t-il susurré, comme s'il récitait un poème.

Sa voix très classe et un peu rauque, comme un saxophone alto, me faisait fondre. Il avait quelque chose de charmant, même quand ce qu'il disait n'avait aucun sens.

– Ashley, dites-moi, a-t-il poursuivi en s'avançant comme pour mieux me voir. Voudriez-vous essayer quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau ?

– Quelque chose d'autre ? Que voulez-vous dire ?

– N'êtes-vous pas lasse, fatiguée de cette foire d'empoigne ? En quête d'un peu d'aventure ?

– Bien sûr que oui, qui ne l'est pas ?

Il a penché la tête.

– Je m'ennuie, Ashley. J'aimerais jouer à un jeu. Et je voudrais que quelqu'un joue avec moi.

– Je parie que vous dites ça à toutes les filles, ai-je plaisanté.

Son regard sombre m'a surprise.

– En réalité, j'ai besoin de quelqu'un de vraiment spécial pour susciter mon intérêt.

Il me trouve donc spéciale ?

– Si vous ne voulez pas jouer avec moi, pas de problème, a-t-il ajouté. Si vous me dites non, je disparaîtrai pour toujours.

Sur le mètre étalon de la dinguerie, il aurait vraiment pu gagner le gros lot. Pourtant, mes alarmes intérieures sont restées muettes. Peut-être parce qu'il ne dégageait rien de bizarre et que quand il m'avait affirmé qu'il me laisserait tranquille si je ne voulais pas entrer dans son jeu, il semblait sincère. Peut-être aussi parce qu'il est difficile de dire non à un homme aussi sexy. J'ai pourtant décidé de le tester un peu.

– Je jouerai avec vous à condition que vous répondiez à une question.

Il a souri.

– Laquelle ? a-t-il demandé en m'imitant à la perfection.

– Dites-moi comment il se fait qu'un homme riche et bien habillé comme vous boive seul ?

– Vous me demandez si je suis mon espèce de harpie de femme ou ma petite amie top model ?

– Ne répondez pas à ma question par une autre question, Monsieur. C'est très grossier.

D'une main, il a lissé le revers de sa veste.

– Je vous demande pardon. Vous avez raison, toute question honnête mérite une réponse honnête. En vérité, je viens d'achever un contrat, interminable et épuisant. Je me retrouve inactif pour

la première fois depuis bien longtemps. Pour fêter ça, j'ai eu envie de me retrouver seul un moment, ce que je n'ai pas eu la chance d'être ces derniers temps.

Il a jeté un coup d'œil à la fenêtre, avant de reporter son attention sur moi.

– En fait, j'étais en train de me dire que je devrais passer plus de temps seul (il a marqué une pause et a fait tourner le bourbon dans son verre) quand vous êtes arrivée. Voilà. Ma réponse vous satisfait-elle ?

Je lui ai souri. Il semblait à la fois sûr de lui, clair et éminemment raisonnable. Bien réel, en quelque sorte.

– Oui. À quel jeu allons-nous jouer ?

– C'est un jeu très simple. Je vous demande de faire quelque chose, et vous le faites.

– Quel genre de chose ?

– Par exemple ça : il y a un petit morceau de marbre dans une poche de ma veste. Je voudrais que vous fouilliez cette poche, que vous preniez le morceau de marbre et que vous le mettiez dans votre bouche. Je voudrais également un autre verre de bourbon et un verre d'eau. Quand vous les apporterez, vous mettrez le morceau de marbre dans le verre d'eau. Voilà comment vous allez me le rendre. (Sa voix se fit plus douce, on aurait dit de la soie qui caressait ma peau.) Vous feriez cela, Ashley ?

Personne ne m'avait jamais demandé un truc pareil. C'était comme un défi, comme un secret, quelque chose d'intime entre nous deux, quelque chose d'excitant et de légèrement illicite.

– S'il s'agit bien d'un jeu, qu'est-ce que je gagne ?

Son grand sourire était déjà une récompense.

– Je suis un bon génie. J'exaucerai un de vos vœux.

Sa voix coulait comme du chocolat onctueux, même lorsqu'elle prenait des accents un peu espiègles.

– Ok !

Tout en faisant ma petite révérence ridicule, j'ai compris. Jouer à ce jeu et en partager le secret, telle était la récompense.

Je me suis rapprochée de lui en vérifiant que ni Jill ni personne d'autre ne m'observe des escaliers ou du comptoir de service, à l'autre extrémité de la pièce. Puis je me suis penchée en avant pour atteindre sa poche la plus proche. Le tissu de sa veste était incroyablement doux au toucher, on aurait dit du cachemire. La coupe était hyper stylée, mais comportait pourtant des poches comme les vestes classiques.

La poche était vide. Ok, l'autre. Mais pour l'atteindre, je devais me pencher devant lui. Du coup, je lui offrais une vue plongeante sur le décolleté de ma chemise blanche. Cette idée m'émoustilla un peu et les pointes de mes tétons se sont raidies pendant que je me demandais s'il appréciait la vue. J'ai plongé ma main dans sa poche. Elle était vide.

– Hé !

Avant que j'aie eu le temps de protester, il s'est exclamé :

– Il reste encore une poche.

Oh ! La poche extérieure de poitrine de sa veste était visiblement fausse, ce qui voulait dire qu’il y en avait une autre, à l’intérieur. Il a eu l’air surpris, mais comment aurais-je pu deviner ? Je n’avais jamais joué à ce jeu auparavant. Peut-être aurais-je dû y penser plus tôt. Mais peu importait. Je lui ai répondu par un haussement de sourcil et j’ai glissé la main dans sa poche.

D’un seul coup, j’ai été enveloppée par son parfum épicé, mâle, assez fort toutefois pour être de l’eau de Cologne. C’était plutôt comme si je pouvais sentir la chaleur de sa peau avec mon nez.

Grisée par cette odeur, j’ai fini par toucher un objet cubique et dur du bout des doigts. Je l’ai ouvert. C’était l’écritoire d’une bague. Là, je me suis vraiment demandé pourquoi il buvait en solo s’il avait dans la poche une bague de fiançailles...

Je lui ai jeté un coup d’œil avant d’ouvrir l’écritoire et de découvrir à l’intérieur un morceau de marbre sur un lit de velours. Je l’ai ramassé.

Le marbre était tiède parce qu’il avait été placé contre son cœur. C’était juste une pièce en marbre avec une spirale au milieu.

Quelles étaient les instructions, déjà ? Le mettre dans ma bouche ? Nous avons échangé un regard pendant que je tenais le morceau de marbre entre deux doigts. Je pense qu’il savait que sa requête était un peu osée et un peu intime, sans être pour autant ouvertement sexuelle. C’était un défi.

Est-ce que j’allais oser ?

J’ai osé. J’ai même fait un véritable show en plongeant le marbre dans son verre de bourbon, puis en le faisant tourner avec un son cristallin. Puis je l’ai repêché et je l’ai fourré dans ma bouche.

– Ne l’avalez pas, m’a-t-il prévenu.

J’ai souri en ramassant son verre pour aller le faire remplir. Heureusement, je n’ai pas eu besoin de parler pour lancer ma commande. Je l’ai tapée au comptoir du premier étage, avant de descendre déposer le verre.

Que faire ensuite ? Je ne pouvais prendre le risque d’entrer dans la partie principale du bar, je devais donner l’impression d’être occupée. Les toilettes pour dames ! J’allais m’y refaire une beauté avant de voir si ma commande était revenue au premier étage. Je me suis redonné un coup de peigne et j’ai lissé ma chemise, ce qui n’était vraiment pas dans mes habitudes, n’en ayant généralement rien à faire de l’impression que je donnais à la clientèle. Mais il était tellement chic ! J’aurais aimé être à moitié aussi sophistiquée que lui. Comme c’était impossible, la meilleure solution était encore d’être invisible. J’avais une tache de ketchup sur la manchette. Pas très classe. Et c’était ma dernière chemise à peu près correcte. Je me suis dit que je demanderais à Jill de m’en payer une autre, même en friperie. J’avais horreur d’être tout le temps fauchée. Il fallait vraiment que je termine cette foutue thèse et que je me mette enfin à gagner de l’argent. Je devais faire autre chose dans la vie que d’étudier et de pondre des commentaires oiseux et inutiles sur l’art préraphaélite. Ma mère passait son temps à me dire que la fac était une perte de temps, sauf si j’y rencontrais un garçon bien élevé à épouser. Même ça, je ne l’avais pas réussi.

C'est alors qu'un coup sur la porte m'a tirée de mes pensées. Pourvu que ce ne soit pas quelqu'un à qui je devrais adresser la parole ! J'ai poussé le marbre à l'intérieur de ma joue.

– Une seconde !

J'ai ouvert le robinet et je me suis lavé les mains. Jill m'attendait dehors, les bras croisés.

– Tout va bien là-dedans ? Ça fait un moment que je poirote.

Bon, surtout ne pas lui dire la vérité.

– Je me cache parce que le directeur que j'ai planté ce soir pour te rendre service est en bas !

J'essayais de parler de façon compréhensible malgré le morceau de marbre qui tapait contre mes dents. Avec un peu de chance, elle pourrait croire que c'était une pastille contre la toux ou un glaçon.

– Quel directeur ? Tu ne m'avais pas dit que tu avais planté quelqu'un !

– Est-ce que cela aurait eu la moindre importance ? « Karina (j'avais prononcé Kawina à cause du marbre), je suis aux abois, j'ai absolument besoin de toi, tu es la seule qui puisse m'aider », ai-je poursuivi en imitant la façon dont elle m'avait suppliée au téléphone. Bien sûr que cela avait de l'importance. La dernière fois où je t'ai répondu que je ne pouvais pas tout laisser tomber pour te rendre service, tu t'es arrangée pour que maman me rende la vie impossible pendant des mois !

– Tu avais des projets avec cet imbécile de Brad qui, de toute façon, n'était pas fait pour toi. J'avais vraiment besoin que tu m'aides, sans toi cette nuit serait partie à vau-l'eau.

Jill venait d'avoir trente ans, elle était franchement plus costaude que moi. Quand elle a frappé le chambranle de la porte juste à côté de ma tête, je vous jure que la porte l'a senti passer !

– Eh bien, quoi qu'il en soit, c'est la dernière fois. Excuse-moi, mais ma commande m'attend, ai-je ajouté en la bousculant pour passer.

Je l'adorais, mais sous prétexte qu'elle était l'aînée, elle pensait que mon frère Troy et moi devions être entièrement à son service. Troy, d'un an mon cadet, était franchement à l'ouest. Et c'était particulièrement nul de sa part de remettre Brad sur le tapis. Notre relation avait été un échec, dans tous les sens du terme. Je m'étais persuadée que sortir avec un garçon un peu plus âgé et plus distingué que moi, juste avant de quitter la fac, était une bonne idée. Il avait 33 ans, sept ans de plus que moi. J'avais commis l'erreur de croire qu'il agirait en adulte. Tout au contraire, c'était tantôt comme s'il avait 53 ans et avait besoin d'une infirmière gériatrique, tantôt comme s'il avait trois ans et attendait la récréation. Pour couronner le tout, il avait déjà besoin de se faire prescrire du Viagra. Bref, un échec total.

Heureusement, ma commande était prête. En remontant avec le verre de bourbon et le verre d'eau, j'ai pensé : « jusqu'ici, tout va bien. » Les quatre femmes étaient parties et le couple se tenait toujours par la main, les yeux dans les yeux. Leur table était jonchée de papiers-cadeau. J'étais certaine qu'ils étaient vraiment sympas, mais je crevais d'envie de leur dire d'aller continuer à l'hôtel.

En m'approchant de la table de mon mystérieux client, j'ai réalisé que je n'avais aucune idée de la façon dont j'allais pouvoir sortir ce morceau de marbre de ma bouche. Trop tard pour retourner

derrière le bar et le recracher dans le verre. Il m'avait déjà lancé son regard hypnotique. Il ne m'a plus quittée des yeux pendant que je traversais la salle. Chacun de mes pas m'a paru plus lourd que le précédent. Je suis finalement arrivée à bon port. Là, j'ai pris une profonde inspiration et j'ai posé le verre d'eau sur la table. J'ai soulevé le petit verre de bourbon comme si je voulais le humer, j'ai poussé le marbre entre mes lèvres entrouvertes et je l'ai laissé glisser, un peu comme si je voulais lui envoyer un baiser. Le marbre est tombé en faisant un léger « plof ». J'ai posé le verre sur sa table. Résistant à l'envie de m'essuyer les lèvres, je me suis contentée de les lécher.

Il avait gardé son regard braqué sur moi sans faire attention à la présence du verre sur la table. J'ai eu l'impression qu'il s'intensifiait encore en découvrant ma langue. Je me suis demandé s'il était aussi excité que moi. Je n'avais jamais flirté comme ça. Il a levé son verre, a fermé les yeux un instant comme s'il se délectait des effluves du bourbon. À cet instant, j'ai soupiré doucement, avec la sensation d'être délivrée d'un sort. Il me regardait encore en buvant une première gorgée. Il a hoché la tête, satisfait, et a reposé son verre.

– Comment avez-vous choisi ce bourbon ? Ce n'est pas le même que la première fois.

Il avait l'air approbateur de quelqu'un qui me félicitait après une épreuve particulièrement difficile.

– Est-ce que, maintenant, mon souhait va pouvoir être exaucé ? ai-je demandé, taquine.

Il est resté de marbre et a posé la main sur la table, doigts repliés comme s'il venait d'attraper un papillon.

– Pensez très fort à ce que vous souhaitez et fermez les yeux.

Sans aucune hésitation, j'ai fait ce qu'il me demandait. Mais qu'est-ce que je pouvais bien désirer ? Quel était mon souhait ? C'était un peu comme faire un vœu avant même d'avoir soufflé les bougies de son gâteau d'anniversaire. Le bonheur ? C'était franchement trop général. La richesse ? Cela ne m'a pas paru correct. Souhaiter être enfin diplômée... Merde, je ne devrais pas avoir besoin de faire un vœu pour ça... Je méritais mon diplôme et un bon départ dans la vie active. Souhaiter le job pour lequel j'avais passé un entretien ? C'était un peu comme souhaiter gagner de l'argent. Et je n'étais même pas sûre d'avoir envie de travailler avec Philippe Hale. Quelque chose me dérangeait chez lui.

– Faites votre vœu, a-t-il murmuré, en restant pourtant parfaitement audible.

J'ai pensé : je veux savoir ce que c'est que l'amour, et j'ai ouvert les yeux. En souriant, il a ouvert sa main. Elle était vide, mais j'ai joué le jeu en faisant semblant d'attraper de l'air puis en l'enfournant dans la poche de poitrine de ma chemise.

J'ai sursauté quand il s'est levé d'un bond, à me toucher, mais je n'ai pas reculé pour autant. Au contraire, j'ai levé les yeux vers lui pour essayer de déceler les effets de l'alcool sur lui. Il était grand, il a dû baisser la tête pour pouvoir plonger un regard soudain sombre et intense dans le mien.

– Merci d'avoir joué à ce jeu avec moi, a-t-il articulé lentement.

Son verre a tinté quand il en a retiré le morceau de marbre, luisant d'alcool. Il s'est mis à le lécher avec une langue longue et pointue comme celle d'un chat. J'ai pensé qu'il avait peut-être envie

de me lécher, moi, plutôt que cette pièce de marbre.

– Vous êtes unique, Ashley, j’aimerais beaucoup poursuivre notre jeu une autre fois.

– Euh, ben, d’accord, ai-je répondu avec difficulté, comme si c’était moi qui avais vidé un verre d’alcool.

Il m’a tendu une carte.

– Appelez ce numéro si vous êtes intéressée.

– Pourrions-nous, euh, poursuivre notre jeu tout de suite ? me suis-je entendue lui demander.

Il faut dire qu’il était réellement envoûtant. Différent. Je n’avais jamais rencontré quelqu’un qui me séduise, m’intrigue et me défie de la sorte, et pourtant je me sentais en confiance avec lui. Il a eu un petit rire de gorge très troublant.

– Le désir est une bonne chose, a-t-il répondu, mais pas l’impatience.

– Oh ! désolée.

Il a fermé les yeux un instant, comme pour réfléchir. Nous étions beaucoup trop proches l’un de l’autre depuis bien trop longtemps. J’avais terriblement envie de passer la langue sur la trace que le bourbon avait laissée sur ses lèvres. Il avait utilisé le mot désir, ce qui semblait clarifier la situation, non ?

En tout cas, ce qui a suivi l’a clarifiée.

– Très bien, voici le deuxième round. Prenez le morceau de marbre et glissez-le dans votre culotte. Gardez-le pendant tout votre service. Quand vous aurez terminé, appelez ce numéro, vous recevrez d’autres instructions.

Mon cœur s’est mis à battre la chamade.

– Ok, ai-je haleté.

Il m’a alors tendu le marbre en haussant le sourcil. J’ai couiné « maintenant ? » Il a acquiescé. Le couple s’était levé pour partir et ne faisait absolument pas attention à nous.

J’ai passé la main sous mon tablier puis à l’intérieur de mon jean, en rentrant le ventre. J’ai glissé les doigts sous l’élastique de ma culotte et j’ai lâché le morceau de marbre. J’ai eu du mal à réprimer un petit cri quand le marbre a suivi tout naturellement les courbes de mon corps, pour finir par se lover dans un endroit très humide. J’étais mouillée comme jamais depuis des mois, peut-être même comme jamais jusque-là ! Il s’est penché en murmurant « bonne fille ». J’ai eu l’impression que j’avais obtenu une nouvelle récompense. Un sentiment qui se renforçait au fur et à mesure que son doigt glissait le long de ma joue avec la légèreté d’une plume.

– Si vous ne m’appelez pas, je comprendrai que vous désirez vous arrêter là. Ce ne serait pas... non, à vrai dire, je serai déçu si vous ne le faites pas. Mais quoi qu’il en soit, je respecterai vos désirs.

Je me suis dit que si je voulais interrompre l’expérience, rien ne serait plus facile. Je ne m’appelais même pas Ashley, et ce job n’était pas mon vrai travail. Mais je devais bien reconnaître que j’avais réellement envie de continuer à jouer... avec lui, la situation me troublait agréablement. Alors, j’ai lancé :

– Et un autre de mes vœux va être exaucé ?

Il m'a souri en hochant la tête :

– Parfait.

Il s'est ensuite reculé, a enfilé son manteau, puis il est sorti sans se retourner. Je suis restée plantée là sans oser respirer jusqu'à ce qu'il ait disparu. J'ai ensuite réalisé qu'il avait laissé cinquante dollars sur la table. Je les ai glissés dans ma poche de tablier et j'ai ramassé les verres de toutes les tables avant de redescendre, mon plateau en équilibre sur l'épaule. À chaque pas, je pouvais sentir le frottement si excitant du marbre contre mes lèvres. J'espérais que personne ne remarquerait mon émoi, en bénissant les lumières rouges et très tamisées du bar. Sans aucun doute, c'était la chose la plus osée que j'aie faite de ma vie. Si jamais Jill apprenait que j'avais osé flirter ainsi avec un client ou avec qui que ce soit d'autre, elle allait vraiment flipper. Il était absolument indispensable que je garde le secret.

Tout à coup, j'ai réalisé que je ne connaissais même pas son nom. J'ai jeté un œil à la carte qu'il m'avait laissée. Il y avait juste un numéro de téléphone. Je l'ai glissée dans la poche arrière de mon jean, et j'ai imaginé sa main posée à cet endroit précis. J'étais tellement plongée dans mes pensées que j'ai failli faire tomber les verres lorsqu'on m'a attrapée par le bras.

– Karina Casper ! Vous m'aviez dit que vous étiez malade au point de devoir rester alitée. Vous me devez une explication, me semble-t-il !

C'était le professeur Renault. J'étais piégée.

À l'arrière d'une voiture de rêve

Le professeur Renault allait me passer un sacré savon, mais par chance, une meute de groupies du Lord choisit cet instant précis pour se mettre à s'époumoner en chœur. Les télés HD diffusaient justement un extrait du concert pendant lequel le chanteur survolait son public à califourchon sur un cygne blanc géant. Du coup, je voyais la bouche de Renault remuer sans pouvoir comprendre un seul mot. Je lui ai fait un signe en posant la main sur mon oreille et en secouant la tête. Il a émis un grognement en signe de protestation. Derrière lui, M. Hale, qui paraissait un peu parti, observait la scène d'un air amusé.

Renault m'a à nouveau attrapé le bras, cette fois pour m'attirer vers lui et me parler directement à l'oreille :

- Soyez dans mon bureau dès la première heure demain matin. Ou plutôt non, j'ai un autre rendez-vous. Venez chez moi à huit heures.
- ... Du matin ? ai-je protesté. Mais Professeur...
- Vous m'avez menti et vous m'avez indisposé. C'est donc à vous de venir jusqu'à moi. À huit heures.

Il m'a enfin lâchée, l'air mauvais. Tout juste s'il ne m'a pas menacée d'un « ou alors... » Il m'a donné son adresse à toute allure avant de se retourner. M. Hale m'a lancé un regard bizarre et m'a serré la main de ses doigts boudinés avant de fendre la foule majoritairement féminine et très colorée des fans du Lord, à la suite de Renault. Sans doute était-il trop bourré pour me reconnaître, même en ayant entendu mon nom. Mais moi, j'avais eu ma dose d'emmerdes. Il me restait encore deux heures à tirer avant la fermeture. Rien à battre. Je me suis engouffrée dans l'arrière-salle, j'ai enlevé mon tablier et je l'ai jeté dans le sac de linge sale. Alors je me suis souvenue de l'argent que j'avais glissé dans ma poche, que j'ai récupéré. Je me suis dirigée vers la pointeuse avant de réaliser que je n'avais plus besoin de pointer.

Bien. Je m'étais fourrée dans le pétrin, je devais m'en sortir. Je n'ai pas croisé Jill, je n'ai donc pas pu lui dire au revoir, ce qui n'était pas plus mal. J'étais tellement furieuse que j'aurais très bien pu lui dire quelque chose que j'aurais ensuite regretté. J'ai attrapé mon manteau et je suis sortie comme une folle, tout en me disant que j'aurais mieux fait d'attendre dans le couloir pour me calmer un peu, avant de retourner à mon service.

Il y avait du monde dehors. Un serveur stagiaire, adossé au mur, se rinçait l'œil, le temps de fumer une clope en compagnie de deux fans de Lord Lightning au sexe plus ou moins indéterminé. Les deux filles étaient habillées de la même façon provocante, perruques violettes, vestes bleu électrique et cuissardes rouges. À l'importe quel autre moment, j'aurais trouvé ça franchement comique. Là, c'était juste nul à chier. J'ai serré ma veste et je me suis dépêchée de quitter les lieux. Même plusieurs heures après la fin du concert, les trottoirs de la 7^e Avenue grouillaient encore de bandes de fans et de glam rockeuses. Habituellement, je poussais jusqu'à la 34^e, qui était plus animée et donc plus sûre, mais là, j'étais trop en pétard pour faire attention... J'ai tourné sur la 32^e et j'ai avancé sur un demi-bloc environ en fulminant à propos de mon directeur de thèse, de ma chemise tachée de ketchup, bref de tout, jusqu'à ce qu'un détail retienne tout à coup mon attention. Le morceau de marbre rond et glissant, à l'intérieur de mon slip. La volupté et le désir m'ont aussitôt fait monter le rouge aux joues, malgré le vent glacial de ce mois de mars. Je me suis appuyée contre un immeuble, du coup la sensation s'est arrêtée. J'ai repris mon chemin, tout en imaginant que c'était son doigt qui faisait ce mouvement de va-et-vient. Très émoustillant. J'ai cherché mon téléphone dans la poche de mon manteau. Devais-je l'appeler sur-le-champ ? Ou bien attendre d'être rentrée à la maison ? Il ne croyait sans doute pas que je l'appellerais aussi rapidement ? Il devait penser que je terminais mon boulot à l'aube. J'ai jeté un coup d'œil sur mon écran. Il était à peine minuit.

J'étais presque arrivée sur la 6^e Avenue, à Herald Square, où je prenais habituellement le train. Mais là, j'ai hésité. Peut-être vaudrait-il mieux que je rentre à la maison et que je passe à autre chose. Et si en fait c'était un psychopathe ? Mais de qui est-ce que je me moquais ? Le jeu auquel nous avons joué au bar était tout sauf innocent, et je devais avouer que c'est justement ce qui le rendait si intéressant et excitant. Je ne pouvais m'empêcher de me demander quels autres tours il avait dans sa manche. Ou, encore mieux, dans sa poche. J'ai pris une profonde inspiration et j'ai composé le numéro de sa carte. J'ai entendu la sonnerie, puis ce qui semblait être une connexion.

– Allô ! ai-je fait, en n'entendant toujours rien. Nase de téléphone ! Vous m'entendez ? Si jamais vous m'entendez, je vous rappelle. Il faut vraiment que je change de téléphone...

J'ai raccroché, puis j'ai fait une nouvelle tentative. Cette fois, une voix masculine et grave a répondu :

– Allô ?

– Salut, c'est moi, Ashley. Est-ce que c'est... Ah, ah ! Je ne sais même pas comment vous vous appelez. Ce que je voulais dire, c'est que j'appelais pour recevoir les instructions suivantes.

Mais pourquoi ai-je toujours l'air complètement idiot au téléphone ? J'étais quand même fière d'avoir réussi à articuler une phrase en entier, tout en me rendant parfaitement compte que je

l'amusais beaucoup.

- Vous avez terminé votre service ?
- Je suis partie avant la fin.
- Je vois. Où êtes-vous? On dirait que vous êtes dans la rue.
- Oui, je suis sur la 32^e, juste à l'ouest de la 6^e.
- Côté Nord ?
- Ouais, à côté du centre commercial.
- Dites oui, plutôt.
- Quoi ?
- À la place de ouais. Dites oui.
- D'accord, oui.

J'ai traîné un peu trop sur le –ou. Mon « oui » sonnait assez sexy.

– Appuyez-vous contre le mur, comme si vous attendiez le bus. J'arrive tout de suite. Restez en ligne.

– Oui, j'attends.

Je me suis appuyée contre le bâtiment, le téléphone à l'oreille, comme il me l'avait demandé. Tout de suite ? Ça voulait dire qu'il n'était pas parti bien loin. Est-ce qu'il attendait mon coup de fil ? Je scrutai la rue, pensant le voir arriver d'un instant à l'autre. Au lieu de ça, c'est une grosse limousine noire qui a ralenti à ma hauteur.

– Restez contre le mur, m'a-t-il dit à travers la vitre juste assez baissée pour que je voie ses yeux. Attrapez votre culotte sous votre jean et remontez-la assez pour que je puisse voir l'élastique du haut.

– Ok.

Il a fait claquer sa langue.

– Dites oui.

– Bien. Ouououiiii !

J'ai fait ce qu'il me demandait en tirant sur ma ceinture, ce qui a eu pour effet de faire remonter mon slip entre mes petites lèvres et de pousser la pièce de marbre plus avant, vers le centre de mon plaisir. J'ai haleté un autre « oui ! » plus guttural.

– Très bien ! Continuez à tirer comme ça.

– Oui.

Je n'arrivais pas à croire qu'un parfait étranger puisse être sur le point de me faire jouir, en pleine rue, à New York.

– Pas vraiment en dentelle, n'est-ce-pas ?

– Pardon ?

– Votre slip.

– Euh, non.

Je me mis à rougir. Je portais une culotte en coton blanc, du genre qui s'achète par paquet de 10. Le souffle court, j'ai poursuivi :

– Je ne suis pas une femme super féminine.

Dans un murmure, sa voix a susurré :

– Ne jouissez pas.

– Mais pourtant, j’y suis presque !

– Qu’est-ce que je vous ai dit au sujet de l’impatience ?

Oh, oh !

– Le désir n’est-il pas une bonne chose ?

– Oui, c’est une très bonne chose.

– Mais que dois-je faire pour pouvoir jouir ?

– Être patiente, a-t-il répondu avec un petit rire.

J’ai serré les jambes.

– Comment se fait-il que je savais que vous alliez dire ça ?

Son gloussement s’est transformé en éclat de rire que j’ai pu entendre distinctement à travers la vitre entrouverte.

– C’est parce que vous êtes très instinctive, voilà tout ! Qu’en pensez-vous ? À quoi êtes-vous prête pour atteindre l’orgasme ? Ne me répondez surtout pas n’importe quoi, j’ai horreur des clichés.

– D’accord. De toute façon, je ne ferai pas « n’importe quoi » ». Je ne suis pas ce genre de fille.

– En effet. Vous êtes une fille bien et que c’est pour cela que je vous apprécie, répondit-il doucement.

Je me suis sentie toute chose, et toute chaude à l’intérieur.

– Maintenant, répondez à ma question.

J’ai croisé son regard de lynx qui me fixait depuis la banquette arrière de la voiture.

– C’est difficile, j’ignore les règles du jeu.

– Oh ! mais l’apprentissage de ses règles fait justement partie du jeu. Elles dépendent de votre réponse.

– Ah !

J’ai essayé de me creuser la tête, mais j’avais un mal de chien à réfléchir, dans l’état où j’étais.

– Peut-être que je devrais faire quelque chose qui vous plaise pour que vous m’autorisiez à jouir. Mais je ne vous connais pas assez bien pour pouvoir deviner quoi. (Il s’est remis à rire.) Découvrir ce qui me plaît, c’est un peu la même chose que de découvrir les règles. Je vois. Eh bien, je pense que je connais au moins deux choses qui vous plaisent. (J’ai tiré à nouveau sur mon slip). L’une est de voir que je vous obéis, l’autre de me voir me trémousser devant vous.

– Vous avez raison pour les deux.

– Si vous ne me donnez pas d’ordre, je ne peux pas vous obéir et il se trouve que je me tortille comme une folle en ce moment.

– En effet, et c’est tout à fait ravissant.

J’ai senti le rouge me monter de nouveau aux joues.

– Merci.

Jamais jusque-là personne ne m'avait dit aussi sérieusement que j'étais ravissante.

– Faites une dernière chose pour moi. Ensuite, vous pourrez jouir, mais uniquement sans toucher à votre jean.

– Autre chose ?

– Oui, faites le tour du pâté de maisons à pied.

– Dans quel sens ?

– De façon à ce que la voiture puisse vous suivre. Allez vers la 6^e Avenue et tournez à gauche.

– Ok. Je veux dire... oui.

– Très bien.

Je me suis mise à marcher. Je portais une chemise délavée, des jeans noirs et mes grosses chaussures de travail, j'avais pourtant l'impression d'être en talons aiguilles et en minijupe. J'avais l'entrejambe totalement moite, et je sentais son regard braqué sur moi. À minuit passé, il n'y avait pas grand monde sur la 6^e Avenue, bien qu'à New York les rues ne soient jamais complètement désertes. Des petits groupes attendaient le bus, flânaient, vaquaient à leurs occupations... Personne ne faisait attention à moi, mais l'idée que quelqu'un pouvait lever les yeux sur moi, se demander pourquoi j'étais rouge comme une pivoine et pourquoi je marchais si lentement...

J'ai bifurqué à l'angle de la rue, en direction du jardin. J'ai clairement entendu le ronronnement du moteur quand la voiture a tourné derrière moi.

Soudain un cri :

– Non, arrêtez-vous !

La voiture et moi, nous avons stoppé.

– Il y a trop de monde à l'autre bout de la rue.

Je l'ai entendu jurer et marmonner quelque chose d'incompréhensible dans une langue étrangère. Sans doute parlait-il au chauffeur de la limousine.

– C'est la foule de ceux qui étaient au concert de Lord Lightning. New York est plein de ces bandes de filles en « fuck me shoes¹ » couvertes de strass.

Il a ri nerveusement.

– En effet. Bon, vu la tournure des événements, nous ne réussirons pas à passer par là.

– Que dois-je faire ?

Il eut un silence. J'imagine qu'il réfléchissait.

– Montez, finit-il par me dire.

J'ai entendu la portière de la limousine se déverrouiller, au moment où ses yeux disparaissaient derrière la vitre.

Je n'ai pas hésité une seconde, sans penser que ça pouvait être dangereux de monter dans la voiture d'un parfait inconnu. J'ai ouvert et je me suis jetée sur la banquette. J'ai senti la chaleur de son corps. Mais il s'était reculé à l'autre bout de la banquette, bien trop loin de moi.

– Donnez votre adresse au chauffeur.

Lequel chauffeur était jeune et vêtu d'un uniforme. Des boucles brunes s'échappaient de sa casquette. Il est resté muet en attendant que je prenne la parole. Je lui ai débité mon adresse à toute vitesse. Ensuite, la fenêtre entre l'avant et l'arrière de la voiture s'est refermée sans bruit, la vitre noire a glissé lentement, telle une éclipse de lune.

Je me suis tournée vers mon compagnon. Il a passé sa main dans ses cheveux, comme s'il avait l'habitude qu'ils soient plus longs et qu'il était étonné de les trouver si courts. Il a émis un léger sifflement quand le chauffeur a fait un demi-tour pour descendre la rue en sens interdit.

– Je m'excuse pour cette erreur de jugement, dit-il avec un léger tremblement dans la voix. J'aurais vraiment beaucoup aimé vous regarder faire tout le tour du pâté de maisons.

– Oui, ben. (Je me suis sentie obligée de dire quelque chose.) C'est comme ça à New York. On ne sait jamais quand on va tomber dans les embouteillages.

Ma vanne pourrie a semblé le détendre.

– Bon, concernant cet orgasme, a-t-il poursuivi aussi tranquillement que s'il parlait du temps qu'il faisait, il faut que vous jouissiez avant d'arriver chez vous.

J'ai avalé ma salive, failli répondre ok, avant de me rappeler qui fallait dire « oui ».

– Les règles sont les mêmes qu'auparavant ?

– Oui, répondit-il avec un sourire félin.

Ok, interdiction de toucher mon jean, mais je pouvais quand même tirer sur mon slip trempé qui contenait le morceau de marbre. Une sensation totalement nouvelle pour moi, du coup je me suis demandé combien de temps ça allait me prendre. J'ai légèrement glissé sur la banquette, j'ai étendu mes jambes et j'ai un peu déboutonné le bas de ma chemise pour pouvoir mieux attraper le haut de mon slip. Cette fois-ci, j'ai tiré dessus lentement, en remuant les hanches pour impulser au marbre un mouvement de va-et-vient sur mon clitoris. C'était facile d'imaginer son doigt ou une autre partie de son corps en train de me caresser, vu la façon dont il me dévorait des yeux. Dans la pénombre de la limousine, je ne pouvais pas détacher mon regard du sien, si intense. Il était assis à côté de moi, parfaitement immobile et droit comme un « i ». Je crois que de toute ma vie, je n'avais jamais ressenti quelque chose d'aussi fort. Sous mes vêtements, ma peau frissonnait. J'ai accéléré le mouvement.

La limousine descendait Broadway sans encombre. Pour une fois, j'aurais voulu être prise dans un embouteillage monstre. Alors que j'étais au bord de la jouissance, mon excitation a déçu. J'ai tiré plus fort encore sur ma culotte, je me suis caressée à travers mon jean, mais rien n'y a fait. Le morceau de marbre a glissé quelque part entre mes fesses. J'ai poussé un soupir de désarroi.

Une seconde... Peut-être que c'était un mal pour un bien. Le contact direct de ma peau sur mon slip trempé semblait m'aider. J'ai à nouveau grimpé aux rideaux sans réussir tout à fait à jouir. J'ai poussé un gémissement d'impuissance.

Il a dardé sa langue et s'est humecté les lèvres sans dire un mot, en m'observant.

– Que... que va-t-il se passer si je n'y arrive pas ?

Il a murmuré en secouant sa tête très lentement :

– Vous pouvez y arriver.

– Je n’en suis pas sûre ! Je... pfff !

J’ai essayé à nouveau, en frottant mon jean et en tirant sur mon slip.

– Vous le pouvez, a-t-il poursuivi fermement. Je serais extrêmement déçu si vous n’y arriviez pas.

– Alors je vais y arriver ! ai-je gémi.

J’ai regardé à travers la vitre et je me suis rendu compte que nous étions pratiquement devant chez moi. Merde !

– S’il vous plaît, l’ai-je supplié, s’il vous plaît, sans vouloir pour autant qu’il change les règles de notre jeu.

– Vous pouvez le faire, a-t-il répété en se penchant en avant, les mains jointes. Vous pouvez. Détendez-vous.

Impossible d’y arriver dans cette voiture, en compagnie de cet homme qui m’interdisait de me caresser des doigts, et alors que je n’avais plus qu’une ou deux minutes à ma disposition. Je pleurais, tellement j’étais excitée sans parvenir à jouir. Il s’en rendait très bien compte.

– Vous y êtes presque. Faites-le pour moi, Karina.

Je remuais frénétiquement des hanches. Il s’est approché de moi, je sentais son parfum, épicé et sucré à la fois. Il ne m’a pas touchée mais s’est approché encore, jusqu’à ce que je puisse sentir la chaleur de son haleine sur mon oreille. Il a murmuré : « Jouissez ». Et j’ai joui, en hurlant. Je tombais, je remontais, je prenais de la vitesse, tout à la fois. Mon corps entier était secoué par les spasmes du plaisir. Un de mes genoux a cogné la portière, et je me suis laissée chavirer par les vagues libératrices qui m’envahissaient. Ensuite, j’ai peu à peu repris conscience. D’abord, j’ai senti son odeur mâle, puis j’ai entendu mes halètements, puis le silence étrange qui suivit tout le bruit que j’avais fait. J’ai compris que j’étais allongée sur le côté, mon visage posé sur ses genoux. Qu’y avait-il là, sous ma joue ? Ce n’était pas une batte de baseball, bien que cela y ressemblât. Il lui avait suffi de me regarder et de m’écouter pour bander comme un fou ? Je me suis relevée brusquement. J’ai été prise de vertige, ma tête s’est mise à tourner. Il m’observait toujours aussi intensément, sans faire un geste. Je me suis demandé s’il allait me demander de le sucer, là, maintenant. C’est ce que les hommes veulent habituellement dans une voiture, non ? Le moment était venu pour lui de devenir n’importe quel homme qui avait dragué une serveuse dans un bar et lui demandait de lui faire une pipe. Sauf qu’il ne l’a pas fait.

– Ça va ? m’a-t-il simplement demandé en articulant bien chaque syllabe. J’ai acquiescé.

– Je crois que oui.

– Bien. C’est votre immeuble ?

J’ai jeté un regard à travers la vitre teintée.

– Oui.

Le ton de sa voix était étrangement chaleureux.

– Si vous pensez pouvoir vous lever, vous pouvez y aller. J’attendrai que vous soyez en sécurité à l’intérieur de votre immeuble.

Ça m'a étonnée et je suis sûre qu'il s'en est aperçu. Il a eu un sourire bienveillant.

– Vous avez réussi. J'en suis très heureux.

J'ai acquiescé. J'allais lui demander : « êtes-vous sûr que vous ne désirez rien de plus ? », mais la façon dont il m'avait exprimé qu'il était content m'a arrêtée. Je ne voulais surtout pas le contrarier. Comme je ne voulais pas non plus m'éloigner trop vite, je lui ai dit :

– Est-ce que cela signifie que j'ai droit à un autre vœu ?

Son sourire s'est encore élargi.

– Oui, oui, c'est bien ça.

Ne croyez-pas que dans le feu de l'action je n'avais pas remarqué qu'il m'avait appelée par mon vrai prénom. Je me suis dit qu'il devait avoir un service d'identification des appels entrants.

– J'aimerais bien savoir comment vous appeler ?

Ça l'a fait rire.

– Vous êtes délicieuse, m'a-t-il répondu, sans vraiment me répondre.

– Vous ne trouvez pas que ce serait juste ? ai-je demandé. Il s'agit d'un jeu, non ? Et les règles du jeu doivent être justes. Vous connaissez mon nom et mon adresse, mais moi, j'ignore le vôtre.

Son sourire fut plein d'indulgence, contrairement à sa réponse.

– Votre vœu n'était pas de connaître mon nom. C'était de savoir comment m'appeler.

– Euh...

J'ai supposé que c'était vrai.

– Vous saurez comment m'appeler le moment venu. Si nous jouons à nouveau ensemble.

– Si je vous appelle, jouerons-nous encore ?

– Oui.

Il a marqué une pause en détournant le regard, avant de revenir sur moi.

– Quand croyez-vous qu'il serait le plus probable que vous m'appeliez ?

– Honnêtement ? Je ne suis pas sûre, vu l'état dans lequel je suis, de pouvoir résister à l'envie de vous appeler dès que je serai en haut des escaliers.

Il a éclaté de rire, enchanté.

– Merci d'avoir illuminé une soirée qui s'annonçait bien terne pour moi, Karina. Voyons. Appelez-moi vendredi après-midi, à 19 heures précises. Ne soyez pas en retard, sinon je ne répondrai pas.

J'ai promis :

– Je serai à l'heure.

Était-ce un rendez-vous ? Je n'en étais pas certaine, tout comme je n'étais pas sûre que nous ayons fait l'amour. Je veux dire qu'il ne m'avait même pas touchée. Je ne m'étais même pas touchée moi-même... Enfin, nous n'avions eu aucun contact physique. Je ne savais vraiment pas comment nommer ce que je venais de vivre. J'ai ouvert la portière, mais je me suis arrêtée dans mon élan pour demander :

– Qu'est-ce que je fais du marbre ?

Ce morceau de marbre qu'il cachait dans son écrin tout au fond de sa poche de veste.
Il a réfléchi un moment avant de me répondre.
– Il est aussi spécial que vous. Gardez-le en gage de mon affection.
C'est ce que j'ai fait.

1. Expression argotique désignant les chaussures sexy à très haut talons destinées à attirer les regards des hommes. (NDT)

Là où tout est vain

À la lumière du jour, mon aventure nocturne m'est apparue complètement irréaliste. Mon mystérieux inconnu aurait aussi bien pu être un prince échappé du royaume des elfes, dans son carrosse en forme de citrouille. Ce genre de truc n'arrivait jamais à personne. Du moins, pas à moi. Je sais que les légendes urbaines trimentent des histoires étranges, mais je sais aussi que New York n'est pas une ville de contes de fées. C'est juste un endroit où habiter, travailler, étudier, au milieu de huit millions de personnes, avec parmi elles un vrai enfoiré de directeur de thèse.

Je me suis levée à 7h30. Je me suis brossé les cheveux, mais je m'étais endormie comme une masse la veille, la tête encore humide au sortir de la douche. Du coup, impossible de leur donner une forme correcte, à moins de passer ma tête sous le robinet. Je n'avais pas le temps, si je voulais être chez Monsieur Renault à 8 heures. J'ai enfoncé une casquette de base-ball sur ma tête, enfilé les premiers vêtements qui me sont tombés sous la main et j'ai attrapé une barre de Granola, avant de me ruer à l'extérieur.

J'ai grignoté en chemin. À cette heure matinale, les rues étaient pleines de gens qui se rendaient à leur boulot. Coup de bol, il ne pleuvait pas. J'ai mis environ vingt minutes pour traverser la ville à pied, parce que je n'avais pas trouvé d'autre moyen de transport. À 8h05, j'ai sonné à la porte du professeur Renault. C'est lui qui m'a ouvert. Il avait l'air toujours très en colère. Cet homme mince, qui arborait en permanence un petit air pincé, m'a aboyé dessus :

– Enlevez vos chaussures et suivez-moi dans mon bureau.

Pendant que je délaçais mes tennis pour les poser sur un porte-chaussures visiblement prévu à cet effet, il a disparu vers le fond de la maison. Je l'ai retrouvé assis à son bureau ; un vrai capharnaüm. Il tournait le dos à la fenêtre qui donnait sur un petit patio. Les mains croisées sur un sous-main, il me dévisageait, l'air franchement mauvais. Il n'y avait pas de chaise où m'asseoir, du coup je suis restée debout, en chaussettes, sur son tapis persan. Je ne savais pas lequel de nous deux devait prendre la parole en premier.

J'ai imaginé que ce devait être moi.

– Écoutez, je suis désolée pour hier soir. C'est ma sœur qui est la gérante de ce bar et elle m'avait suppliée de venir lui donner un coup de main. Je ne pensais pas que ça poserait de problème si je déplaçais notre rendez-vous.

Il a fait une grimace, comme s'il suçait quelque chose de très amer.

– Vos petits problèmes familiaux ne me concernent pas.

– Je le sais, c'est la raison pour laquelle je n'ai pas voulu vous embêter avec ça hier soir.

– Vous avez préféré me mentir en inventant toute une histoire. Un comportement inadmissible pour une adulte.

Il me regardait de haut en bas, comme si mes jeans, mon sweatshirt et ma casquette de base-ball étaient, à ses yeux, eux aussi inacceptables.

Je ne pouvais pas vraiment dire grand-chose pour ma défense. J'avais menti et je m'étais fait prendre. Je ne savais vraiment pas comment m'en sortir. Il a alors sorti un dossier d'un des tiroirs de son bureau. Il l'a ouvert. J'ai aperçu sur la première page le titre de ma thèse, imprimé en gros caractères. C'était la dernière version que je lui avais envoyée, celle dont nous étions censés discuter la veille au soir. J'ai un peu soufflé, en pensant que la partie « leçon de morale » de notre entretien allait s'achever et que nous allions pouvoir entrer dans le vif du sujet, c'est-à-dire mon travail. À dire vrai, je me fichais comme de ma première chemise de savoir ce que le professeur Théobald Renault pouvait bien penser de moi en temps que femme. Son job, c'était de me juger en tant qu'élève. Il a feuilleté les pages du bout des doigts, a soulevé la pile de feuilles, l'a placée au-dessus de sa corbeille à papier.

– Que faites-vous ?

Il a laissé tomber les feuilles dans la corbeille.

– Vous n'avez pas le niveau pour être diplômée.

– Vous voulez rire ? Personne dans cette ville ne connaît mieux que moi l'art préraphaélique !

– Ah bon ? De toute façon, que comptez-vous faire avec votre diplôme, Karina ? Que faites-vous ici ? Ne me racontez pas que les préraphaéliques vous passionnent à ce point.

Hésitante, j'ai balancé d'un pied sur l'autre sur son tapis.

– J'aime beaucoup les préraphaéliques, ai-je répondu sans grande conviction.

La vérité, c'est que j'avais suivi ce cursus par défaut. J'avais réussi l'examen d'entrée, alors pourquoi ne pas continuer ? Je m'étais dit que cela me laisserait le temps de réfléchir. Et je m'étais plongée dans les études avec tant d'ardeur que tout le reste était passé au second plan. Je ne savais absolument pas quoi faire une fois diplômée, mais c'était très important pour moi de l'être pour passer à l'étape suivante.

Mon précédent directeur de thèse m'avait laissé carte blanche, jusqu'au moment où des ennuis de santé l'avaient obligé à prendre une retraite anticipée. Voilà pourquoi j'avais atterri avec l'intraitable professeur Renault.

– Est-ce que vous l'avez lu, au moins ?

Il ne m'a pas répondu. Au lieu de ça, il a lentement soufflé par le nez.

– Vous devriez faire un effort pour vous habiller plus correctement. Vous êtes censée me faire bonne impression, pas me faire croire que vous n'en avez absolument rien à faire !

– C'est à cause de mes vêtements ? Si vous vouliez que je n'aie pas l'air de tomber du lit, vous n'auriez pas dû me fixer rendez-vous à 8 heures du matin !

– Vous vous habillez comme une lesbienne. C'est-ce que vous voulez faire croire ?

– Pardon ? Je ne suis pas lesbienne, mais je ne vois pas le rapport. Parce que les lesbiennes n'ont pas le droit d'être diplômées ?

– Chaque directeur de thèse a ses propres critères, qui doivent être respectés. Les miens sont un peu plus sévères que ceux de votre ancien directeur.

– Que voulez-vous dire exactement, Professeur ?

– Je prends mon travail de conseiller auprès de mes étudiantes très au sérieux. Le manuel universitaire explique très clairement que je dois m'assurer que mes étudiantes soient bien préparées à affronter et à s'intégrer au monde du travail avant de leur décerner leur diplôme. (Il a balayé son bureau du regard, sans que je sache pourquoi, et a piqué un fard, comme si je l'embarrassais.) Vous n'avez pas fait preuve, à proprement parler, de capacité d'adaptation.

– À proprement parler ? Vous voulez dire que vous auriez plus facilement accepté mes excuses si j'étais bien coiffée et bien habillée ?

– Oui, bien plus, a-t-il répondu en se raclant la gorge. Une robe à fleurs aurait mieux convenu. Ça aurait été le signe que vous aviez fait un effort. Vous n'avez pas pris cette peine. Vous m'avez déçu.

– Donc... vous me dites que j'aurais dû me déguiser pour vous prouver que mes excuses étaient sincères ? Ça n'a aucun sens.

– Certaines choses peuvent être... (Il s'est à nouveau raclé la gorge.) Certains gestes me sont agréables. Si vous aviez fait preuve d'assez de déférence et de réceptivité, nous aurions peut-être pu passer sur votre erreur grossière.

– Expliquez-vous plus clairement, Professeur, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– Ce qui ne fait que confirmer mon impression. (Il a soupiré en secouant la tête tristement.) Dois-je vous faire un dessin ?

– Eh bien oui ! Et merde ! Je ne comprends pas ce que vous me dites. Vous voulez que je réécrive ma thèse, ou quoi ?

– Une réécriture ne sera pas nécessaire, si vous vous soumettez tout simplement à ce qu'exige la situation.

Peut-être est-ce la façon dont il a prononcé le mot « exige », mais j'ai soudain ouvert les yeux. Réceptivité. Une robe à fleurs aurait mieux « convenu ». Il aurait voulu que je me fasse belle pour lui plaire. Il était rouge comme une tomate et se tortillait sur son siège. Les yeux ronds comme des billes, j'ai poussé un « Oh ! ». Il a eu un soupir de soulagement comme s'il pensait : Cette idiote comprend enfin ! Puis il a défait la boucle de sa ceinture.

J'étais tétanisée d'effroi. Il s'est levé pour faire glisser son pantalon. Heureusement pour moi, les pans de sa chemise me cachaient ce qu'il pouvait bien trimballer à cet endroit. C'est le son de la petite monnaie qui a tinté dans sa poche en heurtant le parquet qui m'a fait sortir de cette stupeur.

– Vous êtes dingue.

– Allez, ne faites pas la difficile, venez ici. (Il insistait. Il s'est rassis et a dirigé sa main vers ses genoux comme pour me présenter un mets de choix.) Ainsi va le monde, Miss Casper. En vous servant de votre bouche, vous éviterez de tomber enceinte. Ça ne durera pas plus d'un quart d'heure. Vous ne préférez quand même pas jeter par la fenêtre des années de travail en refusant ?

– Vous êtes sérieux quand vous m'expliquez que la seule façon pour moi d'obtenir mon diplôme, c'est de vous faire une pipe ? Est-ce qu'au moins vous avez lu mon mémoire ?

Il a secoué la main, comme pour dissiper une vilaine mauvaise odeur.

– Ça n'a aucune importance. (Il a désigné à nouveau ses cuisses.) La pratique du sexe oral est bien plus sûre pour vous, mais également bien plus satisfaisante pour un homme de mon âge. Vous trouverez un coussin pour vos genoux sur l'étagère.

– Vous êtes vraiment dingue, ai-je répondu, horrifiée à la vue du coussin brodé posé sur l'étagère, juste à côté de lui. Complètement et définitivement dingo.

J'ai fait demi-tour et me suis enfuie en courant vers la porte d'entrée. J'ai attrapé mes chaussures au passage et je ne me suis arrêtée qu'après avoir dépassé l'épicier coréen à l'angle de sa rue. Là j'ai fait une pause pour reprendre mon souffle et enfiler mes chaussures, en vérifiant qu'il ne me poursuivait pas, sexe au vent. Il n'y avait aucun signe de sa présence, je me suis appuyée un moment contre le mur. Mon cœur battait la chamade. La nuit dernière avait été incroyable, mais là, il s'agissait d'autre chose. Une horreur ! Je me demandais combien d'étudiantes avaient dû passer par la case turlute au fil des années. Et combien d'entre elles en étaient restées traumatisées. J'ai eu un frisson de dégoût.

Il avait même prévu un coussin, comme si c'était parfaitement normal ! J'allais porter plainte, je devais le faire. Mais il allait sûrement prétendre que j'étais consentante ou mytho. « Tu es vraiment naïve si tu crois que cela n'arrive pas tout le temps », me suis-je dit. Il était membre de l'université depuis des lustres, il avait forcément des relations haut placées. J'avais entendu dire qu'il avait participé à des partouzes en compagnie du doyen. Je ne savais plus quoi penser. Ah ! C'était donc ça la leçon qu'il voulait me donner pour me préparer au marché du travail ? Ça fonctionnait comme ça ? Les femmes devaient être prêtes à accorder des faveurs sexuelles aux hommes si elles voulaient réussir ? J'en arrivais à me demander s'il avait remarqué quelque chose au bar la nuit dernière. Mon flirt, par exemple, lui avait peut-être donné à penser que j'étais une fille facile ? Pourquoi s'était-il dévoilé de la sorte ? J'essayais de réfléchir. Je n'avais rien fait, à part m'égosiller à l'intérieur d'une limousine, mais j'étais certaine que personne n'était au courant. Peut-être m'avait-il vue laisser tomber le morceau de marbre dans le verre ?

Il fallait que j'en parle à quelqu'un. Jill ? Impossible. Elle allait me faire la leçon, du genre « tu l'as bien mérité ». Ou bien elle me dirait que c'était une façon pour lui de me dire que mon mémoire

était nul. Maman ? Hors de question. Elle aussi me ferait la leçon, du style « tu n'aurais jamais dû quitter la maison pour poursuivre tes études dans une grande ville pleine de pervers ».

Si seulement tu savais, maman. Je me suis forcée pour entrer dans l'épicerie et acheter une bouteille d'eau. Le vendeur m'a jeté un regard étrange. Même sans avoir versé une larme, mon visage était sans doute tout chiffonné. Certaines femmes réussissent à garder un air élégant et tragique quand elles pleurent. Pas moi ! Dans ces moments-là, j'ai plutôt l'air d'avoir un mauvais rhume. Je suis ressortie du magasin pour boire. Mes mains tremblaient sur la bouteille. À qui pouvais-je bien me confier ? J'ai pris mon téléphone. Est-ce que je pouvais l'appeler ? J'étais censée attendre vendredi, mais est-ce que cela voulait dire que je ne pouvais pas appeler avant ? C'étaient les règles du jeu, mais...

Ça n'était pas un jeu. J'ai composé son numéro qui figurait dans la liste de mes appels récents. Ça a sonné et les battements de mon cœur, déjà rapides après ma mésaventure avec Renault, sont passés à la vitesse supérieure. Ça a encore sonné, j'ai approché mon téléphone de mon oreille. À la troisième sonnerie, une voix synthétique a répondu par un message.

J'ai avalé ma salive en me demandant si je devais raccrocher. Non, s'il voyait que je l'avais appelé, il allait penser... penser que je le poursuivais. Il n'était même pas 8h30 du matin, et je savais parfaitement où il avait passé la nuit. Quelle idiote ! J'ai entendu un bip. « Coucou, désolée de vous déranger, c'est Karina. Je ne voulais pas vous appeler, mais il m'est arrivé quelque chose, et j'ai besoin d'en parler à quelqu'un. J'ai bien l'impression que vous êtes l'un des seuls, enfin le seul à qui je puisse en parler. Ça paraît bizarre, je sais, mais c'est... un truc très intime... et... et... mon Dieu, est-ce qu'il y a un moyen d'effacer les messages sur ce truc ? Je dois avoir l'air débile. Je suis désolée, ne faites pas attention, je vais gérer toute seule. Oubliez que je vous ai appelé. Tout va bien. Je vous appelle vendredi. » J'ai appuyé sur la touche dièse, en espérant pouvoir retourner au menu et effacer mon message, mais non.

« Message envoyé », m'a informée la voix. J'ai poussé un soupir. J'avais probablement tout foutu en l'air avec mon bel inconnu. Quelle façon géniale de débiter la journée ! Je suis rentrée à la maison et je me suis mise au lit. Je devais vraiment être épuisée, parce que je me suis endormie sur-le-champ même si mon esprit battait la campagne. C'est la sonnerie du téléphone, planqué sous mon oreiller, qui m'a réveillée, un peu plus tard. J'ai répondu dans un demi-sommeil, sans prendre la peine de vérifier qui m'appelait. C'était lui.

– Karina ? Ça va ?

– Heum. (Je me suis redressée.) Désolée.

Il m'a fallu un certain temps pour être totalement réveillée et pour réussir à prononcer une phrase complète.

– Je veux dire, je suis désolée de vous avoir téléphoné aux aurores ce matin et de vous avoir laissé un message tellement bizarre. Finalement, tout va bien.

– Vraiment ? Ou vous dites ça comme ça ?

J'ai hésité. Pourquoi j'avais dit ça ? Parce que je ne voulais pas qu'il pense que j'étais un cas désespéré.

– En réalité, je n'en sais rien. Mais je ne suis pas en danger.

– Vous en êtes sûre ?

– Écoutez, je ne veux pas que vous puissiez penser que c'est parce que je... (J'ai essayé d'imaginer dans quel genre de pétrin quelqu'un pouvait tomber, ce sont des images de cinéma qui me sont venues l'esprit.) Je n'ai aucun créancier à mes trousses, pas la mafia non plus. Rien de la sorte.

Je ne voulais surtout pas qu'il puisse penser que j'en avais après son argent. Je n'avais pas idée de qui il pouvait bien être, mais j'étais certaine qu'un simple cadre moyen ne se promènerait pas en limousine dans les rues de Manhattan.

– Très bien, si vous avez besoin d'aide, demandez-moi.

Sceptique, j'ai failli répondre « Vraiment ? ». Nous avons fait ensemble une balade libertine dans sa limousine, voilà tout. Ça n'en faisait pas mon chevalier servant. Mais c'était chouette de voir qu'il me soutenait, du coup je n'ai pas cherché à en rajouter.

– Je pense que ça va bien maintenant. Mais merci beaucoup, j'apprécie vraiment.

Je ne savais toujours pas quoi faire concernant Renault. Bien sûr, il y avait des victimes d'abus sexuels qui gagnaient leur procès. Mais, bien souvent, elles étaient salies et leur vie était foutue. Si je n'étais pas la première femme à qui Renault s'en était pris, ce que clairement je n'étais pas, il devait savoir comment faire taire ses victimes. Je n'avais aucune envie de découvrir comment il s'y prenait. Peut-être pourrais-je demander au doyen à changer de directeur de thèse pour cause de « conflit de personnalités » ou quelque chose comme ça, et laisser tomber l'idée d'une plainte.

– Karina, vous êtes toujours là ? Vous êtes sûre que tout va bien ?

– Ouais, je veux dire oui, je vais bien, (et dans un souffle) je ne sais toujours pas comment vous appeler.

– Comment voulez-vous m'appeler ?

– Je veux dire que, même en pensée, je vous appelle juste *Lui*, avec un L majuscule.

Il a éclaté de rire.

– J'aime assez cette idée. Être le seul homme à qui vous pensez en l'appelant « lui ».

– Oui, mais ça ne marche pas au téléphone, ai-je insisté en me rallongeant.

– Bonjour, c'est *Lui* ? Attendez, si, ça marche en fait.

Je me suis mise à rire moi aussi.

– Mais vous comprenez ce que je veux dire, pourtant. Vous, vous pouvez prononcer mon nom pour attirer mon attention, mais moi je ne peux pas dire : « Hé, vous là ? »

– Vous ne pouvez pas ?

– Non, ce serait malpoli et grossier, et vous n'aimez pas la grossièreté.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment. Du coup, il faut que je vous trouve un nom.

Il a gardé le silence, puis :

– Et si vous m'appeliez Monsieur ?

– Parce que vous êtes mon chevalier servant ? Monsieur « Limo-Cœur-de-Lion » ?

Il a eu un rire de gorge, grave et profond.

– J'imaginai cela dans un contexte moins innocent.

– Cette limousine n'a rien d'innocent, mais réellement ? Monsieur, ou Papa par exemple ?

Il a paru hésiter :

– Vous préférez Papa ?

– Mon Dieu, non ! Ça alors, ça serait juste... Beurk !

Incapable de terminer ma phrase, je ne savais pas vraiment pourquoi j'étais tellement rebutée par cette idée. Mon père nous avait abandonnées quand j'avais 6 ans. Je n'avais jamais pu être « une fille à son papa ».

– Pourquoi est-ce que je ne peux pas vous appeler comme tout le monde ?

– Parce que vous n'êtes pas tout le monde, a-t-il répondu gravement. Bon sérieusement, je voudrais un nom spécial, que vous soyez la seule à utiliser.

– Hmmm. C'est comme d'essayer de donner un nom à un chat.

– Je me réserve le droit d'opposer mon veto à tout ce qui ressemblera de près ou de loin à Chaton, dit-il, l'air un peu inquiet.

– Vous ressemblez à un mannequin anglais, il vous faut un nom comme Bastien ou Antonio, sauf que vous n'êtes pas vraiment anglais, n'est-ce pas ?

– J'ai été à l'école un certain temps là-bas, ma mère était anglaise, mais je suis né ici. Cela dit, ni Bastien ni Antonio ne sonnent particulièrement british.

– Chut ! Je m'essaye juste à les prononcer. En fait, je voulais plutôt dire européens. Lars, Marco, Gédéon ? Non ça ne vous va pas. Peut-être que quelque chose d'anglais, finalement...

– Les noms typiquement anglais sont des noms de rois, a-t-il suggéré gentiment.

– Bon, je dois deviner ? Arthur ? Non, ça fait beaucoup trop vieux pour vous.

– Vraiment ? Quel âge me donnez-vous, Karina ?

J'ai fermé les yeux. Au bar, je m'étais dit que c'était difficile de lui donner un âge. Il avait l'air si sûr de lui, si raffiné, qu'il m'avait semblé plus vieux qu'il ne l'était en réalité. S'il paraissait avoir quarante ans au plus, il devait en avoir environ trente-quatre.

Il a sifflé :

– Étonnant !

– J'ai raison, non ?

– Oui.

J'ai serré un poing en signe de victoire.

– Dans ce cas, Harry aussi, ça fait trop vieux.

– Pourquoi pas James ?

– Vous voulez dire comme celui de la Bible ? La Bible du roi James ?

– J'espère bien que la Bible n'est pas ce à quoi vous pensez quand vous pensez à moi !

– D'accord. James comment ?

– Pardon ?

– Il vous faut aussi un nom de famille !

– Vraiment ?

– Sans nom de famille, vous ressemblez encore plus à un chat. Ou alors à Cher, ou Prince. (J'ai plaisanté.) Bon je vais vous choisir un nom de famille. Riche. James Riche. Voilà, vous avez maintenant un nom que je peux vous donner quand je veux rester formelle.

J'ai piqué un fard en enfouissant ma tête dans mon oreiller. Je ne savais pas où j'avais trouvé le culot d'être aussi familière avec lui, bien que ce soit finalement assez facile. Je n'avais pas l'impression que je flirtais, mais plutôt que je laissais ma personnalité profonde s'exprimer enfin.

Il a gloussé.

– Tout compte fait, c'est plus un titre qu'un nom de famille !

– Tout à fait, Monsieur Riche ! lui ai-je répondu en m'essayant à prendre une intonation sexy de secrétaire.

– Oh ! j'adore ce ton de voix. Seriez-vous prête à faire une course pour moi, Karina ?

– Certainement, Monsieur Riche.

– Bon. Je veux que vous achetiez une jupe droite, une parure élégante et sexy de chez LOU, des bas et des chaussures à talons dans lesquelles vous vous sentiez à l'aise.

Devrais-je également me procurer un bloc-notes ?

– Il faudra que je les porte quand je vous téléphonerai vendredi ?

– Oui.

– Et le marbre ?

Un frisson irrésistible m'a traversée quand il a répondu, d'une voix grave pleine de promesses :

– J'ai beaucoup d'autres morceaux.

Et il a raccroché.

L'innocence dans ses bras

J'ai failli glisser la main dans ma culotte sans plus attendre, mais la porte de la chambre de Becky était entrouverte. Impossible de savoir si elle était là. La journée avait été suffisamment éprouvante, je n'avais aucune envie qu'elle me surprenne la main dans le slip. Je n'aurais jamais plus osé lui adresser la parole après ça.

Quand j'avais signé le bail de mon appartement, je faisais trois boulots en même temps, celui au bar de Jill et deux autres sur le campus. Je pouvais payer le loyer sans problème. Mais, l'été dernier, j'avais perdu l'un des deux sur le campus et j'avais dû chercher une colocataire. Le problème, c'est qu'il n'y avait qu'une chambre. Je l'avais laissée à Becky, pour la décider à s'installer. Depuis, je dormais sur un futon, dans le salon. Cette pièce aurait fait une parfaite chambre à coucher si elle avait eu une porte.

En y réfléchissant, je n'étais pas sûre que Becky était à la maison quand j'étais rentrée la nuit dernière. Je suis allée jeter un coup d'œil dans sa chambre. Son chat, Milo (pour l'abréviation de M. Millenium Miaou), m'a lancé un regard torve depuis le lit où il était allongé sur des collants à résille tout déchiquetés. Il avait posé sa tête sur ses pattes avant. Il n'y avait aucune trace de Becky. Bon, tant mieux, l'annonce de la retraite de sa rock star préférée ne l'avait pas totalement plongée dans la dépression. Le visage masqué de Lord Lightning s'affichait sur chaque centimètre carré de mur disponible. Becky était une Américano-Asiatique, chinoise ou coréenne, impossible de le savoir. J'avais eu la nette impression qu'elle cherchait à fuir ses parents et une enfance malheureuse. Elle m'avait raconté qu'elle s'était mise à porter ces fringues punk-glam en signe de révolte. Mais elle était trop timide pour sortir en club ou en concert. Elle passait un temps fou sur Internet.

J'étais contente qu'elle ne soit pas là, mais j'avais pourtant besoin de ses conseils. Je suis allée à la cuisine voir s'il restait quelque chose à grignoter, tout en lui passant un coup de fil. Elle a décroché très rapidement.

– Allô ?

J'entendais des voix et de la musique en arrière-plan, comme si elle était dans une fête. Becky dans une fête ? À 11 heures du matin, un jeudi ? Bizarre.

– Salut, Beck, j'ai besoin que tu me conseilles sur les magasins de fringues vintage.

– Ça dépend de ce que tu cherches.

– Une jupe droite, des bas et des chaussures.

– Merde alors ! Toi ? Mais pour quoi faire ?

J'ai clairement discerné de l'incrédulité dans sa voix. Il faut reconnaître qu'elle ne m'avait probablement jamais vue autrement qu'en jogging ou en jeans, depuis cinq mois que nous habitons ensemble. C'est dingue comme elle pouvait être curieuse, parfois. Heureusement, c'était beaucoup plus facile de lui mentir au téléphone qu'en face à face.

– Oh ! C'est pour une pièce de théâtre dans laquelle je joue. Des vêtements d'occasion bon marché feront l'affaire.

– Si c'est pour ça, tu peux d'abord jeter un coup d'œil dans mon placard, voir si tu trouves ton bonheur. Je crois qu'il y a deux ou trois jupes, et des bas dans le tiroir du haut de ma com...

Elle a été interrompue par des éclats de rire, je l'ai entendue dire « Hé, soyez sympa... » avant de continuer :

– Qu'est-ce que je disais déjà ?...

– Des bas, le tiroir du haut... Au fait, je crois bien que Milo a massacré deux de tes bas résille...

– Pas grave. De toute façon, ils étaient trop troués. En fait, la plupart de mes bas sont filés. Est-ce que ça ira tout de même ?

– Euh, oui, je pense...

– Ouais, désolée, je sais. Je suis tellement néo-punk ! Pour les chaussures, tu chausses du combien ?

– Du 38.

– Fouille aussi au fond du placard à chaussures. J'en ai des tonnes que je ne porte jamais. Merde ! J'espère que Milo n'a pas pissé dessus !

– Ben moi aussi ! Merci Becky, t'es vraiment sympa.

– Pas de problème, Rina. À propos, est-ce que tu peux donner à manger à Milo ? Je ne sais pas quand je vais rentrer.

– Mais où es-tu ?

Elle a hésité :

– Avec des copines que j'ai rencontrées hier soir. Je te raconterai en rentrant à la maison. Peut-être.

– J'espère bien !

J'avais l'impression qu'elle était en train de prendre du bon temps. Tant mieux pour elle. J'ai abandonné l'idée de prendre un vrai petit déjeuner. À la place, je me suis lancée dans la recherche des vêtements.

Mais avant toute chose, j'ai à moitié rempli l'écuelle de Milo de croquettes et je l'ai déposée sur la table de nuit. Le chat a tout juste daigné ouvrir un œil, avant de le refermer aussitôt. J'ai décidé de commencer par la commode. C'était un vieux truc en bois, dégotté en brocante. Elle était si volumineuse qu'on avait dû faire appel à deux de nos voisins et au concierge de l'immeuble pour nous aider à la monter. Le tiroir du haut à droite était bloqué, bourré à craquer. J'ai tiré très fort dessus, toute une série de bas en boule s'en sont échappés. Finalement, j'ai renversé le contenu du tiroir sur le lit. La moustache de Milo a frémi, sans qu'il se décide pour autant à ouvrir l'œil. Il estimait sans doute que je n'en valais pas la peine. Becky semblait n'avoir jamais jeté la moindre paire de collants. À la place, elle avait fourré une à une dans ce tiroir chaque paire de bas de marque qu'elle avait achetée. À quoi pouvaient bien lui servir ces quatre ou cinq dizaines de bas ? Elle en avait des noirs, d'autres à motifs, des couleur chair, des opaques... Certains semblaient neufs, d'autres avaient l'air d'avoir bien vécu. Sans doute était-il encore possible qu'elle les porte sous des jeans déchirés, mais moi, j'étais loin d'être une fashionista comme elle. Je les ai triés un par un. Certains ressemblaient plus à des très grandes chaussettes qu'à des bas. Ils étaient dépareillés. Je me suis posé des questions, du coup j'ai rappelé Becky.

– C'est quoi la différence entre les bas et les collants ? Je veux dire : ce sont tous des bas ? Ou bien les bas, ce sont uniquement ceux qui n'ont pas de culotte intégrée ? Je ne sais pas quoi choisir.

– Pourquoi tu ne poses pas plutôt la question à ton metteur en scène ?

J'ai menti :

– Je n'arrive pas à le joindre.

– Bon, c'est une pièce en costumes ? Un truc rétro ?

– Ouais. Je vais jouer un rôle de secrétaire sexy.

– Alors il vaut mieux que tu mettes des bas, pas des collants.

– Euh, bien sûr.

– Il doit aussi y avoir quelque part des porte-jarretelles qui traînent.

– Ok, merci !

Effectivement, en fouillant un peu plus, j'ai trouvé une sorte d'élastique noir qui devait être un porte-jarretelles, et une paire de bas noir très fins avec une fausse couture sur l'arrière. Ils n'étaient même pas filés. Je me suis ensuite plongée dans le placard de sa chambre. Il était tellement plein que la porte ne fermait plus. La tringle à vêtements était recouverte d'une tonne de cintres. Heureusement, j'ai fini par tomber sur une jupe qui pourrait faire l'affaire. J'avais bien failli passer à côté, elle était cachée sous une veste. Je suis retournée à la cuisine chercher une lampe torche pour explorer le fond du placard. J'y ai découvert un véritable cimetière de vieilles chaussures, entassées les unes sur les autres. Beaucoup semblaient avoir été achetées pour être portées avec des robes de soirée. J'ai finalement trouvé une chaussure noire et fine qui pouvait convenir. J'ai dû en sortir quarante ou cinquante autres avant de déterrer sa jumelle, et j'ai passé un temps fou à tout ranger.

J'ai craqué pour un très joli ensemble LOU couleur caramel, un string noir et un shorty craquant gris perle dans une jolie boutique sur la 9^e Avenue. Au regard de la vendeuse, j'ai compris que

l'ensemble m'allait à ravir.

J'avais décidé d'attendre le vendredi pour enfiler mes trouvailles. Et nous étions vendredi. Comme je devais appeler mon inconnu à 19 heures, je m'habillerais vers 18h30. Mais c'était sans compter avec la discussion que nous allions avoir, Becky et moi. J'avais mis la jupe, mes dessous, les bas et le porte-jarretelles en pile sur un côté du futon. Je me suis alors rendu compte qu'il n'avait pas précisé si nous allions faire l'amour par téléphone ou si nous devions sortir quelque part. Il m'avait pourtant bien demandé de porter des chaussures, ce qui sous-entendait une sortie, non ? Pourquoi n'avait-il précisé que certaines choses ? Il m'avait pourtant expliqué que le respect des règles faisait partie du jeu lui-même.

J'ai été tirée de mes pensées par la voix de Becky, elle sortait de l'ascenseur à notre étage en chantonnant l'une de ses chansons préférées. J'ai ramassé les vêtements, je suis passée dans la salle de bains, j'ai enlevé mon t-shirt et mes sous-vêtements de coton blanc. J'ai commencé à enfiler ses bas, ce qui s'est avéré plus compliqué que je ne le pensais. Je l'ai appelée à travers la porte de la salle de bains entrebâillée.

– Beck ?

– Je suis là, a-t-elle crié en enlevant son manteau. Rina, il m'est arrivé un truc dément !

Elle s'est précipitée à la porte de la salle de bains et m'a tendu un morceau de tissu blanc vaguement taché.

– Regarde !

– C'est un mouchoir ?

– C'est *le sien* !

Elle se caressait la joue avec. À sa façon de prononcer *le sien*, j'ai compris qu'elle parlait de son idole. Ainsi, nous avons chacune notre relation secrète.

– Comment peux-tu savoir que c'est bien le sien ?

– Tu sais qu'il portait un masque en permanence quand il a chanté au Madison Square Garden ?

Il a passé son temps à s'éponger le front et à jeter ses mouchoirs dans la foule.

– Mais tu n'étais pas à ce concert ?

– Non, non, mais une des autres filles y était et elle en a ramassé deux. Elle a offert celui-là pour une tombola organisée par les groupies du Lord et je l'ai gagné ! Je l'ai gagné, moi qui ne gagne jamais rien !

Elle exultait.

– Génial !

Sa joie était contagieuse, je me suis surprise à sourire.

– Au fait, tu veux bien m'aider, là ?

– Bien sûr, pour quoi faire, Rina ?

– Euh...

J'ai ouvert grand la porte afin qu'elle puisse se rendre compte de l'étendue du désastre. Un des bas avait complètement vrillé le long de ma jambe.

– Bon, assieds-toi.

Elle a abaissé le couvercle des toilettes, je m’y suis assise. Elle m’a ôté le bas, l’a replié en accordéon, puis me l’a repassé.

– Tire dessus doucement au fur et à mesure que tu l’enfiles.

– Ah ! je me doutais bien qu’il y avait un truc !

– Tu n’as donc jamais porté de bas ?

– Ben, seulement une ou deux fois, et je me suis toujours arrangée pour les enfiler en tirant dessus, un peu comme on fait pour mettre un collant de danse.

J’ai commencé à faire glisser le bas vers le haut de ma jambe. Elle a posé sa main sur la mienne pour me ralentir.

– Je ne savais pas que tu avais fait de la danse.

– Si, juste un peu pour le fun quand j’étais au lycée et au début de la fac. Mais je n’étais pas très douée.

J’ai arrêté de remonter le bas quand il a atteint le milieu de ma cuisse.

– Et comme c’était une activité typiquement féminine, ma mère était ravie. C’était avant que je comprenne que je ne serais jamais assez féminine pour lui plaire.

– Tu as mis le porte-jarretelles devant derrière, m’a fait remarquer Becky.

– Comment tu le sais ?

– Y’a un petit nœud sur le devant.

J’ai remplacé le porte-jarretelles pendant qu’elle préparait l’autre bas.

– Moi, j’ai fait de la danse classique et du violon, m’a-t-elle avoué, comme toutes mes copines. J’ai débuté à 5 ans et j’ai laissé tomber à 10.

– Pourquoi ?

– Pour pouvoir passer plus de temps à jouer du violon. Beurk ! Encore une idée de ma mère.

Elle a attaché les bas aux jarretelles.

– Rina, ce slip est superbe.

– Merci ! lui ai-je répondu en rougissant.

Becky était toujours assise sur le carrelage de la salle de bains. Elle me regardait gravement :

– Dis-moi, qu’est-ce qui se passe vraiment, Karina ? Écoute, je sais que tu as des problèmes d’argent en ce moment...

– Je ne vois pas le rapport ?... Ah !

Là, je me suis vraiment mise à rougir. J’étais dans mes fantasmes érotiques avec James et je me faisais surprendre en plein mensonge par mon amie. Du coup, elle imaginait que je m’habillais comme ça pour...

– Tu crois que je fais le trottoir, c’est ça ?

– Peux-tu sérieusement affirmer le contraire ?

– Bon Dieu, Becky, j’essaie juste de...

– Karina, je sais qu’on ne se connaît pas depuis très longtemps, mais quand une femme qui n’a même pas de jupe décide soudain de s’habiller hyper sexy, avoue qu’il y a de quoi se poser la question. (Elle me regardait par-dessus ses lunettes d’un air désapprobateur, comme une instit’.) J’ai raison n’est-ce pas ? Je connais l’histoire de ces filles qui se sont fait choper l’année dernière au Hall Paladium. Et j’ai lu le bouquin de cette call-girl de Manhattan. Si c’est pas ça, c’est quoi l’explication ?

J’ai soupiré.

– J’ai rencontré un type, c’est tout. (Elle n’a pas changé d’expression.) C’est juste pour le fun. (Argl, c’était encore pire !) C’était son idée.

Et merde ! Est-ce que, par hasard, Becky pouvait avoir raison ? Je reconnais que j’avais pensé qu’il était sûrement blindé de thunes. En plus, il m’avait proposé son aide en cas de besoin. Mais de quelle aide exactement voulait-il parler ? Allait-il me payer pour faire la pute ?

Becky a baissé la tête,

– Je ne sais pas ce qu’il y a de pire, qu’il ne t’ait pas proposé de te payer et qu’il pense s’en sortir comme ça, ou qu’il ait prévu de fourrer deux cents dollars dans ton soutien-gorge quand vous aurez terminé.

– Je ne crois vraiment pas que ça va se passer comme ça.

Mais si par hasard elle était dans le vrai ? Et si j’étais aussi inconsciente de ce qui se passait avec James qu’avec le professeur Renault ? Je n’avais pas idée de ce dans quoi je m’embarquais. Mais justement, n’était-ce pas l’intérêt de la chose ? Je ne savais pas à quoi m’attendre, c’est ce qui rendait cette aventure excitante. J’étais terriblement attirée par lui. Mon corps tout entier le désirait, comme je n’avais jamais désiré Brad ni n’importe qui d’autre. Jusque-là, rien chez lui ne m’avait effrayée ni paru bizarre. Il avait l’air d’un prince, pas d’un maquereau. Ma première impression était sûrement la bonne.

– Il est vraiment très chouette, ai-je dit. (Ça sonnait comme un baratin un peu creux. En réalité, j’ignorais totalement s’il était chouette ou pas.) Tout va bien, Beck. On s’amuse, c’est tout. On expérimente des trucs.

Et merde ! Voilà que je sous-entendais qu’on se défonçait !

Elle a soupiré en se relevant.

– Bon, tu penses rentrer quand ?

– J’en sais rien, je ne sais même pas ce qu’on va faire. Je dois l’appeler à 19 heures.

– Ok. Qu’il t’emmène chez lui ou n’importe où ailleurs, tu lui dis que tu dois me passer un coup de fil à 11 heures tapantes. Sans ça, j’appelle la police.

– Quoi ? Mais je ne peux pas lui dire ça !

– Alors tu lui mens, tu racontes que je suis ta mère. Allez Rina, un petit mensonge de ce genre ne te fait pas peur. Il y croira. Il sera obligé de prendre garde s’il sait que quelqu’un veille sur toi.

– Tu ne vas pas réellement attendre mon coup de fil, n’est-ce pas ?

– Bien sûr que si. Je vais sortir, mais j’aurai mon téléphone.

C'était une bonne idée d'avoir une amie qui vérifie que tout allait bien, même s'il n'y avait qu'une chance infime pour que les choses tournent mal. Quand même, je n'ai pas voulu avoir l'air inquiet.

– Et que se passera-t-il si j'oublie de t'appeler ? Je n'ai aucune envie que tu lances un avis de recherche juste parce que je passe un bon moment.

Elle a soupiré à nouveau en s'appuyant au chambranle de la porte.

– Mets-toi une alarme. Je suis sérieuse, Karina. Appelle-moi ou envoie-moi un sms pour me dire que tout va bien. Et s'il t'écoute et que tu prétends que tout va bien alors que ce n'est pas le cas... (Elle s'est mordu le bout des doigts. Ses yeux étincelaient.) J'ai une idée. Choisissons un mot, une sorte de code.

– Beck, ça ne vaut pas la peine de se prendre pour James Bond !

Mais le simple fait que je mentionne James Bond a décuplé son enthousiasme.

– Non, vraiment, a-t-elle insisté, si tout va bien, tu utilises le mot *aube*, et si ce n'est pas le cas, tu dis *coucher de soleil*.

– Euhhhh !

– Mais si ! Si tout va bien, tu me dis un truc du genre « je ne rentrerai pas avant l'aube », ou bien « n'oublie pas de nous inscrire à ce cours de yoga qui débute à l'aube ».

– Je croyais que tu étais censée être ma mère.

– Tu n'irais pas faire du yoga avec ta mère ?

– Je ne lui dirais sûrement pas que je sors toute la nuit en compagnie d'un... type étrange.

J'avais failli dire « homme étrange », comme l'aurait dit ma mère, mais au dernier moment, j'avais préféré dire « type ». Bien que ça ne soit pas précisément ce qui le caractérisait. Brad, lui, était ce qu'on appelle un type. Mais James ? Ils avaient à peu près le même âge, mais vraiment rien d'autre en commun. J'entrais en territoire inconnu, non ? Oui, c'était peut-être ça. Je ne savais rien de sa vie, lui ne savait rien de la mienne. Peut-être, ce soir, nous allions nous asseoir, nous parler et nous dévoiler l'un à l'autre, même si j'en doutais. Il m'avait demandé de m'habiller dans un style que Betty qualifiait de pute, et moi de « secrétaire sexy ». Même s'il n'avait pas pensé ouvertement à une prostituée en choisissant mon déguisement, je me rendais bien compte que ça l'avait excité. Bien plus, j'espérais que ça l'avait l'excité.

Becky s'est raclé la gorge.

– Bon, tu vas le faire ou pas ?

– Excuse-moi, je rêvassais. (J'ai secoué la tête et je me suis levée.) Je vais quoi ?

– M'appeler ou m'envoyer un texto ! a-t-elle répondu, exaspérée.

– Ah oui, oui, ok.

J'ai pris mon téléphone et j'ai programmé l'alarme pour 22h55. C'est alors que j'ai réalisé qu'il était déjà 19h01 ! « Merde ! » J'ai cafouillé un moment en essayant de retrouver son numéro parmi mes appels entrants récents. Ça c'est mis à sonner. Becky m'a fait les yeux ronds et elle est partie s'enfermer dans sa chambre. Mon cœur s'est mis à battre la chamade.

Dieu merci, il a fini par décrocher.

– Karina ?

– Oui, c’est moi !

Calme-toi, me suis-je dit. *Essaye de faire comme si tu pensais être parfaitement à l’heure. J’ai pris mon ton de secrétaire sexy :*

– Hum, bonjour Monsieur Riche.

– Bonjour.

Sa voix était chaude et caressante. Je crois que mon stress l’amusait.

– Je vous attends dehors dans la voiture. Descendez.

– Tout de suite ?

– Vous avez 60 secondes.

Il a gloussé, mais je ne pense pas que cela signifiait qu’il plaisantait. Il a raccroché. « Grouille-toi ma fille ! » J’ai enlevé ma culotte blanche en coton, j’ai enfilé la jupe et les chaussures. Je portais un t-shirt noir Siouxsie and the Banshees bien long, très doux et confortable. Ça aurait sans doute l’air punk avec la jupe et le reste. Aucune importance, j’ai pensé que nous allions sûrement flirter dans la voiture ou bien que, finalement, j’allais lui tailler cette pipe. Et puis qu’il avait eu le tort de ne pas être plus précis. Toutes ces pensées tournaient dans mon crâne en descendant au rez-de-chaussée dans le vieil ascenseur branlant, puis en passant devant les boîtes aux lettres dans l’entrée.

La même voiture noire que la veille m’attendait devant la bouche à incendie, le même jeune chauffeur se tenait à côté dans un costume sur-mesure, mais tête nue cette fois-ci. Il m’a ouvert la portière côté passager, puis l’a refermée derrière moi. Mon rendez-vous, assis sur la banquette arrière, m’examinait en plissant légèrement les paupières. Il avait posé un bras sur le dossier, mais n’avait pas l’air détendu pour autant. Je n’ai pas pu m’empêcher de lui poser la question.

– J’ai réussi ? En 60 secondes ?

– Et même si vous n’y étiez pas parvenue ? a-t-il demandé, en esquissant un petit sourire satisfait.

– Euh, mon souhait ne serait pas réalisé ?

Il s’est mis à rire, a donné deux petits coups sur la vitre qui nous séparait du chauffeur. La voiture a démarré.

– Si vous voulez avoir une chance de gagner, vous devez aussi avoir une chance de perdre. Il faut qu’il y ait une pénalité si vous échouez.

Quelque chose dans sa façon de prononcer le mot « pénalité » m’a fait frissonner. C’était tout à la fois salace et délicieux. Il s’exprimait si bien, choisissant chaque mot avec soin, avec cette petite pointe d’accent britannique...

– Quel genre de pénalité ?

– Idéalement, il faudrait que ce soit quelque chose que vous n’aimez pas faire.

Il s’est redressé en tirant sur un de ses lobes d’oreille, comme s’il réfléchissait. Il a désigné mes jambes.

– Ouvrez-les un peu, s’il vous plaît.

J'ai écarté mes genoux jusqu'à tendre l'ourlet de ma jupe.

– Racontez-moi ce que vous aimez, Karina.

– Ce que j'aime ?

Il m'a fait signe de poursuivre, sans me donner le moindre indice sur le type de réponse qu'il attendait.

– J'aime l'art préraphaélite.

– Vraiment ? J'aimerais beaucoup en discuter avec vous, plus tard.

– Et... la cuisine thaï, et la vraie crème glacée.

Pfouuuuh ! Je parlais comme un enfant de 5 ans, mais j'avais un mal fou à réfléchir en sa présence. Je mourais d'envie de grimper sur ses genoux et d'enfouir mon nez dans son cou, entre autres choses. Il a acquiescé en m'encourageant.

– Et...

J'essayais de réfléchir à ce qui me plaisait dans le sexe. J'avais enfin la possibilité de m'exprimer sur le sujet, mais je ne savais pas quelle était la bonne réponse. Ce que j'avais connu du sexe, ça n'était franchement pas grand-chose. Et pour tout dire, quand elles n'avaient pas été désagréables, voire douloureuses, mes pauvres expériences m'avaient laissé un goût amer. Brad en avait été un parfait exemple, ce qui me donna l'idée de dire un truc provoquant :

– J'aime les hommes qui bandent dur et longtemps.

Il eut une crise de fou rire, en appuyant fortement son doigt sur une lèvre, comme pour la retenir. Il s'est raclé la gorge :

– Je vois.

– Vous aussi, vous allez me raconter ce que vous aimez ?

– Oh ! mais vous le savez déjà. J'aime vous dire ce que vous devez faire et j'aime plus encore que vous soyez obéissante. J'aime quand vous réussissez, j'aime vous récompenser. Cependant, j'aime aussi vous punir quand vous échouez. Alors, vous voyez, pour moi c'est un jeu gagnant-gagnant, aussi longtemps que vous continuerez à y jouer.

– Euh, ok...

En me souvenant qu'il préférait que je dise oui, je me suis corrigée :

– Oui, je crois que je comprends.

– Bon.

Il a humecté ses lèvres avec sa langue avant de poursuivre :

– Alors, je veux que vous passiez la main sous votre t-shirt et que vous vous pinciez l'un de vos tétons, le plus fort que vous pouvez.

– Ok ! Et flûte, je voulais dire oui !

Pourquoi je n'arrivais pas à m'en souvenir ?

– Deux pincements, du coup, a-t-il poursuivi pour me punir. Un sur chaque sein.

– Comme vous voulez.

J'ai passé les mains sous mon t-shirt et j'ai attrapé mes tétons en les serrant doucement entre le pouce et l'index. J'ai pris une respiration, et j'ai serré. « Aïe ! » Je n'avais pourtant pas serré très fort, mes mamelons étaient hyper sensibles. Dès l'instant qui a suivi, j'ai senti une douce vague de chaleur envahir ma peau. Est-ce qu'il pouvait s'en rendre compte ?

– Bien. Vous savez, je ne sais même pas à quoi ressemblent vos seins.

C'était la vérité. Je ne m'étais jamais déshabillée devant lui. Il ne m'avait jamais touchée. Et je n'avais aucune idée de ce à quoi il pouvait bien ressembler sans ses vêtements.

C'était l'erreur que j'avais faite avec mes anciens amants. J'avais cru que c'était mieux de ne pas brusquer les choses. En fait, j'avais perdu un temps précieux à essayer de connaître quelqu'un qui s'avérerait nul au lit. Pourtant, j'avais le sentiment que, cette fois, ce serait différent.

– Vous aimeriez les voir ? ai-je demandé, la main sur l'ourlet de mon t-shirt.

– Oui, s'il vous plaît, ma douce. J'aimerais regarder vos tétons, maintenant que vous les avez pincés.

J'ai soulevé mon t-shirt, juste assez pour qu'il puisse voir mes aréoles bien sombres, et je l'ai vu déglutir. Il le cachait bien, mais ce léger bruit, ce mouvement infime me prouvaient qu'il était gagné par le désir. Du coup, le mien a encore grandi. Je n'avais pas l'habitude de cette sensation, impérieuse et délicieuse tout à la fois.

Il a incliné la tête et m'a fait signe de me couvrir.

– Merci. Bon, maintenant, comme vous aviez huit secondes de retard, je pense que, comme punition, vous allez vous pincer les tétons pendant huit secondes.

J'ai dégluti...

– Je... ne... Je ne suis pas sûre de pouvoir.

Cela me semblait trop long à supporter.

– Cela veut dire que vous préférez que je le fasse moi-même ? Je vous préviens, je vais pincer fort.

– Non, je... Que se passera-t-il si je ne supporte plus la douleur ? Le compte à rebours repart à zéro ou pas ?

Il a réfléchi un moment.

– Recommencer à zéro semble être une punition méritée en cas d'échec, non ?

– Je suppose.

J'ai avalé ma salive :

– Dans ce cas, peut-être est-ce vous qui devriez le faire.

– Vous voulez que ce soit moi qui vous pince les seins ?

Il a haussé un sourcil. Il me faisait penser à Becky.

– Je veux... sentir vos mains sur moi.

Son sourire était lumineux et chaleureux.

– J'apprécie votre honnêteté. Venez par ici.

J'ai glissé vers lui sur la banquette, en lui tendant ma poitrine. Il a passé ses mains sous mon t-shirt, ses pouces ont effleuré mes tétons. Ils ont soudainement durci sous sa caresse, ma respiration s'est emballée.

– Vous aimez qu'on vous touche comme ça, a-t-il murmuré.

J'étais tout contre lui.

– Ouuiii, ai-je répondu.

Aucun de mes ex n'avait su s'y prendre avec mes seins. Soit ils les malaxaient trop violemment, soit leurs caresses s'avéraient plus barbantes qu'agréables.

– Vous avez été honnête avec moi au sujet de vos désirs, voilà votre récompense.

Ses pouces me titillaient, caressaient doucement la courbe de mes seins, puis revenaient doucement sur mes tétons, me faisant frissonner de plaisir. C'était de cette façon que je me caressais quand je me laissais aller à mes fantasmes, mais là, mon plaisir était bien plus intense. Sa bouche était toute proche de la mienne, j'ai imaginé que j'embrassais ses lèvres qui, à cette distance, me paraissaient tellement pulpeuses. Dans la pénombre de la voiture, ses yeux devenaient presque gris. J'aperçus une trace sur le lobe de son oreille, sans doute était-il percé, bien qu'il ne portât pas de boucle d'oreille.

– Passons maintenant à la punition.

Il s'est mis à pincer, j'ai poussé un hurlement. Mon cri a résonné dans l'espace fermé de la limousine. Quand je me suis calmée, j'ai entendu qu'il comptait à voix basse : « Quatre, cinq... » Il m'a semblé que plus les chiffres augmentaient, plus il pinçait fort. Je m'étais accrochée à ses épaules. « Huit. » Il a pris une inspiration et a lâché mes tétons. Je me suis jetée dans ses bras. Il m'a tenue un moment avec ses mains qui ne me torturaient plus. Ses bras musclés me serraient dans les effluves d'un parfum délicieux. Il s'est alors assis, pendant que j'essayais de reprendre mes esprits en mettant quelques centimètres entre nous. La vague de plaisir que j'avais ressentie la première fois est réapparue, plus forte, elle a inondé mon corps tout entier en se concentrant sur mon entrejambe.

– C'était trop fort ? a-t-il demandé.

J'ai secoué la tête, mais ma main tremblait en essuyant les larmes qui jaillissaient de mes yeux. Ouf.

– Disons qu'après ça, je suis plus motivée encore à ne pas vous décevoir.

J'aimais ce que je ressentais à cet instant, mais j'avoue que la douleur avait été intense. J'étais surprise de me sentir aussi bien. Brad, parfois, avait été maladroit, il m'avait fait mal – comme la fois où il s'était dit que ce serait sexy de jouer les vampires en me mordant au cou, et qu'il l'avait fait beaucoup trop fort –, je m'étais sentie blessée. Sans doute existe-t-il différentes sortes de douleur. J'ai pris une profonde inspiration.

– Et maintenant ?

Il a sorti un mouchoir de sa poche de poitrine et s'est tamponné le front avec. Ça m'a fait plaisir de voir que je n'étais pas la seule à être remuée. Il s'est repris et a demandé :

– Dites-moi ce que vous portez sous votre jupe.

Mes pulsations cardiaques ont fait un bond :

– La culotte LOU que vous m’avez demandé d’acheter.

– Est-ce parce que vous êtes une bonne fille obéissante que vous avez pensé cela ? (Il gloussait.)

Ou une petite cochonne qui espère que je vais lui faire des choses coquines ?

– Je ne pourrais pas être les deux en même temps ?

Il a eu un sourire ravi de surprise et a posé sa main sur ma jambe.

– C’est vrai, ma douce. Le monde est rempli de gens qui vivent à travers le prisme du *ou bien*, du *soit*, alors que s’ils vivaient le *et*, ça les rendrait tellement plus heureux. Oublions le *ou*, choisissons le *et* ! J’aime les deux possibilités. Faisons les deux.

Sa main glissait le long de ma jambe gainée, cette caresse était mille fois plus agréable qu’un contact sur la peau nue.

– Il semble que vous ayez suivi à la lettre la plupart de mes instructions. Vais-je vous récompenser ?

– Qu’en pensez-vous ?

– Mais vous portez un t-shirt et je ne me souviens pas de vous l’avoir demandé.

Flûte. Il marquait un point, ce tee-shirt jurait avec le reste de la tenue.

– Il fallait bien que je sois décente, sans ça on aurait pu m’arrêter.

– À New York, il est légal pour un homme ou une femme de se balader topless, a-t-il répondu d’un air désabusé.

– Oh ! vraiment ? Je ne le savais pas. Vous auriez voulu que j’arrive à moitié nue jusqu’à la voiture ?

Sa main est remontée le long de mon bas jusqu’à la hauteur de mon genou.

– Je veux regarder ce que vous portez.

Je pelais de froid, mais je ne voulais pas qu’il puisse s’en rendre compte.

– Posez vos pieds sur mes cuisses, m’a-t-il dit gentiment.

J’ai enlevé mes chaussures et j’ai installé mes pieds sur ses cuisses, en arc-boutant le haut de mon corps contre la portière de la voiture. Je sentais la force de son érection se dresser sous mes plantes de pied.

– Maintenant, ôtez cette magnifique culotte et écartez les cuisses.

Alors que j’obéissais, le rouge m’est monté aux joues et j’ai détourné le regard. Jamais jusqu’à présent, je ne m’étais dévoilée à quelqu’un de la sorte, avec une telle impudeur. Ma vulve entrouverte s’offrait tout entière à ses regards.

– Puis-je vous faire remarquer que vous êtes toute moite de désir ?

– Merci, ai-je répondu en rougissant plus encore. C’était un compliment, n’est-ce pas ?

– Oui ma douce. (Il a posé ses paumes de main toutes tièdes à l’intérieur de mes genoux.) Cela confirme que vous appréciez notre jeu. Et quant à savoir si je voulais vous voir courir à moitié nue jusqu’à la voiture, bien sûr, ça m’aurait beaucoup plu, mais le choix que vous avez fait est plus prudent et nous offre plus de possibilités pour la suite de cette soirée. Après tout, les restaurants

peuvent tout à fait refuser l'entrée aux personnes qui ne portent pas de chemise ! Ça aussi, ça fait partie du jeu. Mes requêtes ne seront pas toujours claires. Vous avez la possibilité de demander des éclaircissements ou d'interpréter ce que j'ai dit par vous-même, du mieux que vous le pouvez. Vos initiatives sont parties prenantes de mon plaisir. Si vous allez dans un sens qui me convient, vous serez récompensée. Si votre décision me déplaît, vous serez punie. De toute façon, j'y prendrai du plaisir. Une demande de clarification n'est pas un aveu d'échec, mais attention, même la réponse la plus claire peut être sujette à interprétation.

– Ok. Zut... je veux dire, oui.

Son pouce a frotté le bord de mon genou, et j'ai frissonné comme s'il frottait un autre endroit.

– Vous voulez fermer vos jambes, vous n'êtes pas à l'aise ? a-t-il demandé.

– En effet je ne suis pas à l'aise, mais ça ne signifie pas qu'il faut que vous arrêtiez.

Je me suis forcée à le regarder dans les yeux. Il a plongé son regard dans le mien, apparemment plus intéressé par notre échange que par mes parties intimes qui s'épalaient devant lui.

– Quels sont vos fantasmes ? À quoi rêvez-vous ?

– Ah, ah ! À décrocher mon doctorat, et un job génial, et un super appart avec terrasse !

– Ce ne sont que des rêves inaccessibles, ou bien certains vous paraissent-ils réalisables ?

– Eh bien, j'ai presque terminé ma thèse en histoire de l'art. Malheureusement, je connais très peu d'historiennes de l'art qui habitent des penthouses ! Et en plus, je ne suis plus sûre du tout d'obtenir mon diplôme. (Cette pensée me déprimait.) On pourrait parler de ça à un autre moment ?

– Bien sûr. Vous voulez bien répondre plus sérieusement à ma question initiale ?

– Quelle question ?

– Je voulais que vous me parliez de vos fantasmes. Vos fantasmes sexuels, pour être plus clair.

Il a changé de main et a continué de me caresser. J'aurais voulu qu'il touche une partie plus secrète de mon corps. Vu comment il l'avait fait sur mes seins, je savais qu'il ne serait ni trop brutal ni trop impatient.

– Mon Dieu, je ne sais pas.

Je me creusais la tête pour essayer d'imaginer quelque chose de sexy et d'intéressant.

– Ado, je fantasmais tout le temps. Comme je n'avais aucune idée de ce que pouvais être le sexe, mes fantasmes restaient très vagues. Mais après avoir commencé à faire l'amour, je ne sais pas... il n'y a pas grand-chose à en dire. (J'ai rougi.) J'ai plus fantasmé sur vous ces trois derniers jours que pendant les trois dernières années.

– Vraiment ?

Voilà qu'il me refaisait son haussement de sourcil.

– Vraiment. Mais je m'efforce d'y mettre fin.

Son sourcil est encore monté d'un cran.

– Pourquoi ?

– Parce que je crois que ce que je suis en train de vivre va être mille fois plus fort que n'importe lequel de mes fantasmes.

Il a opiné de la tête.

– Voilà qui est rafraîchissant. Mais un fantasme n'est pas forcément physique. Je vous laisserai refermer vos jambes quand vous m'en aurez raconté un.

J'ai vu son regard remonter de mes jambes vers mes lèvres grandes ouvertes, et mon clitoris s'est mis à frémir comme sous la caresse de ses doigts. Il me regardait fixement, il fallait que je trouve quelque chose à lui dire.

– Quand j'étais enfant, j'avais des fantasmes romantiques, pas forcément sexuels.

– Continuez.

– Peut-être qu'il s'agit de ça, qui sait, dans les contes de fées ? En fait, ils parlent de sexe. Nous ne nous rendons pas compte que nous formons l'esprit des petites filles à ne pas faire confiance aux femmes plus âgées et à désirer par-dessus tout être des victimes.

– Karina, vous me servirez la critique féministe de votre fantasme plus tard. Racontez-le moi d'abord.

– Cendrillon. (Je chuchotais presque.) Et lui, qui lui baise le pied pendant le bal.

– Je ne me rappelle pas que le prince charmant embrassait le pied de Cendrillon.

– Peut être que c'est moi qui l'ai imaginé dans mon fantasme.

– Parfait. Puisque vous n'êtes pas certaine que le fait de refermer vos cuisses soit une récompense ou une punition, j'ai une dernière requête.

– Oui ?

Il a ouvert un petit compartiment derrière le siège avant et en a sorti une boîte très ouvragée. Il a appuyé légèrement sur le couvercle. Deux morceaux de marbre sont apparus, plus gros, plus colorés, avec plus de motifs en spirale que le premier.

– Vous avez déjà entendu parler des boules de Ben Wa ? a-t-il demandé doucement en inclinant la boîte pour que la lumière se réfléchisse sur le marbre.

– Oui, mais j'ignorais qu'elles existaient vraiment.

– Elles existent bel et bien. Elles viennent de Chine, rapportées en Europe au xvi^e siècle. Certaines sont en jade, d'autres en métal avec des petites clochettes à l'intérieur, ou en marbre comme celles-ci. Ce sont des boules traditionnelles.

– Ça sert à la stimulation féminine ?

– Par insertion.

Le désir rendait sa voix plus rauque. J'ai dégluti.

– Oh ! Dois-je en mettre une... dans chaque orifice ?

– Je ne vous recommanderai pas l'insertion anale tout de suite, a-t-il dit en prenant un air posé. L'anus est moins lubrifié, vous pourriez perdre la boule.

Je n'y avais même pas pensé. Je n'avais qu'une idée en tête de toute façon. Sans hésiter un instant, j'ai glissé les mains à l'intérieur de mes cuisses, j'ai écarté mes lèvres avec deux doigts et j'ai poussé le marbre à l'intérieur avec l'autre main. Il a glissé en moi très facilement, bien plus facilement que je ne l'imaginais, vu sa taille. Il était extrêmement dur et parfaitement lisse, mon corps

a semblé l’engloutir profondément. Au bout d’un moment, je ne l’ai plus senti, sauf quand j’ai fourré un doigt dans mon vagin pour pouvoir le toucher. Il était bien installé, j’ai serré mes muscles autour.

– Est-ce que je dois mettre l’autre ?

– Je crois qu’un seul sera largement suffisant pour une débutante. Vous vous en êtes fort bien sortie.

Son compliment m’a remplie de joie, je me suis un peu tortillée. Je me suis mise à haleter quand les mouvements de mon corps ont renouvelé cette sensation de corps étranger à l’intérieur de moi. Ces Chinois du xvi^e siècle savaient ce qu’ils faisaient.

– Votre parfum me rend fou ! a-t-il chuchoté.

Il m’a pris délicatement par le poignet puis il a mis le bout de mes doigts sous son nez. Il a inspiré à fond, les a frottés plusieurs fois, dans les deux sens, sur sa lèvre supérieure, avant de les sucer. Sa langue est passée sur chacun d’eux, pour augmenter les pulsations de mon clitoris. Puis il m’a relâchée et m’a demandé de m’asseoir pour remettre de l’ordre dans ma tenue.

– Nous sommes presque arrivés.

– Où ça ?

– Là où nous allons dîner.

Il a pris une grande inspiration avant de se lécher les lèvres.

– Mais ce que je vais manger importe peu. J’ai envie de vous goûter.

Soirées amoureuses

La voiture s'est arrêtée. Le chauffeur est sorti pour m'ouvrir la portière. Il est resté là, sans bouger, et m'a tendu une fleur. Je me suis rendu compte que nous étions garés devant l'entrée principale d'un building, à côté du comptoir des voituriers. Plusieurs d'entre eux, tout de blanc vêtus, se sont précipités pour m'ouvrir la haute porte d'entrée vitrée. Aucun n'a semblé prêter attention à mon accoutrement, pourtant digne d'une figurante de clip vidéo, ni à ma démarche un peu hésitante : juchée sur mes hauts talons, je vacillais un peu. À chaque pas, la boule de Ben Wa bougeait en moi. La sensation que j'avais eue quand elle s'était s'enfoncée en élargissant les parois de mon vagin était toujours présente. Il a passé son bras sur mes hanches pour me guider, non pas vers l'ascenseur mais vers l'entrée du restaurant située sur le côté du grand vestibule en marbre.

La salle de restaurant avait été construite dans un atrium. Son plafond était une verrière, et un immense mur d'eau faisait office de fontaine zen. On nous a conduits rapidement à une table dans un recoin d'où nous pouvions observer les autres clients pratiquement sans être vus. C'était aussi bien comme ça. Il portait un costume encore plus élégant que la première fois, une montre en or brillait à son poignet. J'avais l'impression d'être la proie d'un félin. Il a commandé des boissons et un repas aux plats multiples. La serveuse s'est éclipsée avant même que j'aie pu la regarder. D'un revers de main, il a poussé une bougie pour dégager le centre de la table.

– Vous aimeriez apprendre à lire dans les pensées ? m'a-t-il demandé.

– Quoi ?

J'ai secoué la tête, pensant avoir mal compris.

– Il est clair que vous vous demandez en ce moment ce que tous ces gens peuvent penser de vous, de nous.

– Ah bon ?

– Oui. Il suffit de vous regarder.

– En fait, vous êtes en train de lire sur mon visage, pas dans mes pensées.

– C’est vrai. (Il a souri.) Mais c’est un peu la même chose. Appelez ça comme vous voulez, mais quand vous lisez sur le visage de quelqu’un, c’est ce qui se passe à l’intérieur de lui que vous lisez. Maintenant, penchez-vous un peu vers la droite, jetez un coup d’œil à ce couple assis là-bas, et dites-moi ce qu’ils pensent de nous.

Je me suis légèrement penchée en avant et j’ai compris ce qu’il voulait dire. Ils avaient l’air jeunes, à peu près de mon âge. Tout en pianotant sur leurs téléphones portables, il se penchaient l’un vers l’autre et chuchotaient.

– Ils ont l’air suspicieux et contents à la fois.

– En effet. Ils se sont dit que seule une vraie star pouvait oser entrer dans un endroit comme celui-ci, habillée comme vous l’êtes. Ils essayent sans doute de découvrir qui vous êtes pour pouvoir raconter à leurs amis qu’ils ont dîné dans le même restaurant que vous.

– Une fois, j’ai déjeuné à côté de Sarah Jessica Parker.

– Vous avez essayé de la prendre en photo pour l’envoyer à tous vos amis ?

– Non, ça me paraissait grossier. Mais quand j’en ai parlé à ma mère, elle ne m’a pas crue et m’a reproché de ne pas l’avoir fait.

– Vous êtes une fille bien, a-t-il conclu. Et maintenant, que pensez-vous du couple à ma gauche ?

Je les voyais parfaitement bien. La femme venait de prendre son téléphone pour appeler quelqu’un. L’un des serveurs s’est rué sur elle pour la faire sortir de la salle. Quelques minutes plus tard, elle est réapparue et a tendu son portable à l’homme, il s’est levé pour prendre l’appel, puis est revenu à sa table. Une brève discussion animée s’en est suivie, la femme avait l’air heureuse et confiante.

– Des touristes, je suppose. Je ne sais pas quoi dire d’autre. Je me suis tue, la serveuse posait devant nous de minuscules assiettes de mousse de saumon. « L’amuse-bouche » a-t-elle annoncé. Un genre de hors-d’œuvre qui vous ouvre l’appétit ? C’était en réalité une bouchée salée délicieuse, onctueuse et crémeuse à souhait. Un instant, je me suis perdue dans cet océan de saveurs.

Quand je suis revenue à la réalité, il m’a donné sa version concernant le couple.

– Je crois qu’ils pensent que vous êtes ma fille, que je suis un homme assez riche pour pouvoir emmener sa fille pourrie gâtée au restaurant quand il en a envie. Ils m’ont à peine regardé, du coup ils n’ont pas mesuré que je suis trop jeune pour avoir une fille adolescente. Ou bien ils pensent que j’ai un excellent chirurgien esthétique.

– Je n’ai pourtant pas l’air d’avoir 16 ans.

– Permettez-moi de ne pas être de votre avis. Vous avez un visage bien plus jeune que les filles de 20 ans. Vous ne vous vieillissez pas à coups de maquillage ou de mascara.

– C’est vrai. La plupart des gens pensent que quand vous êtes à peine plus jeune qu’eux, vous avez l’air d’une ado. J’ai 26 ans mais, à la fac, beaucoup d’étudiants croient que je suis en première ou en deuxième année.

– Le coup de fil, c’était pour appeler leur fille qui est restée à la maison. Ensuite, elle lui a passé son père.

Il a bu une petite gorgée du cocktail que je n'avais même pas vu arriver, accaparée que j'étais par la mousse de saumon et par notre conversation. J'avais devant moi un verre rempli d'une eau gazeuse très chic, la bouteille était à portée de main, dans un seau à glace.

– Le fait que je boive de l'alcool et pas vous les conforte également dans leur opinion.

– Étonnant. Vous avez compris tout ça juste en les regardant ?

– Je relie les points de détail. Il suffit de deux points pour pouvoir tracer une droite, j'ai donc juste besoin de savoir deux choses pour aller dans une direction. Un troisième point de détail, et j'obtiens une image. Ils me révèlent eux-mêmes certains points, j'en déduis certains autres.

Puis, avec un léger haussement d'épaules :

– Je fais des suppositions bien étayées. Quant à eux, ils sont tellement prisonniers de leurs certitudes qu'ils ne peuvent pas deviner la vérité.

– Quelle vérité ?

– Qu'en ce moment, pendant que je vous parle, je suis en train de vous baiser, sous leurs yeux.

Il parlait de la boule de Ben Wa. J'en ai eu le souffle coupé et j'ai senti une bouffée de chaleur m'envahir à l'instant même où j'y ai pensé. Je ne la sentais pas parce que j'étais immobile, mais je savais qu'elle était là.

– Il y a un homme seul, près du mur. Il pense que peut-être, nous avons un rendez-vous galant, même s'il ne peut pas imaginer une seconde que nous sommes précisément en train de faire l'amour sans que je vous touche, juste en parlant et en partageant un secret.

J'ai eu du mal à étouffer un gémissement.

– Serrez les muscles de votre périnée. Vous la sentez ?

J'ai acquiescé en essayant de ne pas montrer que je n'avais qu'une envie, c'était qu'il me prenne sur-le-champ, là, sur la banquette. En fait, il m'a prise par la parole.

– Aucun des plats qu'on va me servir ce soir ne saurait être comparé aux délices que vous cachez sous votre jupe. Est-ce que quelqu'un vous a déjà sucé le clitoris ?

– Non. Léché, oui, sucé, non. Ils avaient tous tendance à me sucer plus haut.

J'ai palpé mes seins. Je ne portais pas de soutien-gorge.

– Parlez-moi d'eux.

Il me dévorait des yeux, pendant que nos assiettes étaient remplacées par de nouvelles, accompagnées de couverts en argent.

– Mes anciens petits copains ?

– Oui.

– Si vous voulez que nous ayons une conversation sexy, ça n'est pas le sujet idéal.

– Vraiment ?

– Vraiment. Ils étaient tous assez nuls. Pas du tout branchés sexe oral. Peut-être que s'ils l'avaient été un peu plus, ils auraient été de meilleurs amants. Chaque nouvel échec amoureux me décourageait de rencontrer quelqu'un d'autre.

– Quel gâchis épouvantable, dit-il.

– J’imagine. Peut-être n’étais-je pas la personne qu’il leur fallait ?

– Et quel genre de fille pensez-vous qu’il leur aurait fallu ?

– Je ne sais pas. Une fille plus blonde ? Avec de plus gros seins ? Ça les aurait peut-être plus excités.

– Bon.

Il a fait une pause pendant qu’on nous apportait de nouvelles assiettes contenant un beau morceau de poisson à chair blanche, arrosé d’un bouillon au gingembre et au citron vert. Nous sommes restés un bon moment silencieux, tout à notre dégustation.

Soudain il s’est exclamé :

– Si un homme a besoin d’être excité par des cheveux blonds ou des gros seins pour pouvoir assurer, ça ne vaut pas la peine d’aller au lit avec lui. (Il a semblé peser ses mots.) Je ne voudrais pas vous paraître trop mystique. Mais n’importe quel bout de votre anatomie peut tout à fait être une clé pour faire naître le plaisir qu’y s’y cache. Certaines parties paraissent plus évidentes, d’autres le sont moins, voilà tout.

Il a posé sa fourchette et a ouvert sa main, paume en l’air, sur la nappe. C’était une invite évidente à y poser la mienne. Son médium a dessiné un cercle sur ma paume, très lentement, puis il l’a fait glisser un peu pour que nos doigts s’entrelacent. Deux de ses doigts soutenaient légèrement les miens pendant que son majeur explorait avec tendresse la partie de peau charnue entre ma paume et la base de mes doigts. Je ressentais la même chose que s’il m’avait m’écarté les cuisses pour me caresser l’entrejambe avec son nez, sa langue, sa bite. J’avais la nette impression que j’allais laisser une grande tache d’humidité sur ma chaise quand je me lèverais. J’ai serré les jambes en m’humectant les lèvres. Il a reposé ma main. Je me suis demandé s’il était aussi excité que moi. Il a terminé son assiette, j’ai fait comme lui, même si, à cet instant, j’avais faim de bien autre chose. J’ai jeté un coup d’œil aux autres dîneurs. Aucun d’eux ne nous prêtait la moindre attention.

– Vous savez, les endroits évidents ont aussi leurs avantages.

Je me suis trouvée franchement délurée de lui dire ça. C’était évidemment un euphémisme pour désigner mes parties génitales, le même qu’il avait employé peu auparavant. Nous étions en train d’inventer un langage que nous utilisions ensemble. Du coup je me suis sentie encore plus proche de lui. Plus proche que de tous ceux que j’avais rencontrés auparavant, même si lui, je ne le connaissais pas vraiment. Ne pas le connaître, ne pas le présenter à ma famille ou à mes amis, ne pas m’inquiéter de ce que les gens pourraient bien en penser, c’était une vraie libération. Je pouvais me délurer comme jamais, tout en essayant de correspondre à ce qu’on attendait de moi. Et il attendait que j’ose. Il attendait quelque chose de sexuel.

– Vraiment ?

– J’en suis persuadée, ai-je dit, en essayant de formuler ma pensée sans hurler « touchez-moi, touchez-moi, touchez-moi ». Peut-être que l’expression qu’il lisait sur mon visage et mon corps tendu comme un arc lui ont fait comprendre ce dont j’avais besoin. J’ai senti quelque chose contre mon genou. J’ai d’abord pensé que c’était sa main, mais non, elles étaient là, toutes les deux, sur la table.

C'était sa plante de pied qui essayait de se faufiler entre mes genoux. Je les ai entrouverts, son pied a glissé le long de l'intérieur de mes cuisses depuis la partie gainée de mon bas jusqu'à la partie qui ne l'était pas. Il l'a posé contre mon mont de Vénus. Je n'avais pas remarqué qu'il avait enlevé sa chaussure et sa chaussette sous la table, mais son pied était entièrement nu. Il s'est mis à lui impulser un mouvement lancinant. J'ai eu du mal à retenir un gémissement.

– Merci ! ai-je chuchoté.

Après avoir mangé ma salade, je me suis à nouveau tortillée contre son pied. Il a haussé le sourcil, l'air surpris de me voir aussi entreprenante. J'espérais que mes mouvements n'étaient pas trop évidents pour les autres convives. Je faisais semblant d'admirer le décor autour de moi, tout en frottant mon clitoris contre ses orteils.

– Si vous pouvez jouir, faites-le, seulement faites-le en silence, sans avertir les autres clients de ce que nous sommes en train de faire, m'a-t-il dit dans un grand sourire.

Un serveur s'est avancé pour remplir nos verres à eau. J'ai attendu qu'il soit parti pour lui répondre :

– Je ne pense pas pouvoir jouir si facilement. Mais j'aime énormément ça.

– Tant mieux.

Je ne me souviens même plus du plat principal. Je me rappelle juste qu'il frottait son pied doucement, de haut en bas. La flaque sur ma chaise allait être énorme. Et il allait devoir laisser un pourboire énorme, lui aussi. Puis j'ai arrêté de m'en inquiéter.

– Désirez-vous quelque chose de sucré ? m'a-t-il demandé après que nos assiettes eurent été desservies.

– J'aimerais bien une douceur comme récompense, ai-je répondu en essayant de faire de l'esprit, et je ne parle pas d'un dessert.

Il a souri.

– Je me ferai une joie de vous satisfaire.

Il a sorti son téléphone, a envoyé un texto.

– Allez vous rafraîchir, les toilettes sont juste à côté, a-t-il dit en retirant son pied de ma chatte tout en désignant un endroit derrière moi. Je vous attends ici.

Dans les toilettes, je me suis essuyé les cuisses. Je n'ai pas pu faire grand-chose pour la tache humide qui s'étalait sur ma jupe. Je l'ai épongée du mieux que j'ai pu. Il était déjà debout quand je suis retournée à notre table. Il m'a escortée jusqu'à la sortie, en marchant derrière moi pour dissimuler la tache aux regards des curieux. Pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, personne n'avait rien remarqué. Le chauffeur nous attendait dans la voiture. Un voiturier a ouvert la portière, je suis entrée la première. Dès qu'elle s'est refermée, j'ai poussé un soupir de soulagement. Je n'avais même pas réalisé à quel point j'étais tendue. Il a gloussé :

– S'exposer au regard du public est un exercice parfois délicat. (Il a désigné l'intérieur de la voiture qui démarrait.) Voici notre sanctuaire, notre petit cocon.

J'ai opiné de la tête en me demandant ce qui allait arriver. Puis, me rappelant mes bonnes manières, j'ai osé un « merci pour ce dîner ».

– Merci de m'avoir accompagné, a-t-il répondu du tac au tac. Racontez-moi maintenant, à quoi faisiez-vous allusion en parlant de votre récompense ?

Et voilà, j'étais à nouveau sur le grill.

– Je n'en suis pas sûre. Je crois que je n'ai jamais désiré quelqu'un autant que je vous désire en ce moment. Mais vous ne semblez pas être le genre à vous jeter sur moi sur la banquette arrière.

Ma remarque a semblé l'amuser.

– J'avoue, c'est tentant, mais non. Même pour pouvoir avoir le privilège de voir mon sexe, il vous faudra réussir une épreuve.

Je me suis redressée en tentant de comprendre :

– Vraiment (Un homme dont le but premier n'était pas d'éjaculer était un vrai mystère pour moi.) Il est tellement précieux ? Ou bien au contraire a-t-il une malformation quelconque ?

Il a pouffé derrière sa main. J'ai esquissé un sourire de triomphe. Le faire éclater de rire semblait être une des choses que je réussissais le mieux. Il lui a fallu un certain temps pour se calmer. Alors, j'ai compris qu'il ne jouait pas du tout au jeu du « essaye encore ! » avec moi. Il avait vraiment besoin de plus de temps pour se mettre à nu.

– D'accord, ai-je ajouté sobrement. Je ne vais pas insister.

Il a eu un petit signe de tête reconnaissant.

– Maintenant, passons à la question du jour, avez-vous gagné un droit à l'orgasme ?

– Vous voulez dire sans aucune limite de temps ?

Il a ri, tout signe de vulnérabilité avait disparu. Peut-être que je m'étais fait des idées.

– Oui, sans limite. Un orgasme ne fait pas forcément partie de vos récompenses, mais celui-ci pourrait en être une.

– Que voulez-vous que je fasse ?

– Je veux que vous enleviez votre jupe et que vous me montriez comment vous vous masturbez. Tant que vous répondrez à mes questions, vous pourrez continuer à vous toucher. Allez, enlevez votre jupe.

Et il a dénoué sa cravate, pendant que je faisais glisser ma jupe. Il en a attaché une extrémité à mon poignet et gardé l'autre dans sa main. Je me suis penchée en arrière contre la portière pour qu'il puisse bien voir et j'ai commencé à tracer des cercles avec mon doigt autour de mon clitoris.

– Voici ma première question. Une facile pour commencer. Quel est votre plat favori quand vous allez au restaurant thaï ?

Le fait qu'il se soit souvenu de ce que je lui avais raconté m'a fait sourire, je me suis mise à passer deux doigts du haut en bas de ma fente pour ensuite les faire mieux glisser de part et d'autre de mon clitoris.

– Ce que je préfère, ce sont les hors-d'œuvre. Le curry, les nouilles, j'aime bien, mais ce que je préfère, ce sont les hors-d'œuvre ! Le tofu frit fourré à la viande, les crabes de Rangoon, toutes ces

petites choses grillées...

Je me sentais obscène de me toucher comme ça devant lui, pourtant il semblait réellement intéressé par mes réponses.

– Et que voulez-vous dire par de la « vraie » glace ?

– Vous savez, il existe un truc froid et sucré qui sort directement d’une machine, mais on ne peut pas vraiment appeler ça de la glace. Je veux dire le genre de glace qu’on mange en pot, qui est fabriquée à base de vraie crème fraîche. Quand j’étais enfant, les petites laiteries artisanales ouvraient toutes un stand pendant l’été.

– Où ça ?

– À Columbus, dans l’Ohio. Ils faisaient aussi un caramel chaud si épais qu’il vous collait aux dents.

À force de passer mes doigts sur mon clitoris, mes muscles ont commencé à se contracter. J’ai à nouveau senti la boule de Ben Wa.

– Dites-moi ce qui vous contrariait tout à l’heure.

– Quelque chose m’a contrariée ? ai-je demandé. (Il a tiré légèrement sur la cravate, comme s’il voulait enlever ma main de mon sexe.) Oh ! c’est sans doute mon directeur de thèse.

– Sans doute. Cela aurait-il un rapport avec votre coup de fil d’il y a quelques jours ? Vous aviez l’air bouleversée.

Ça m’a complètement refroidie. J’ai stoppé les va-et-vient de ma main. Les pensées concernant M. Renault qui m’avaient obsédée toute la semaine sont revenues en force.

– Oui, je voudrais soutenir ma thèse en mai. Mon mémoire est terminé depuis longtemps, mais mon directeur s’est assis dessus pendant des semaines. D’ailleurs, ce n’est même pas mon vrai directeur, l’ancien est tombé malade. C’est un pauvre type. Une vraie ordure.

– Quel genre de pauvre type ?

– Le genre qui me dit que je n’aurai pas mon diplôme si je ne porte pas de robe... et si... En fait, il n’a pas même jeté un œil à mon travail, et l’autre jour il m’a annoncé que je devrai lui faire une pipe pour obtenir mon diplôme.

– Quoi ! (Il s’était subitement redressé en fronçant les sourcils.) C’est ridicule !

– Vous voyez, même vous, vous ne me croyez pas.

J’ai refermé mes jambes et je me suis détournée.

– Non, non, n’interprétez pas de travers ce que je vous dis. C’est son comportement qui est ridicule, pas votre histoire. Bien sûr que je vous crois.

J’ai jeté un coup d’œil par-dessus mon épaule. Il se mordait les lèvres en fronçant les sourcils.

– Vraiment ?

– Oui. J’espère que vous avez refusé ?

– Oh, bien sûr ! J’ai refusé tout net, alors il a jeté mon mémoire à la poubelle, en m’expliquant que j’avais fait la preuve de mon inaptitude parce que j’avais refusé de m’habiller en fille, de lui

léchér les bottes et de lui sucer la bite, ce qu'apparemment on attendra de moi dans le monde de l'entreprise.

Il a eu un bruit de succion désagréable.

– J'osais espérer que ça arrivait moins souvent de nos jours, mais l'existence même de ce personnage tend à prouver le contraire. (Il a secoué la tête.) Que comptez-vous faire ?

– Je n'en sais rien. Je suis certaine que je ne suis pas la seule dont il a exigé des faveurs. (Ma voix s'est mise à trembler.) Je veux dire, c'est dingue, non ? Il a même un petit coussin sur l'étagère à côté de son bureau pour qu'on puisse s'agenouiller dessus quand on... enfin vous comprenez.

– C'est dégoûtant. (Il a semblé se perdre dans ses pensées un moment.) Dites-moi, à quel point est-ce important pour vous d'obtenir ce diplôme ?

– Eh bien, j'ai fait des prêts étudiants. Ce serait vraiment stupide d'avoir perdu tout cet argent pour rien.

– Maintenant, je comprends pourquoi tout à l'heure vous vouliez éviter ce sujet de conversation. Tout ceci est extrêmement grave.

– Je suis désolée. Je ne voulais pas casser l'ambiance.

Il a penché la tête, a regardé l'extrémité de sa cravate dans sa main, puis il a relevé les yeux.

– Ne vous excusez jamais d'être honnête envers moi. S'il vous plaît, venez par ici.

Je n'ai rien répondu, mais je me suis jetée dans ses bras. Il était tout en muscles sous sa chemise de soirée, mais sa main qui me caressait l'épaule était douce et rassurante. Le bruit de l'asphalte sous les roues de la limousine était apaisant.

Au bout d'un moment, j'ai relevé la tête. En regardant à travers la fenêtre teintée, il m'a semblé que nous roulions sur la voie rapide Ouest. La chaleur de son corps et son parfum s'insinuaient en moi et chassaient Renault de mon esprit, rallumant le désir brûlant qui m'avait habitée pendant le dîner.

– Je suis prête à continuer, ai-je dit, si vous voulez toujours que...

– Si je veux que quoi ?

– Eh bien, vous m'aviez demandé de me masturber.

– Exact.

– Et vous me posiez des questions.

– Oui, en effet.

Il a glissé sur la banquette face à moi.

– Et je crois que vous deviez m'empêcher de me faire du bien si mes réponses ne vous convenaient pas

Il eut un claquement de langue :

– Les seules réponses que je n'aime pas sont celles qui sont malhonnêtes.

– D'accord.

Je me suis allongée à nouveau contre la portière, j'ai posé mes pieds en l'air sur la banquette, jambes écartées :

– Je peux recommencer ?

– Oui, dès que vous aurez répondu à ma question. Voyons... Parlez-moi de votre premier flirt.

– Le premier rendez-vous qui a vraiment compté pour moi ?

– Comme vous voulez.

– Très bien. (J'ai glissé un peu plus bas. Son regard braqué sur moi me réchauffait tout le corps.) Je pense que mon premier rendez-vous sérieux, c'était au collège, parce que je l'ai mentionné dans mon journal intime. Je suis allée au centre commercial avec Franck West. Son père et sa mère nous ont suivis tout le temps, à vingt mètres.

– Ils vous chaperonnaient ?

– J'imagine. Et cela compte comme un rendez-vous parce qu'au lieu de commander deux Sundae fraise, nous en avons partagé un tous les deux.

– Alors, voilà l'explication de la glace ?

– Peut-être ?

J'ai ri et je me suis caressée avec mes deux doigts. J'ai dessiné des cercles sans me presser, en jouissant simplement de la sensation que notre jeu me procurait.

– Je pense que ma mère considérait ça comme un flirt. Voilà sans doute pourquoi elle a été tellement déçue que je ne veuille pas sortir avec Franck à nouveau. La raison de mon refus, c'était l'avalanche de critiques qu'elle m'avait faites sur ma façon de marcher, de parler, de m'habiller, de rire et même de respirer ce jour-là. D'après elle, je devais me transformer radicalement pour que Franck puisse continuer à s'intéresser à moi. Or Franck était très intéressé, mais moi plus du tout.

Quand il a tiré sur la cravate, je me suis rendu compte que j'avais gardé le silence depuis un moment.

– Oui ? ai-je demandé.

Il s'est humecté les lèvres.

– L'art préraphaélite, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Pourquoi ?

– À l'époque, ça m'a paru être une bonne idée...

Il a tiré sur la cravate.

– Si vous me mentez, c'est comme si vous vous taisiez. C'est même pire. Cinq secondes d'arrêt.

– Je n'ai pas menti !

J'ai tiré ma main vers ma vulve tout en me tortillant.

– Alors vous vous mentez à vous-même. On ne passe pas des années à étudier un sujet qui ne nous intéresse que vaguement.

Je me suis effondrée.

– Vous savez mieux que moi à quoi je pense ?

– Vous m'aviez dit que votre troisième cycle était une perte de temps, non ?

– Pas du tout ! Enfin, je ne sais pas. (J’ai poussé un gros soupir.) C’est la vérité, je ne sais pas ce que je veux.

Il a dû me croire, parce qu’il a relâché la pression sur la cravate. Mon clitoris était trop excité pour que ces pensées troublantes me stoppent bien longtemps.

– Parlez-moi de vos tableaux favoris, m’a-t-il dit quand je me suis mise à haleter.

– Il y en a tellement de magnifiques, ai-je répondu. J’aime que les femmes soient belles. *Sapho* par Mangin. *Le roi Cophétua et la mendiante* d’Edward Burne-Jones.

– Ah oui ! Je l’ai vu à la Tate de Londres.

– Vraiment ? Moi je ne l’ai jamais vu pour de vrai. J’aimerais tellement.

J’ai gémi doucement.

– Ce tableau a-t-il une signification particulière pour vous ?

J’ai fait une pause pour réfléchir. C’était un des nombreuses peintures que j’avais incluses dans mon mémoire de thèse, mais quelque chose en moi me disait qu’il y avait autre chose.

– Eh bien, c’est un peu mon histoire de Cendrillon, à nouveau, non ?

– Racontez-moi.

– Il existe plusieurs versions de la légende, mais en gros, un jour, le roi ouvre sa fenêtre et aperçoit une servante en train de mendier. Elle est tellement pauvre qu’elle n’a pas d’habits. Sur-le-champ, il tombe amoureux d’elle et promet de l’épouser.

– Ah, un coup de foudre ! (Il a fait mine de se lécher les babines.) Vous êtes sur le point de jouir ?

– Oui, presque.

Il s’est penché.

– Je vais instaurer une règle, Karina. Pas uniquement pour maintenant, mais une règle générale. Mentez, et je vous rejetterai. Dites la vérité, je vous récompenserai. Est-ce que c’est bien clair ?

– Oui, mais comment saurez-vous que je mens ?

– Vous me le direz vous-même, parce que sinon, il ne resterait plus entre nous qu’un peu de fumée et de fausses promesses.

J’ai humecté mes lèvres, inondée de désir et tendue comme un arc, au bord de la jouissance. Mais je n’étais pas assez folle de plaisir pour ignorer ce qu’il venait de me dire. Entre nous, il ne s’agissait donc plus uniquement d’un jeu érotique mais de quelque chose qui lui tenait assez à cœur pour qu’il veuille la vérité.

– Ça me paraît juste.

Il s’est penché un peu plus et a posé ses mains sur mes cuisses.

– Maintenant, je vais vous sucer.

– Oh !

À cet instant, l’alarme de mon téléphone a retenti. Il a eu l’air surpris.

– C’est votre alarme ?

– Je suis censée appeler ma mère... ma colocataire à 23 heures pour la rassurer et lui expliquer que vous n'êtes pas Jack l'éventreur.

Il a reniflé.

– Votre colocataire est une petite maligne.

– Ah bon ? En réalité, je trouve que sur ce coup-là, elle est vraiment idiote.

Il m'a donné une légère tape sur la cuisse.

– Appelez-la.

– Mais je pourrais aussi lui envoyer un texto ?

– J'ai dit appelez-la. Et rappelez-vous, pas de mensonges.

– Quoi, à personne ?

– À personne.

Il a pressé son pouce sur mon clitoris, j'ai avalé une bouffée d'air. Ça m'a pris un moment pour retrouver mon téléphone dans mon sac. Même si j'avais le numéro de Becky en favori, j'ai eu l'impression qu'il se passait un temps fou avant qu'elle décroche. Il m'observait depuis mon entrejambe en se léchant les lèvres avec un sourire narquois. Elle a décroché.

– Rina ?

– Salut Beck. J'appelle comme je te l'avais promis.

– Donc tout va bien ?

– Tout va pour le mieux.

Tout à coup, j'ai glapi. Il venait de déposer un baiser sur mon clitoris.

– Rina, ça va ?

– Oui ! Désolée, il est en train de me chatouiller.

– Te chatouiller ?

– Oui.

Il a dardé sa langue et m'a léché le clitoris.

– Oui, ça chatouille vraiment !

– Oh mon Dieu, est-ce que tu es, vous êtes en pleine action ?

– Bien sûr que oui ! Hé, c'est toi qui as insisté pour que je t'appelle.

– Ok, c'est vrai. Écoute, tu sais à quelle heure tu vas rentrer ?

Il a levé la tête et a prononcé :

– Dans moins d'une heure.

Je lui ai répété. Elle m'a répondu qu'elle m'attendrait, puis elle a raccroché.

Il léchait le pourtour de mon clitoris, je ne pouvais pas m'arrêter de glousser. Mon rire s'est éteint subitement lorsqu'il a saisi mon clitoris entre ses lèvres et qu'il s'est mis à le sucer, comme il me l'avait promis. Je me suis mise à haleter et à bouger frénétiquement mes hanches. Il me suçait et me titillait avec sa langue en même temps. Je n'avais jamais rien ressenti de semblable, mon excitation est montée d'un cran, pendant qu'il continuait à me faire des trucs sensuels avec sa langue.

– Ça vient, ça vient.

C'est sorti dans un chuchotement, comme si mes cordes vocales aussi étaient tendues à mort. Il s'est mis à ronronner, comme s'il était d'accord avec moi et il m'a fait quelque chose de totalement inattendu. Il m'a mordue, pas trop fort mais fermement. Ça aurait pu me choquer, mais au contraire, ça m'a fait jouir. Les lapements de sa langue n'ont pas cessé pendant mon orgasme. Malgré ses dents qui maintenaient fermement leur prise, mon bassin tressautait et prolongeait l'explosion de mon plaisir comme jamais auparavant. Quand j'ai commencé à me détendre, il m'a lâchée mais a continué à me lécher tout doucement, comme s'il savait à quel point c'était sensible. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte qu'il avait glissé deux doigts à l'intérieur de mon vagin. J'ai eu un mouvement de surprise. J'ai contracté mes muscles. Il a levé la tête et a souri, puis il a fait bouger ses doigts. J'ai grimpé aux rideaux, prête à jouir à nouveau. J'ai retenu ma respiration.

– Encore, Karina ?

– Oui, s'il vous plaît, oh mon Dieu, oui, s'il vous plaît !

J'ai contracté mes muscles autour de ses doigts le plus fort que j'ai pu en basculant mon bassin vers lui. Et il m'a fait l'amour avec ses doigts. L'orgasme m'a envahi par vagues successives à chaque poussée de sa main, jusqu'à ce que je hurle à nouveau de plaisir en rejetant ma tête en arrière contre la portière de la voiture. C'était si fort, de plus en plus fort, comme l'implosion d'une supernova. Puis je me suis calmée, il s'est rassis et a lentement retiré sa main. Il tenait la boule de Ben Wa entre deux doigts. Il a sorti un mouchoir de sa poche, s'est essuyé le visage, puis les doigts et enfin le marbre, avant de me tendre son mouchoir. Je me suis essuyée du mieux que je pouvais.

La voiture a marqué l'arrêt, au moment précis où nous arrivions devant mon immeuble.

– Ouah ! Quel timing parfait ! ai-je dit.

Il s'est exclaffé :

– Vous avez tout de même une minute si vous en avez besoin !

– Bonne idée ! Cet orgasme m'a mis les jambes en compote, et c'est franchement pas facile de marcher dans de la compote !

Il a ri encore :

– Non, effectivement.

J'ai ramassé ma jupe.

– Il va vraiment falloir que je la lave, même si elle savait que j'allais la mettre pour aller à un rendez-vous.

– *Elle*, c'est votre colocataire ?

– Oui, c'est elle. Je la lui ai emprunté.

Il a secoué la tête.

– Vous êtes donc incapable de trouver une jupe correcte en magasin ?

– Je n'en ai jamais acheté. J'ai demandé à Becky des adresses de magasin de vêtements d'occasion et... (Je me suis mise à bégayer au fur et à mesure que je m'apercevais de la soudaine fixité de son regard.) Oh non ! Je n'ai pas suivi la consigne, c'est bien ça ?

Il a opiné du chef

– C’est exactement ça.

Je savais que j’allais avoir un problème, mais malgré ça, je n’ai pas pu m’empêcher de sourire.

Peut être était-ce parce que je venais de vivre le plus bel orgasme de ma vie ? Il s’est frotté le menton.

– Je vais devoir vous punir. Êtes-vous libre mercredi soir ?

Son air grave m’a dégrisée. J’ai commencé à me demander de quelle punition il pouvait bien s’agir.

– Oui. Oui, je suis libre mercredi.

Il a sorti une carte de visite de sa veste, a écrit quelque chose dessus avec un stylo de grand luxe et me l’a tendue. C’était une adresse dans l’Upper East Side, suite 324.

– 20 heures pile. Si vous êtes en retard, je doublerai votre punition. Mettez ce que vous voulez. De toute façon, vous ne resterez pas habillée bien longtemps.

J’ai dégluti, je détestais l’idée de l’avoir déçu.

– Je suis désol...

Il m’a coupé la parole en posant un doigt sur mes lèvres.

– Vous n’avez nul besoin de vous excuser, ma douce. Vous allez pouvoir le faire complètement mercredi, et j’attends ça avec impatience.

– Oh...

Pour une raison inconnue, je me suis sentie mieux. Certes j’étais en tort, mais il ne semblait pas m’en vouloir pour autant. En fait, j’avais l’impression que ça lui faisait plaisir.

– Moi aussi, alors !

Mon sourire fut juste un peu moins appuyé que le sien.

– Bonne fille ! Maintenant que j’y pense, pas la peine de remettre cette jupe. Ce serait une épreuve tout à fait inutile.

Il a vidé les poches de sa veste avant de l’ôter. Ses épaules paraissaient tout à la fois fines et musclées sous le tissu de sa chemise de soirée. J’ai eu envie de glisser mes mains sous le tissu pour toucher sa peau.

– Et voilà !

Il m’a enveloppé dans sa veste, puis il a frappé à la vitre. Le chauffeur est sorti pour m’ouvrir la portière. Je me suis tournée vers mon amant, la chaleur de son corps emprisonnée dans sa veste m’enveloppait. Il m’a souhaité « Bonne nuit ! » pendant que je sortais de la voiture.

– J’ai énormément apprécié cette soirée.

Je me suis penchée en arrière.

– Que dois-je faire pour obtenir un baiser ?

Il a ri à nouveau, d’un rire étonné.

– Penchez-vous juste un peu plus.

Nos lèvres se sont unies. C’était ferme et délicieux, comme quand on mord dans un fruit très mur. Il a reculé en poussant un soupir, pendant que son chauffeur me faisait reculer, moi aussi. Ce

dernier m’a accompagnée jusqu’à ma porte. Là, je me suis mise à farfouiller dans mon sac pour trouver mes clés.

– Dites-donc...

J’ai sursauté, je ne m’attendais pas à ce qu’il prenne la parole.

– Prenez garde, a-t-il murmuré alors que je mettais enfin la main sur ma clé.

– À quoi ?

– Faites-lui le moindre mal, et vous aurez affaire à moi !

C’était complètement inattendu.

– Moi, lui faire du mal ?

– Faites simplement attention.

Et il s’est éloigné vers la voiture pendant que j’ouvrais ma porte d’entrée. Pour continuer dans cette ambiance « film noir », je n’avais pas encore atteint l’ascenseur que je recevais déjà un message. Je l’ai ouvert en attendant l’ascenseur et en me demandant si, par hasard, j’avais oublié quelque chose dans la voiture. C’était un message de lui : « Quand nous sommes seuls, appelez-moi James. »

Je suis arrivée à l’étage, ma jupe trempée dans une main et sa cravate nouée à mon autre poignet. Je portais sa veste boutonnée jusqu’au cou et je venais de casser un de mes talons dans ma hâte. Beck m’a jeté un coup d’œil, puis s’est écroulée sur le canapé comme si elle tombait dans les pommes. Nous sommes parties d’un grand fou rire.

– Alors, tu t’es bien éclatée ? m’a-t-elle demandé, limite sceptique.

– Oui, tu peux le dire. (J’ai levé mon poignet.) Tu peux m’aider ? Hum, et je suis désolée pour ta jupe. Elle est un peu tachée.

Elle s’est assise à côté de moi sur le canapé et s’est appliquée à défaire le nœud vert pâle et argent de la cravate.

– Tu as passé un bon moment ?

– Oui, j’ai passé un *super* moment, j’ai dit, en insistant sur « super ». Il a été formidable avec moi. Nous avons merveilleusement bien dîné, et en rentrant, nous avons passé un moment très très chaud dans sa limousine. (Elle a pris un air franchement dubitatif.) Mais ce n’est pas ce que tu crois !

– Qu’est-ce que je crois ?

– Qu’il me prend pour une pute et qu’il se sert de moi.

– Ce n’est pas ça qu’il fait ?

– Il ne m’a même pas encore laissée le toucher en dessous de la ceinture. Enfin, sauf une fois par hasard.

Je ne lui ai pas dit que c’était avec mon visage.

– Je sais qu’il bande pour moi. Simplement... quand nous sommes ensemble, il ne pense qu’à moi. À mes envies, à mes désirs. Il se tient en retrait. Il m’a dit que j’allais devoir me battre pour avoir une chance de toucher sa queue.

J’ai eu un mal de chien à garder mon sérieux en disant ça. Non, c’est faux. Quand Becky a commencé à se marrer, je lui ai emboîté le pas. Je sais, on a 26 ans et pas 6, mais à cet instant, on ne

l'aurait pas cru. Toutes les deux, nous avons eu une éducation assez stricte.

– Alors, il est du genre dominateur BDSM ? a-t-elle demandé, alors que nous nous étions un peu calmées.

– Peut-être, je ne m'y connais pas vraiment, ai-je admis.

– Bon, est-ce que tu l'appelles Maître ?

En plissant mon nez devant ce nouveau mystère, j'ai répondu :

– Non.

– Papa ?

– Sûrement pas ! (Je me suis rappelé son refus.) Rien de tout ça.

– Mais tu m'as dit que tu allais jouer le rôle équivoque de secrétaire ?

– Ça a duré cinq minutes à peine.

En pensant à cela, un doute m'est venu sur son prénom, James. C'était son vrai nom ou un pseudo ?

– Jouer des jeux de rôle, ce n'est pas notre truc.

– C'est vrai, ça ne ressemble pas à du BDSM, a-t-elle admis en allant chercher son ordinateur portable sur le plan de travail de notre mini-cuisine.

– S'il te plaît, Beck, ne te lance pas maintenant dans une recherche sur le bondage sado-maso. Tout ce que je peux te dire, même si ça n'est pas évident, c'est qu'il n'y a aucune ambiguïté.

Je me suis surprise à l'observer, assise dans le seul fauteuil de notre salon/chambre à coucher. Elle portait des collants bleu électrique en synthétique et une chemise taille XXL ornée d'un drapeau britannique pailleté. J'avais l'impression qu'elle s'était mis du mascara bleu qu'elle avait ensuite partiellement enlevé.

– Et toi, où étais tu ? Tu m'as promis de me raconter.

Elle a levé les yeux de son écran d'ordinateur qui diffusait une lueur rougeâtre sur son visage.

– Finalement, j'ai fait la connaissance d'autres fans du Lord en ville. Avant, elles me foutaient un peu la trouille. J'avais tort, elles ne sont pas du tout bizarres, elles sont super sympas.

Ce n'était pas franchement l'impression que j'avais eue pendant la nuit que j'avais passée au bar, mais Becky avait dû tomber sur les bonnes.

– Tu crois que tous ces clubs de fans vont continuer maintenant que le gars prend sa retraite ?

– Ben, je me suis posé la question. J'avais entendu dire que certains clubs allaient se réunir une dernière fois le jour du concert, mais ça c'est transformé en trois jours de fête. Les filles que j'ai rencontrées m'ont emmenée avec elles à un colloque sur la culture pop, ensuite nous nous sommes toutes retrouvées dans le loft de quelqu'un et... En gros, les clubs de fans vont continuer. Le film du concert va sortir en salles courant décembre, en même temps qu'une vidéo d'artiste et un documentaire. On est toutes super excitées.

Je me suis mise à bâiller. J'avais zappé toute une partie de ce qu'elle venait de me dire.

– Dis-moi, pourquoi est-ce que les gens sont si enthousiastes à propos de ce documentaire ?

– Parce que, depuis toujours, il est tellement secret ! Personne ne connaît son identité réelle, c’est comme si c’était un super héros ou un truc du genre. Tu sais, sur scène ou dans ses vidéos, il porte toujours un masque ou un maquillage très épais. Le film du concert va avoir une grosse sortie, avec un super plan média. On n’a pas fini d’en entendre parler.

Elle a refermé son ordinateur et l’a serré dans ses bras.

– Tout ça pour te dire que je ne suis pas à la ramasse ! J’avais peur de l’être, mais finalement non !

– C’est génial, Beck ! Je suis vraiment contente pour toi.

– En fait, je songe à changer de sujet de mémoire.

– Vraiment ?

– Oui ! J’ai eu cette idée il y a quelques jours, en écoutant son dernier album, même si j’étais un peu bourrée.

Elle a rougi en l’avouant, j’ai trouvé ça trop mignon. Il est vrai que Becky ne tient pas du tout l’alcool.

– Tout ça peut être envisagé sous l’angle de l’utopie féministe.

J’ai bâillé à nouveau.

– Beck, je crois que je suis trop crevée pour me creuser la cervelle à imaginer comment quelques morceaux pop composés par un artiste blanc multimillionnaire peuvent représenter une utopie féministe.

– Ok. Bon, je vais me coucher, moi aussi. Je t’expliquerai tout ça au petit déj’ et on verra ce que tu en penses.

Elle s’est levée et m’a souhaité « bonne nuit ! », avant de disparaître dans sa chambre. Je l’ai entendue fredonner pendant qu’elle se mettait au lit. Je suis passée dans la salle de bains faire ma toilette avant de regagner mon futon comme une somnambule. J’étais bien trop épuisée pour défaire mon lit. J’ai juste tapoté mon oreiller et je me suis calée en travers du futon, en position allongée, comme sur la banquette d’une voiture. J’avais gardé la veste sur moi, son parfum m’enveloppait. Becky avait raison. Sa façon de parler n’avait rien à voir avec ce que j’avais pu lire sur Internet concernant les pratiques BDSM. Tous expliquaient comment attacher les gens sans danger ainsi que les négociations de contrats entre maître et esclave. Ce que nous faisions ensemble était beaucoup plus simple qu’un contrat. Il s’agissait de respecter une ou deux règles, c’est tout. Nous pouvions ainsi exprimer notre intérêt mutuel, notre désir, notre respect et notre loyauté. Ça m’était complètement égal de savoir ça correspondait ou pas aux critères bidon du net. En réalisant alors qu’à notre prochaine rencontre, je serais totalement à sa merci, j’ai dégluti et j’ai frissonné très fort. J’allais être punie, mais de quelle façon ? Une fessée ? Des coups de fouet ? Autre chose ? Je me suis surprise à rêver intensément de ses bras autour de moi, de ses mains fouillant les endroits les plus tendres de mon corps, pour m’offrir tout à la fois du plaisir et de la douleur.

Pouvoir rester immobile

J'ai failli ne pas y aller. J'avais été assez occupée pendant la semaine : je m'étais renseignée sur les cas de harcèlement sexuel à l'université. Le lendemain, j'étais restée cloîtrée à la maison ; j'avais appelé Jill pour tout lui raconter ; je m'étais dégonflée et je ne lui avais pas dit un mot au sujet de M. Renault ; enfin j'étais allée bosser à l'association des anciens élèves, un des mes boulots à temps partiel. Le site Internet de la fac donnait des informations très claires concernant les employés qui devaient rapporter toute tentative de harcèlement, mais ne disait pas grand-chose sur les étudiants, à part lister les adresses où on pouvait porter plainte. J'avais le choix : la police du campus, ou pas moins de dix agences, mais nulle part on n'expliquait ce qu'impliquait le fait de porter plainte. Rien sur l'anonymat, la protection contre d'éventuelles représailles ou sur les peines encourues, rien sur la façon dont l'enquête serait menée. Ça n'inspirait vraiment pas confiance. De nombreuses procédures étaient détaillées pour les cas où c'était un étudiant qui était coupable, mais rien si c'était un membre du personnel. J'ai fini par me retrouver sur la page d'accueil du centre d'aide aux victimes de viol, je l'ai trouvé encore plus angoissant. Il insinuait que s'il n'y avait pas trace de sperme, c'était qu'on simulait ! La lecture du guide du salarié ne m'a pas donné le moindre espoir non plus. Si les étudiants étaient traités à la même enseigne que les salariés, je devais d'abord prendre rendez-vous avec un enquêteur, attendre ensuite un mois qu'il fasse son enquête, laquelle pouvait encore être prolongée d'un mois supplémentaire. Pfff ! Dans un mois, je serais hors délai pour ma soutenance de thèse. Et puis, qu'est-ce que l'enquêteur allait découvrir ? Si j'expliquais que M. Renault m'avait tenu des propos inappropriés, il allait soutenir le contraire. Si je disais qu'il avait jeté mon mémoire, il allait rétorquer qu'il était nul. J'allais en revenir au même point, sans aucune autre possibilité que celle de rempiler pour un nouveau semestre de séminaire. Je me suis terrée chez moi toute une journée après avoir lu ça. Je me rendais bien compte que la procédure à suivre serait encore plus traumatisante que les faits eux-mêmes. Finalement, j'ai décidé d'appeler Jill. Ma sœur était généralement de bon conseil.

Je ne me sentais pas à mon aise à l'idée de lui raconter ce genre de chose, mais j'ai pourtant trouvé le courage de composer son numéro. Becky était sortie. Je me suis assise sur un tabouret bas dans la cuisine, au bout de notre petit comptoir, j'ai mis le téléphone à mon oreille.

– Jill Jasper, a répondu ma sœur.

J'entendais derrière sa voix des bruits d'objets métalliques qui s'entrechoquaient. Des bruits de cuisine.

– Jill, c'est moi.

– Ah ! Salut Karina, tu appelles pour reprendre le boulot ?

– Espère toujours !

– Bon, plus sérieusement, où as-tu disparu l'autre nuit ? Je ne me suis pas inquiétée, parce que Luis m'a dit que tu étais repassée le lendemain chercher ta paye. Je n'aime pas ça, quand les gens partent en sucette, tu sais.

Par *les gens*, elle voulait parler de notre frère. Troy était junky, il se défonçait tellement que parfois il ne se rappelait même plus quel jour on était. Il avait travaillé à peine un mois pour Jill avant de déménager dans l'Ouest.

– Non, ça n'a rien à voir. J'en avais tout simplement marre et j'ai énormément de trucs à faire.

– Bon. Mais Maman s'inquiète pour toi.

– Oh non ! Tu n'as pas cafté, j'espère ?

– C'est-à-dire... je n'appelle pas ça cafter...

– Qu'est-ce que tu lui as dit ?

– Rien, en fait. Tout ce que je fais, c'est de détourner son attention sur toi, a-t-elle poursuivi.

– Du coup, c'est à moi qu'elle s'en prend !

– Et oui ! Allez Karina, tu sais bien que tu es sa seule fille digne de ce nom dans cette famille. Elle rêve que tu te maries à l'église. Ta perverse de sœur aînée n'est certainement pas prête de se marier en grande pompe, et Troy encore moins !

– Il est où en ce moment ? Toujours à Boulder ?

– Il bulle sur la plage à Santa Fe, si j'en crois son Facebook. Le numéro de téléphone qu'il m'avait laissé dans le Colorado n'est plus attribué, mais au moins, je sais qu'il est toujours vivant. (En disant cela, elle a dû hausser les épaules, parce que j'ai entendu une sorte de froissement.) Sérieusement, Karina, tu sais parfaitement ce que veut maman, mais tu n'es pas obligée de le faire pour autant. Elle veut que tu te dégottes l'homme idéal, parce qu'elle, elle ne l'a pas trouvé. Il faut que tu apprennes à lui dire non.

– Pfff, ça n'est même pas ça. Elle veut que je sois parfaite, pour que je puisse enfin trouver l'homme parfait ! Sauf que sa définition débile de la perfection, c'est justement d'avoir trouvé l'homme parfait ! C'est comme si rien de ce que je fais n'avait d'importance si je ne me trouve pas d'homme ! Et que dira-t-elle si je n'en veux pas ?

– C'est le genre d'argument que je lui sers depuis que je suis née, ma puce.

– Ok, ok, tu as raison. Mais tu sais quoi ? Je parie que même si je me mariaais, elle ne serait toujours pas contente.

– On le sait toutes les deux, mais elle, elle l’ignore. On ne peut pas la rendre heureuse, Kar. Le mieux que l’on puisse faire, c’est d’essayer d’être heureuses en espérant qu’elle finisse par se rendre compte qu’on a réussi nos vies. J’envisage de demander Pauline en mariage.

– Quoi ? C’est hors de question ! Vous êtes ensemble depuis quoi, deux ans ?

– Ça va bientôt être l’anniversaire de nos trois ans. J’économise pour pouvoir lui acheter une bague. Je veux l’emmener dîner et ensuite lui faire ma demande en calèche, dans Central Parc.

– Un vrai conte de fées ! (Je me suis levée du tabouret en tournant sur moi-même.) Alors il faut que vous me choisissiez comme demoiselle d’honneur. Mais attends, c’est qui le marié dans l’histoire ?

Jill eut un rire de gorge.

– Devine ! Pour ce que j’en sais, Pauli va vouloir porter le smoking, elle aussi. Peut-être allons nous mélanger les genres ? De toute façon, j’ai encore quelques mois devant moi pour y réfléchir et... ne vendons pas la peau de l’ours... tu es la seule à qui j’en ai parlé.

– Oh mon Dieu ! Jill c’est génial ! Attends, tu ne l’as pas dit à Maman ?

– Non, je ne lui ai rien dit.

– Tu crois qu’elle sera d’accord ?

– J’en sais rien. Elle a fait des réflexions à Noël dernier – elle ne devait pas savoir que je pouvais l’entendre –, elle disait que le mariage gay était une farce, une parodie. Je ne sais pas. Elle parlait peut-être sans réfléchir, tu vois ? Elle essayait peut-être de dire ce qu’elle croit que les gens veulent entendre.

– C’est bien son genre. Peut être qu’elle ne voulait pas vraiment dire ça, ai-je répondu le cœur gros.

Jamais je n’avais jamais entendu Jill parler si nerveusement. Ça devait vraiment avoir beaucoup d’importance pour elle.

– Je voudrais te demander un service.

– Quel genre de service ?

– Je voudrais que tu la sondes. Essaye de savoir ce qu’elle en pense. (J’ai poussé un soupir.) Pas besoin de le faire maintenant, tu as le temps.

– Jill...

– En plus, toi tu es du bon côté pour elle.

– Je ne suis pas du bon côté ! Tout ce que je fais, je le fais mal, d’après elle.

– Karina, s’il te plaît. Tu es la seule qui puisse y arriver.

C’était vrai. Je n’aurais aucune difficulté à aborder le sujet avec ma mère, puisque ma vie sentimentale et le mariage étaient ses deux sujets de prédilection.

– D’accord. Je verrai si je peux aborder le sujet dans une quinzaine de jours. Mais je vais devoir marcher sur des œufs.

– Et merde, je le sais bien. Mais il faut que je sache ce qu'elle pense, si nous prenons la décision de nous marier.

– Écoute, si vous le faites, fais-le pour Pauline et toi, pas en pensant à Maman. C'est bien toi qui m'as dit de ne pas faire attention à elle, il y a à peine cinq minutes, non ?

– J'imagine... Bon, je dois te quitter, j'ai un serveur stagiaire à former.

– Ok, à bientôt.

J'ai raccroché en sachant pertinemment que je m'étais dégonflée. Je ne lui avais pas dit un mot au sujet de Renault. Je ne voulais pas être le vilain petit canard de la famille. Ça, c'était le rôle de Troy.

Il allait falloir que je décide toute seule ce que j'allais faire. Vu ce que Jill venait de me dire, je devais m'attendre à un coup de fil de ma mère. Bingo. Mon téléphone s'est mis à sonner sur le chemin de la maison, alors que je rentrais du boulot. Il s'était remis à faire froid. J'ai glissé mon téléphone sous la capuche de mon sweatshirt.

– Ta sœur s'inquiète pour toi, m'a dit ma mère.

C'était sa façon à elle de me dire qu'elle était inquiète. Elle n'était vraiment pas douée pour exprimer ses sentiments, sauf quand elle était déçue.

– C'est bizarre, je viens juste de lui parler et tout allait bien, ai-je répondu. Qu'est-ce qui a bien pu m'arriver depuis ?

– Je n'apprécie pas du tout ton sens de l'humour, a-t-elle reniflé. Garde ça pour ta fabuleuse carrière de scénariste de sitcoms. (C'était elle tout craché : me demander de ne pas être sarcastique, alors qu'elle-même...) Elle dit que tu lui caches des choses.

– Ah vraiment ? Comme quoi ? Éclaire ma lanterne.

Je me suis arrêtée au carrefour en sautillant sur place pour me réchauffer. Le soleil était déjà bas dans le ciel, les rues se remplissaient de gens qui allaient faire leurs courses du soir.

– Elle m'a dit que tu ne lui avais pas dit un mot sur ta thèse.

– Elle ne m'a rien demandé.

– Eh bien moi, je te le demande.

– Maman, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Elle est entre les mains de mon directeur de thèse. Il l'a depuis des semaines. Il n'y a rien à faire de plus avant qu'il revienne vers moi.

Ce qui était l'exacte vérité, ai-je pensé. Elle a soufflé, comme pour exprimer sa déception, et a changé de sujet.

– Comme ça, tu appelles ta sœur, mais pas moi ? Tu dois pourtant avoir le temps, maintenant que tu ne travailles plus à ton mémoire.

Je n'ai même pas daigné lui répondre. Elle me cherchait des poux, et une raison pour m'engueuler.

– Jill ne m'appelle que quand elle a besoin de moi, ai-je dit.

Ma mère a évacué ma réponse :

– Et Brad, tu as eu de ses nouvelles récemment ? Il m’a envoyé une carte pour mon anniversaire, a-t-elle poursuivi avec son petit air satisfait insupportable.

– Non maman, je n’ai pas eu de nouvelles de Brad. Je l’ai quitté il y a six mois, tu t’en souviens ? J’ai traversé le carrefour, puis j’ai longé le parc.

– Je ne vois vraiment pas pourquoi. Il est parfaitement poli, agréable, généreux, et il te reprendrait sur-le-champ. Il n’est pas alcoolique, par hasard ?

– Non maman, il n’est pas alcoolique. Je ne suis pas amoureuse, c’est tout.

– Vous en étiez seulement au commencement.

Elle utilisait le même son de voix accusateur que quand, enfant je mentais en lui disant que j’avais fait mes devoirs.

– J’en ai fait le tour, ok ? Pourquoi est-ce si difficile à comprendre ?

– Karina, ne me parle pas sur ce ton !

– Quel ton ? On dirait que tu es en colère parce que je ne l’aime plus. (Le problème, c’était que même au début de notre relation, je ne l’aimais pas tant que ça et qu’un an plus tard c’était complètement terminé.) Si tu le trouves tellement bien, sors avec lui ! Tu devrais être contente que je ne sois plus malheureuse avec un loser égocentrique.

– Ça ne sert à rien d’injurier les gens.

– Rappelle-moi quand tu voudras me parler comme à une adulte, et pas comme à une poupée sur qui tu projettes tes clichés maternels.

Je dois admettre que ça m’a fait beaucoup de bien de lui raccrocher au nez. Et puis je me suis demandé si je n’avais pas été trop dure. Il était probable que ma mère aurait bien aimé sortir avec Brad. Depuis que mon père l’avait quittée quand j’étais encore petite, elle avait eu toute une série d’amants. Elle s’était même mariée, peu de temps, à un dénommé Jerry à qui maintenant elle refusait d’adresser la parole. Je ne l’avais rencontré qu’une seule fois. Ils s’étaient mariés à Las Vegas en juin pour se séparer le Noël suivant. Je n’avais pourtant jamais mentionné le fait qu’elle n’était restée avec aucun de ces types, même quand elle me reprochait la même chose. C’était un coup bas. Ça n’était pas comme si elle n’avait pas essayé. Du coup, elle me reprochait de ne pas faire suffisamment d’efforts pour garder mes petits amis. En réalité, il ne s’agissait pas vraiment de Brad mais de garder un homme, n’importe quel homme, à n’importe quel prix. Mais pourquoi voulait-elle à tout prix que j’y arrive si elle n’y était pas parvenue ?

En arrivant à l’appartement, j’étais déprimée, en colère. Jamais ma mère ne m’avait donné raison dans une discussion, que ce soit en présence de mes frère et sœur ou avec des étrangers. J’avais un problème avec quelqu’un ? C’était forcément de ma faute. La pilule était dure à avaler. Pendant plus d’une heure, j’ai tourné en rond dans l’appartement en pensant qu’après cette engueulade avec ma mère, la dernière chose dont j’avais envie c’était d’être grondée par un certain Monsieur. Puis ma colère s’est dissipée, et j’ai pu y réfléchir à deux fois. Il ne m’avait pas vraiment grondée. Il avait exprimé son point de vue et m’avait ensuite laissée libre de réagir. Il m’avait parlé de ce qu’il aimait, ce qu’il attendait de moi... Contrairement à ma mère, qui pensait que je devais absolument

savoir quelles chaussures porter avec quel vêtement ou quoi répondre à un homme qui m'adressait la parole dans une soirée, comme si le chromosome X était suffisant pour savoir tout ça. Lui était différent. Il m'avait dit ce qu'il souhaitait. Du coup, j'avais eu l'impression que je pourrais le satisfaire. Et encore mieux, que je pouvais le satisfaire en étant sincère. Il maniait l'ironie, et je le savais. Même Becky s'était imaginé que nous jouions une sorte de jeu de rôle du genre père/fille, patron/secrétaire,... Mais ça n'avait rien à voir. En sa présence, j'étais vraiment moi. Je me suis demandé si c'était pour cette raison qu'il refusait de me dire son nom. Parce qu'avec moi, il pouvait lui aussi être qui il voulait. N'était-ce pas ce qu'il m'avait dit le soir de notre rencontre au bar ? Qu'il venait de finir un gros boulot, qu'il allait enfin pouvoir avoir du temps pour lui et qu'il avait voulu être seul...

Jusqu'à ce qu'il m'ait rencontrée. Est-ce que James était son vrai nom ou le nom de l'homme qu'il voulait être ? Peut-être que dans le monde que nous nous étions créé, c'était sans importance. J'ai décidé qu'il s'appelait James. À chacune de nos rencontres, il m'invitait à vivre une nouvelle aventure érotique, invitation que j'étais libre de refuser, mais je n'en avais aucune envie. Et malgré ce que ma mère, ma sœur ou ma colocataire pouvaient en penser, cela me faisait du bien.

Je me demandais ce que pouvait bien être cette punition. Quel que soit l'examen qu'il allait me faire passer, je tenais à le réussir. J'ai arrêté de tourner en rond et je me suis habillée. J'ai pris sa carte et j'ai regardé l'adresse : Upper East Side. Il m'avait dit de ne pas me poser trop de questions sur mon habillement, puisque j'allais rapidement me retrouver nue, mais quand même, il y avait le regard des autres, non ? Que penseraient-ils en regardant Karina Casper ? J'ai prié pour que personne ne fasse attention à moi quand je suis entrée dans le métro. J'avais enfilé ma panoplie urbaine : jean noir, pull à col roulé, tennis noires de serveuse et une veste en cuir qui avait beaucoup vécu. Plus une casquette de base-ball. De loin, je ressemblais à un coursier. J'ai pris le métro vers le Nord. J'étais assez en avance pour pouvoir repérer les lieux. Je ne voulais pas être en retard, mais soudain, le train s'est arrêté. J'ai commencé à me demander ce que j'allais bien pouvoir lui dire si j'arrivais en retard. Les excuses qui me venaient à l'esprit me paraissaient toutes un peu bidon, même si ce n'était pas de vrais mensonges. Le stress m'a envahie à nouveau, je me suis demandé comment il allait me punir. Il ne m'avait donné aucun indice. Heureusement, le train est reparti. Je suis arrivée dix minutes en avance, au lieu de la demi-heure prévue.

Le bâtiment était situé à deux pâtés de maisons du parc et n'avait rien de particulier. Il était construit en angle, l'entrée donnait sur une rue transversale, pas sur l'avenue. Il paraissait avoir une dizaine d'étages. La façade était construite dans une pierre bleutée qui ressemblait à du marbre ou du granit. Le hall d'entrée était carrelé avec les mêmes pierres, mais polies. Un agent de sécurité était installé à un grand bureau. Une mèche parfaitement lissée remplaçait la casquette sur son crâne. J'ai passé quelques minutes à hésiter en vérifiant plusieurs fois l'adresse, et j'ai fini par entrer. Sur son bureau, il avait un de ces vieux répertoires en plastique noir et lettres blanches, qui devait contenir les noms des différents habitants. Le seul occupant du troisième étage, c'était « Viva Associés ».

– Vous avez rendez-vous ? m'a demandé le gardien.

– Euh ouais, au troisième étage.

Il a hoché la tête et m’a montré les ascenseurs derrière lui. Je lui ai offert mon plus beau sourire avant d’entrer dans l’ascenseur et d’appuyer sur le bouton. En haut, j’ai débouché sur un petit palier. La porte du fond portait le mot *Viva* en petites lettres argentées. J’ai appuyé sur la sonnette. La porte a bourdonné, je l’ai poussée. Elle s’est ouverte sur une grande salle d’attente bien éclairée. Il y avait juste cinq ou six chaises, des plantes vertes et des magazines disséminés un peu partout. Mes pieds se sont enfoncés dans un épais tapis blanc. Tout l’éclairage en lumière indirecte était dispensé à travers des verres dépolis autour du plafond. Je me suis approchée du bureau d’accueil en verre très épuré, mais il n’y avait personne. J’avais l’impression d’être dans une salle d’attente de dentiste pour milliardaires.

Au bout d’un moment, une femme est entrée. Elle était habillée comme un mannequin. Elle en avait la taille également, sa peau brune et ses hautes pommettes me faisaient penser à Whitney Houston. Je devais être dans une sorte d’institut de beauté, ou peut-être dans une clinique de chirurgie esthétique. J’ai été encore plus surprise quand la jeune femme s’est assise derrière le bureau. J’avais cru qu’elle était une cliente.

– Karina ? a-t-elle demandé en me dévisageant du haut en bas.

– Oui. Je suppose que cela veut dire que je ne me suis pas trompée d’adresse !

– En effet, ma chère, a-t-elle acquiescé en esquissant un sourire. Vous avez rendez-vous à huit heures, vous êtes un peu en avance. Si ça ne vous dérange pas, je peux vous installer tout de suite.

– Pourrais-je d’abord faire un tour aux toilettes ?

– Bien entendu, c’est par là.

Elle m’indiqua un mur en verre dépoli. En regardant plus attentivement, j’ai repéré un truc chromé sur le côté. C’était une poignée de porte. Les toilettes étaient aussi design que l’entrée. Le lavabo était un bloc de porcelaine blanc ressemblant à une piscine miniature à débordement. Je ne me suis pas attardée pour autant et je suis retournée dans la salle d’attente. J’étais bien à l’adresse indiquée, ma surprise faisait évidemment partie du test. Il s’agissait de suivre les instructions, n’est-ce pas ? Comme avec le morceau de marbre, la première fois. La jeune femme m’a introduite dans une sorte de salle d’examen médical. La présence d’une table d’examen et d’étriers ne pouvait pas prêter à confusion, même si la pièce était bien plus luxueuse que ce à quoi j’étais habituée.

– Vous pouvez vous déshabiller, dit-elle en déposant un peignoir en éponge blanc sur une console. Voici votre peignoir.

– Parfait !

Elle a refermé la porte derrière elle, je me suis déshabillée, j’ai posé mes vêtements sur une chaise. J’ai glissé mes bras dans le peignoir de coton très doux. Ça me faisait penser à un spa. Je regardais autour de moi pour essayer de comprendre où j’étais quand j’ai aperçu une brochure sur la console. Je ne pouvais pas lire les détails, mais j’ai compris qu’il s’agissait d’une pub pour un traitement de la peau. Un coup donné à la porte m’a fait sursauter.

– Entrez !

Une femme en blouse blanche est apparue.

– Karina, je suis le docteur Powers. (Sa main était chaude et douce quand elle a serré la mienne.)

Je me rends bien compte que nous nous rencontrons d’une façon pour le moins inhabituelle, mais mon employeur veut pouvoir être sûr que vous bénéficiez des meilleurs soins médicaux. Bien sûr, vous pouvez refuser mes services si vous le désirez. Je peux vous faire un examen gynécologique et MST complet si vous en avez besoin. En plus, je voudrais effectuer un examen dermatologique.

J’ai dégluti.

– Est-ce que ça fait partie du deal ? ai-je demandé, en essayant de deviner ce que j’avais le droit de dire.

Elle a réfléchi un moment. Peut-être se posait-elle le même genre de questions que moi.

– Comme je vous l’ai dit, je sais qu’il s’agit de circonstances exceptionnelles. Ce qui se passera entre vous après mon intervention ne me regarde pas. Mon travail consiste uniquement à vous offrir des soins médicaux.

– Ah ! D’accord.

Elle ne faisait donc pas partie de la punition.

– Vous savez, j’ai subi un examen gynéco à la fac assez récemment. Je préférerais donc ne pas recommencer.

Elle a eu un sourire entendu.

– C’est parfait. Mais je sais aussi que l’intimité moderne peut entraîner des désagréments. Donc, si vous avez besoin de quoi que ce soit, maintenant ou plus tard, n’hésitez-pas à m’appeler, de façon tout à fait confidentielle.

– Vraiment ?

– Vraiment ! a-t-elle répété en me tendant sa carte. Quelqu’un veut juste s’assurer que vous êtes en parfaite santé.

J’ai posé sa carte sur ma pile de vêtements.

– Eh bien, dites à ce quelqu’un que j’ai fait tous les tests. Je n’ai pas d’objection à ce que vous en demandiez une copie à la fac.

Elle a fait un mouvement de tête.

– Vous pourrez le lui dire vous-même plus tard. J’ai ici un formulaire que vous devez signer pour que nous recevions vos résultats d’analyse. Maintenant, que diriez-vous d’un examen de peau approfondi ?

– Vous voulez dire comme pour le cancer de la peau ?

– Exactement.

– D’accord.

La suite fut assez banale, bien que je n’aie pas du tout été préparée à passer un examen médical ce soir-là. Elle m’a examinée centimètre par centimètre, de façon tout à fait professionnelle. À l’exception, peut-être, d’un détail. Quand elle a eu fini, elle a posé mon peignoir sur la console au lieu de me le rendre. Du coup, je suis restée entièrement nue sur la table d’examen.

– Tout m’a l’air parfait.

Elle est sortie en refermant la porte derrière elle. Je suis restée assise en silence, en me demandant ce que j’étais censée faire ensuite. Pendant l’examen, la gentillesse de la doctoresse m’avait mise parfaitement à l’aise mais, tout à coup, l’idée que j’allais devoir corriger mon erreur et recevoir une punition a refait surface. « Que va-t-il me faire ? » Il y eut un léger coup sur la porte, j’ai été contente de ne pas avoir renfilé mon peignoir.

– Oui ?

C’était lui. Son sourire était chaleureux, il semblait heureux de me voir. Comme d’habitude, il portait un costume, sans cravate cette fois-ci. Dans la lumière vive de la salle d’examen, il était splendide. Impeccablement rasé. Une bouffée de son parfum a envahi la pièce. J’ai soudain eu très chaud, je désirais tellement le toucher.

– Bonjour Karina. J’espère que cette doctoresse n’a pas été trop dure ?

J’ai gloussé nerveusement.

– Pas le moins du monde.

– Tant mieux. Je voulais juste m’assurer que votre peau était en parfaite santé avant de faire quoi que ce soit.

Il s’est approché de moi. Je me demandais ce qu’il pouvait bien vouloir dire.

– Vous pensez à quoi ? me suis-je entendue lui demander. Je me sentais déjà fondre à l’intérieur, pourtant a priori nous discussions punition, pas plaisir. Sa main a dessiné une ligne le long de ma clavicule et de mon épaule. Son regard était tendre comme si nous parlions de plaisir plus que de douleur. Ses paroles pouvaient sembler inquiétantes, pas le ton de sa voix.

– Je n’ai pas l’intention de vous faire des marques permanentes, mais un incident peut toujours arriver. Un bleu, une brûlure, une écorchure...

– Des brûlures ! ai-je crié, en imaginant les scènes de torture au tisonnier des vieux films noirs.

Il a posé sa main sur le haut de ma cuisse, très délicatement pour me calmer.

– Comme je viens de vous le dire, seulement par accident. Allongez-vous.

Je me suis étendue sur la table d’examen qu’il a inclinée pour que je puisse continuer de le voir. Il a positionné les étriers et m’a demandé d’y poser mes talons. Debout entre mes jambes, il a frotté doucement l’intérieur de mes cuisses, de bas en haut. Mon clitoris s’est mis à palpiter tout seul, en attendant qu’il le touche.

– Dites-moi Karina, pensez-vous que la douleur puisse procurer du plaisir ?

– Je ne sais pas. La douleur que j’ai pu ressentir en faisant l’amour était toujours involontaire.

– Involontaire ?

– Oui, comme quand B, mon ancien petit ami, m’a cogné la tête sur le bord du lit sans faire exprès.

– Alors, aucune fessée, aucune chatouille à la limite du supportable, aucune morsure amoureuse ?

– Il m’a mordu une fois, ai-je dit avec une légère répulsion. Je n’ai pas eu l’occasion de rencontrer des types très imaginatifs. Pourtant, j’aime bien la nouveauté.

Il a eu un sourire carnassier.

– Votre esprit aventureux me plaît beaucoup. Il y a une foule de choses que nous allons pouvoir essayer. Mais pas toutes en même temps. Ce soir, je vais choisir quelque chose qui puisse être une punition. Que diriez-vous de la cire chaude ?

– J’ai souvent entendu dire que l’épilation à la cire était atrocement douloureuse.

Il a ri sans que je comprenne vraiment pourquoi.

– Je ne pensais pas à la crème dépilatoire, mais vous venez de me donner une idée.

Le contact de ses mains sur mes cuisses m’excitait terriblement. Le fait d’être nue devant lui également. J’ai essayé de rester concentrée sur notre conversation.

– De quel genre de cire chaude vouliez-vous parler ?

– Charmante enfant ! Je cherche quelle punition vous infliger. Quelque chose de plus sophistiqué qu’un simple pincement de tétons. Question suivante : avez-vous peur des rasoirs ?

– Pas que je sache.

– Alors je n’aurai pas besoin de vous attacher ? Vous allez rester tranquille, comme une gentille fille ?

– Je vais essayer.

– Bon. Si vous préférez que je vous attache, dites-le moi.

– Ok.

Ma tension est montée en flèche. Je n’avais jamais vécu ce genre de truc. Il s’est retourné, a ouvert une commode et en a sorti toutes sortes d’instruments que je ne pouvais pas voir d’où j’étais. Puis il a enlevé sa veste et l’a accrochée au portemanteau. Il s’est retourné vers moi, une paire de ciseaux de coiffeur à la main.

– Ne bougez pas. Je ne voudrais pas vous blesser.

J’ai inspiré profondément tandis qu’il enfilait une paire de gants chirurgicaux. Il s’est mis à broser mes poils pubiens. Enfin, pas vraiment broser, mais plutôt les maintenir pendant qu’il les coupait. Il a fait passer les ciseaux sur ma peau pendant un bon moment, je pouvais sentir le contact froid de la lame. Quand il a eu terminé, il a soufflé sur ma chatte. J’ai eu un mouvement vers lui incontrôlé. Il m’a grondée :

– Vous m’aviez promis de rester immobile.

– Dééé... solée ! C’est juste que maintenant, c’est hyper sensible !

Avec un sourire indulgent, il s’est retourné pour aiguïser un coupe-chou. C’était donc ça qu’il voulait dire par rasoir ! Il a fait rouler son tabouret jusqu’entre mes cuisses. À l’instant où il a posé sa main sur une de mes cuisses, il a senti mon stress.

– Vous êtes très tendue, ma douce.

Mes cuisses encadraient son visage, et mon ventre ressemblait à un soleil levant entre deux montagnes. Ses cheveux courts et blonds brillaient dans la lumière. J’ai eu envie de passer la main

dedans.

– Je vais peut-être changer d’avis concernant le rasoir.

Avec un sourire malicieux, il a répondu :

– Mais ce n’est pas ça la punition, Karina. C’est juste un luxe. Je vais vous raser.

– Espèce de salaud ! (J’ai eu envie de lui envoyer quelque chose à la figure.) Depuis le début, vous essayez de me faire monter en pression !

– Mais c’est précisément ça mon boulot ! (Je sentais la chaleur de sa main gantée sur ma hanche.) N’est-ce pas ?

– Oui, je suppose.

Mon ventre s’est mis à gargouiller. J’étais très remuée. Il était tellement beau. La sensation d’être entièrement à sa merci me rendait folle.

– Je vous promets de vous prévenir quand nous en viendrons à votre punition. Il ne faut pas qu’il subsiste le moindre doute dans votre esprit, a-t-il poursuivi plus sérieusement. Vous allez apprécier cette séance de rasage, c’est très agréable, d’après ce que m’ont dit certaines amies. Le première fois, ça peut être un peu angoissant, mais vous avez confiance en moi, n’est-ce pas ?...

– J’ai confiance.

J’ai essayé de me décontracter. La sensation était étrange, d’abord une sorte de saccade puis un grattement, mais ses mains étaient tièdes, il plongeait régulièrement le coupe-chou dans un bol d’eau chaude. Maintenant, je comprenais pourquoi il m’avait demandé de rester parfaitement immobile. Par instants, ces mains me chatouillaient, et je me rendais bien compte qu’il passait exprès ses doigts sur mon clitoris, bien que son visage restât parfaitement impassible. Quand il a eu terminé, il a posé un gant de toilette chaud sur ma peau. Il en a lavé chaque centimètre carré avec une grande douceur avant de me sécher avec une serviette. Lorsque ses mains effleuraient la partie de mon corps qu’il avait rasée, je sentais à quel point elle était nue. Auparavant, je n’aurais pas imaginé que la peau puisse être si sensible à cet endroit. Quand la paume de sa main a touché mon clitoris, une onde de plaisir a envahi mon bas-ventre.

– Vous saurez que vous êtes pardonnée quand vous jouirez. Mais avant de commencer, j’aimerais savoir si vous avez commis d’autres fautes. Avez-vous encore menti ?

– Encore...? Oh ! (J’ai dû réfléchir un instant pour être sûre que j’avais respecté ses instructions à la lettre.) Est-ce que le fait de ne pas parler de mon directeur de thèse à ma mère est une faute ?

– Seulement si elle vous a posé la question de façon explicite.

– Alors, restons-en à la punition initiale, celle qui me punit de ne pas avoir acheté de jupe et de chaussures, comme vous me l’aviez demandé.

– Allons-y.

Il est retourné à l’armoire. J’ai entendu un craquement sec. Quand il s’est tourné vers moi, j’ai aperçu qu’il tenait entre les mains une bougie allumée dans un petit bocal de verre. On aurait dit une bougie votive, mais elle était violette.

– Ah Ah ! Est-ce que c’est ça, la cire chaude ?

– Oui, c’est une bougie spéciale, sans aucun danger.

– Pas comme celles qu’on trouve dans la plupart des cabinets médicaux, n’est-ce pas ?

J’ai blagué nerveusement. Il a dirigé sa main vers moi et il a déposé un baiser sur mon ventre, juste sous le nombril. J’ai senti qu’il en avait autant envie que moi.

– Est-ce que ça va me faire mal ?

– Ce ne serait pas une punition sans ça.

– Vous avez raison.

Je me suis mordu mes lèvres quand il s’est avancé entre mes cuisses et qu’une de ses mains gantées a approché le bocal de mon bas-ventre, pendant que l’autre massait mon clitoris et mon mont de Vénus complètement imberbe. Ce n’était absolument pas douloureux, je me suis tortillée de plaisir. La première goutte de cire est tombée à l’endroit précis où il m’avait embrassée. J’ai bloqué ma respiration, m’attendant à une sensation de brûlure intense. Ce n’est pas du tout ce qui s’est produit. La sensation de brûlure sur ma peau était plus proche du plaisir que de la douleur. La goutte suivante est tombée à côté de la première, et ma sensation s’est intensifiée. J’ai haleté. À la troisième goutte, j’ai rejeté la tête en arrière, pendant que mes talons se mettaient à trembler de façon totalement incontrôlée dans les étriers. Oh ! ça ne ressemblait à rien de ce que je connaissais.

– Est-ce que ça fait mal ? a-t-il demandé.

– Pas vraiment !

Je ne pouvais pas décrire ce que je ressentais.

– Hum, possible que vous soyez tellement excitée que vous ne sentiez pas la douleur. Voyons.

Il a fait tomber une goutte de cire à l’intérieur de ma cuisse, à la hauteur du genou. J’ai hurlé, sans me soucier une seconde de l’endroit, tellement chic, où nous étions. Peu m’importait à cet instant que la réceptionniste au look de top model puisse m’entendre. Ça brûlait ! Mais comme auparavant, dès que la cire a refroidi, la sensation douloureuse s’est transformée en plaisir, et ses doigts impulsant des mouvements circulaires très lents sur mon clitoris sont devenus l’unique objet de mon attention. J’ai remué des hanches. Exactement comme quand il m’avait pincé les seins, au fur et à mesure, la douleur s’est estompée, le plaisir a repris toute la place.

– Rappelez-vous, vous ne devez pas bouger, a-t-il dit d’une voix calme. Si vous me bousculez, je pourrais faire tomber trop de cire. Voyons si votre téton est aussi sensible que votre cuisse.

Comme s’il ne le savait pas déjà ! Il a augmenté la pression de ses doigts sur mon clitoris, avant de laisser tomber une goutte de cire sur mon mamelon gauche. Mon hurlement s’est vite transformé en halètement. Avant que je me ressaisisse, il en a fait tomber une autre sur ma cuisse, juste à côté de la première, et une autre encore. Mes hanches tressautaient au contact de ses doigts qui dissipaient ma douleur.

– Votre clitoris est terriblement gonflé, a-t-il dit avec un regard gourmand.

J’ai baissé le regard, mais comme je ne pouvais rien voir, je me suis assise en m’appuyant sur mes coudes.

– J’imagine.

– Vous ne vous êtes jamais regardée ?

– Pas vraiment. Jusqu’à présent, je préférais ressentir que regarder.

– Et vous aimez ce que vous voyez ?

– Oui, je pense. Toutes les vulves sont différentes, vous ne trouvez pas ? Enfin je suppose que vous avez plus d’expérience que moi.

– Peut-être. Quoi qu’il en soit, la vôtre est ravissante. Certaines femmes sont convaincues que leur vulve est affreuse, sans avoir beaucoup de points de comparaison, d’ailleurs. Sauf peut-être les beautés rasées et retendues qui s’affichent dans les magazines porno.

– Retendues ?

Il a glissé un doigt le long de ma vulve en répandant le liquide qui en sortait.

– C’est une des interventions pratiquées dans ce cabinet médical. La réduction des plis des lèvres, pour qu’elles soient plus nettes.

Il a enserré mon clitoris entre deux doigts.

– Je ne trouve pas que la netteté du sexe féminin soit fondamentale, a-t-il poursuivi. Sa sensibilité et la façon dont il répond à la caresse me paraissent bien plus importantes.

J’ai répondu par un gémissement. Il a fait tomber plus de cire, mon corps s’est mis à se tortiller. Il en versait plus à chaque fois, du coup les gouttes mettaient plus de temps à refroidir. Mais j’étais tellement excitée que, désormais, je ne sentais plus la douleur. Mes cris perçants viraient aux longs gémissements, impuissants. Il est passé à l’autre jambe, en commençant, là encore, par l’intérieur du genou. Ses doigts semblaient trouver toujours de nouvelles caresses, ils m’emportaient dans la jouissance, à la limite de l’orgasme.

– Maintenant, racontez-moi ce que vous allez faire pour vous améliorer à l’avenir ? a-t-il demandé en levant la bougie à bout de bras comme une espèce de Statue de la Liberté perverse.

– Euh ! Je vais faire plus attention à vos instructions, je vais les prendre au pied de la lettre, pas uniquement faire ce que j’imagine que vous désirez.

– Voilà une déclaration très cohérente, Karina. Je pense que vous n’en avez peut-être pas encore eu tout à fait assez.

Il a pincé une de mes cuisses à l’endroit où la cire avait figé. Je n’ai pas crié, j’ai réussi à me contrôler. Il a pincé mon autre cuisse. Quand il s’est arrêté, Dieu comme je me suis sentie bien !

– Je vais bientôt jouir... ai-je haleté.

– Très bien. Au moment où vous jouissez, souvenez-vous-en, votre punition est terminée.

Il a appuyé son pouce contre mon clitoris, l’a fait tourner sur lui-même, dans un mouvement de va-et-vient. Je me suis tétanisée, dans l’attente de l’orgasme.

Il s’est mis à verser la cire directement sur la zone de peau qu’il avait rasée, ainsi que sur mon clitoris, d’un côté puis de l’autre, tout en continuant de faire bouger son pouce. Mon hurlement s’est métamorphosé en une plainte qui ressemblait à celle de mon premier orgasme à l’arrière de la limousine, une espèce de gémissement émis par mon corps tout entier, complètement impossible à imiter. Alors j’ai joui, ma jouissance s’est épanouie avec la force d’une explosion. Soudain, toutes les

autres sensations avaient disparu, pendant que mon orgasme se prolongeait encore et encore. Il avait introduit deux de ses doigts dans mon vagin. À chacune de leur poussée, j'étais envahie par une nouvelle onde de plaisir. Puis ses caresses se sont faites plus douces, au fur et à mesure que mon corps frissonnait moins fort, jusqu'à ce qu'il ait pratiquement enlevé ses doigts. J'ai émis un son irrité, avant de m'excuser d'un mouvement de la main sur ma bouche. Est-ce que c'était vraiment moi qui faisais ça ?

– Désolée, ai-je dit, je n'avais jamais aussi bien imité un chiot qui vient de se ramasser une torgnole !

Il a éclaté de rire.

– Vous émettez des sons tout à fait charmants, Karina. J'aime entendre à quel point vous êtes en demande. J'aime pouvoir vous faire autant d'effet.

Puis il m'a caressé les flancs de haut en bas et je me suis surprise à imaginer le poids de son corps sur le mien. Un autre type m'aurait déjà sauté dessus, pas lui. Encore une fois, il était différent.

– Rassurez-moi, vous n'envisagez pas de vous transformer définitivement en chiot ?

J'ai laissé retomber ma tête sur la table.

– Non, mais le toutou réclame son os, j'ai dit, avant de mettre ma main sur ma bouche à nouveau. Décidément, je ne peux pas m'empêcher de faire des jeux de mots débiles ! Je suis vraiment désolée.

– Sans importance. C'est sans doute la faute des endorphines. (Il m'a tapoté le ventre.) Ne bougez pas pendant que je vous nettoie.

Je suis restée allongée, j'étais sur un petit nuage tout le temps qu'il me lavait. Je ne sais même pas comment il s'y est pris pour ôter la cire, avec une serviette, je suppose ? Heureusement, je n'avais plus aucun poil, du coup, la cire est partie facilement, même sur mes parties intimes. Quand il a eu terminé, il a refermé mes genoux et m'a fait rouler sur le côté. Puis il s'est penché et il m'a embrassé. Je lui ai agrippé la tête à deux mains pour le retenir, ma langue tentant de toucher la sienne. J'avais envie de lui, envie de sentir que lui aussi avait envie de moi. Il a reculé brusquement, presque en titubant, comme quelqu'un qui aurait trop bu. Exactement comme il l'avait fait après que je l'avais embrassé dans la voiture. Il semblait abasourdi. Tout en m'asseyant, j'ai pris la parole pour combler le silence.

– Que puis-je faire pour avoir le droit de toucher votre bite ?

Il a secoué lentement la tête, le regard un peu froid.

– Pas encore, a-t-il dit.

– Bien sûr, j'aime beaucoup nos jeux érotiques, mais... Et merde ! J'ai envie de vous ! Je n'éprouverai pas de plénitude totale tant que vous aussi vous n'aurez pas eu un orgasme.

Je ne sais pas comment j'avais eu le culot de le dire, mais au moment où j'ai prononcé ces mots, j'ai su que c'était exactement ce que je pensais. Il s'est raclé la gorge et a répondu d'une voix un peu éraillée :

– La prochaine fois, si vous êtes gentille, je vous permettrai d'y toucher.

– J’aimerais bien, me suis-je entendue lui répondre.

Je ne me sentais pas obscène en disant cela, j’étais tout bonnement honnête. J’ai bien vu qu’il bandait, son érection tendait le tissu de son pantalon. Je désirais sa bite, pas la prochaine fois, je la désirais tout de suite, là maintenant. Et lui aussi en avait envie, non ? Le renflement a encore grossi quand je lui ai demandé :

– Dites-moi ce qu’une gentille fille doit faire pour mériter ça.

À ma grande surprise, il s’est couvert le visage de ses mains et il s’est frotté les yeux. Sa volonté était sans doute plus forte que la mienne.

– Je vous le dirai plus tard.

– Vous allez bien ?

Il a acquiescé en hochant la tête et il s’est raclé la gorge.

– Oui.

C’était faux, il n’allait pas bien, mais je n’ai pas voulu le brusquer. J’avais l’impression que les petites fêlures qu’il avait laissé paraître lors de notre premier rendez-vous commençaient à s’élargir. Je ne pouvais pas encore comprendre ce qu’il me cachait, ni pourquoi il le cachait, mais je me suis rappelé que son chauffeur m’avait mise en garde. Peut être avait-il une bonne raison d’y aller si lentement.

– Avez-vous des instructions à me donner avant que je vous revoie ?

Il a semblé sortir d’un épais brouillard. Il a posé un doigt sur mon menton :

– Eh bien oui, en effet. Pouvez-vous vous libérer samedi après-midi et le soir également ?

– Certainement !

Il s’est tu comme pour réfléchir.

– Vous allez recevoir un paquet. Samedi, à quatre heures, emportez-le sans l’ouvrir. Une fois dans la rue, appelez-moi pour recevoir de nouvelles instructions. Vous m’avez bien compris, vous ne devez pas ouvrir le paquet avant. Ça doit être une surprise.

– Entendu.

– Bien. Maintenant si vous en avez tellement envie (il a désigné ses parties à travers son pantalon), vous pouvez vous mettre à genoux pour l’embrasser.

J’ai souri.

– Comme quand on baise la main de la reine ?

– La main de n’importe quel souverain, a-t-il acquiescé, beaucoup plus solennellement que je ne m’y attendais.

Je suis descendue de la table, je me suis mise à genoux et je me suis penchée jusqu’à pouvoir presser ma bouche contre l’évidente rigidité qui se cachait derrière sa braguette. Je vous jure que je l’ai sentie palpiter. Il a alors repoussé ma tête avec sa main et s’est vivement reculé.

– Il faut que j’y aille. À quatre heures, samedi. Je dois vraiment y aller.

Tout en prononçant ces derniers mots, il s’est enfui en courant. Habituellement, quand un type part en courant après avoir flirté avec moi, c’est mauvais signe. Dans ces moments-là, je me sens

abandonnée et misérable. Ce n'était pas le cas cette fois-ci. J'étais presque sûre qu'en insistant un peu, j'arriverais à le faire céder, à l'amener à transgresser ses propres règles, et plus encore. C'était une sensation très forte. Une sensation agréable. Ce que j'ignorais encore, c'est si agir de la sorte était une bonne idée. Est-ce que ça voudrait dire que j'avais gagné et que le jeu était terminé ? Je n'avais pas envie que ça se termine si rapidement, alors qu'à chacune de nos rencontres je découvrais de nouvelles parties de mon être inexplorées jusqu'alors, et j'expérimentais des sensations inconnues.

« Samedi ! » J'avais parlé toute seule à voix haute. Je me suis levée pour me rhabiller. La jeune femme que j'avais croisée en arrivant était assise dans un des fauteuils de la réception, elle feuilletait un magazine.

– Excusez-moi, puis-je faire encore un tour aux toilettes ?

– Mais bien sûr.

Elle semblait pourtant n'avoir qu'une envie, celle de quitter les lieux. Je me suis donc dépêchée et me suis ensuite ruée vers l'ascenseur. Apparemment trop rapidement. Quand la porte s'est refermée sur moi, je me suis rendu compte que j'avais du papier toilette collé sur ma chatte rasée de frais et qu'un morceau dépassait de la ceinture de mon jean. Je me suis glissée dans la cage d'escalier, située derrière l'ascenseur pour pouvoir l'enlever. C'est alors que j'ai entendu leurs deux voix.

– Vraiment, Byron, était-ce absolument nécessaire ?

– Attention, Chandra, tu deviens bien trop intrusive.

– Quand tu te mets en danger, ça me concerne. Si au moins tu avais assez de bon sens pour la rencontrer ici et pas à la maison, mais franchement...

Son rire sonnait faux.

– Elle n'est pas dangereuse. Elle me plaît, je lui plais. Pourquoi chercher à tout compliquer ?

– Tu disais la même chose de Lucinda.

– Lucinda, c'était il y a bien longtemps.

– Tu es sûr qu'elle ne se doute pas de qui tu es ?

– Oui. Maintenant, si tu as fini de me mater...

C'est tout ce que j'ai entendu avant qu'ils pénètrent dans l'ascenseur. Mon cœur battait à tout rompre. Je venais d'écouter une conversation privée, voire même secrète. Et comment pouvais-je être sûre qu'ils étaient partis ? C'était clair qu'ils pensaient que j'avais déjà quitté les lieux. J'ai compté jusqu'à soixante avant d'ouvrir l'ascenseur. J'avais une chance sur deux de tomber sur eux. Ouf, il était vide ! Je suis entrée dans la cabine et j'ai appuyé sur le bouton du rez-de-chaussée. Et s'ils s'étaient attardés dans l'entrée ? S'il me demandait ce qui m'avait retenue, je pourrais toujours prétendre que quelqu'un déménageait quelque chose d'un étage à l'autre et que ça avait pris beaucoup de temps. Sauf que c'était un mensonge et que je n'étais pas censée en faire.

Avant que j'aie eu le temps d'y réfléchir, la porte de l'ascenseur s'est ouverte. À part le garde de tout à l'heure, il n'y avait personne dans l'entrée. Pas de trace d'eux non plus devant l'immeuble. Ils étaient partis. Pourtant quelqu'un m'attendait là, qui m'était familier. C'était son chauffeur. Il était appuyé contre la voiture garée devant une bouche d'incendie, à l'angle de la rue. Il portait des lunettes

de soleil et se tenait un peu voûté, tout en scrutant la rue. Dès qu'il m'a aperçue, il s'est redressé et m'a fait signe, en ouvrant la portière arrière.

– Vous êtes là pour moi ? ai-je demandé, un peu étonnée.

– Pour vous emmener n'importe où vous désirez aller, m'a-t-il répondu en me saluant. Enfin, dans la limite du raisonnable.

– À la maison, ce sera parfait ! me suis-je exclamée en riant.

– Bien Madame ! a-t-il répondu, en jouant les maîtres d'hôtel, puis il a fermé la portière sur moi.

L'arrière de la voiture était tranquille et assez sombre à cause de la vitre qui me séparait du conducteur. J'ai toqué dessus une première fois, sans réponse. Une deuxième fois. La vitre s'est ouverte lentement.

– Vous désirez quelque chose, Mademoiselle ?

Je n'arrivais pas à situer son accent. Russe, peut-être ?

– Dites-moi comment vous vous appelez, puisqu'il semble que nous allons devoir passer du temps ensemble !

Il m'a observé du coin de l'œil dans le rétroviseur avant de répondre « Stéphane », en traînant sur la dernière syllabe et en chuintant un peu : Chte-fahhn.

– Ravie de faire votre connaissance, Stéphane. Je m'appelle Ka...

– Karina Casper, je sais.

Il avait maintenant les yeux rivés sur la circulation, plus sur mon reflet. J'ai repensé à son avertissement, je me suis dit qu'il était sans doute plus qu'un simple chauffeur. Peut-être un garde du corps ?

– Avez-vous eu à vérifier que je ne présentais aucun risque pour votre patron ? lui ai-je demandé.

Il a jeté un coup d'œil vers moi, un peu étonné.

– Oui ! a-t-il admis brusquement.

– Il fait ça souvent, ou uniquement de temps en temps avec des serveuses de bar ?

Stéphane a fait les gros yeux

– Il doit être très prudent. Les femmes en ont parfois après son argent. Mais vous n'avez pas été traitée de façon déloyale.

– Beaucoup de femmes en veulent à son argent ?

– Des femmes, des hommes, des parents éloignés, tous bidon bien sûr, oui, vous pouvez le dire.

– Du coup il est prudent ?

– Très prudent.

– Je n'éprouve pas le moindre intérêt pour son argent.

– C'est une des raisons pour lesquelles il s'intéresse encore à vous, a répondu Stéphane.

Une sonnerie de téléphone a retenti.

– Désolé Mademoiselle, je dois répondre.

Il a refermé la vitre entre nous. Je discernais à peine sa voix, impossible de deviner à qui il parlait. Je me suis renfoncée dans le siège arrière et j'ai pris le temps de réfléchir un peu. Byron. Son nom, c'était Byron ? Est-ce que j'avais bien entendu Byron, et pas Brian ? Je n'en étais pas sûre. Est-ce que James, c'était son nom de famille ? Ça pouvait aussi bien être Byron, mais elle l'avait prononcé d'une façon intime et familière. Je me suis rappelé qu'il m'avait affirmé lire les pensées d'autrui, je me suis demandé à quoi son langage corporel avait pu ressembler quand elle avait prononcé son nom. Il devait être un genre de chirurgien esthétique. Un de ceux qui n'opèrent que des milliardaires. Peut-être était-ce pour ça qu'il était tellement secret. Et qu'aucun nom ne figurait sur la porte d'entrée. Pourtant madame Powers, la doctoresse, s'était présentée, elle. J'ai sorti sa carte pour l'examiner. Il n'y avait pas d'adresse, juste un numéro de téléphone. Je me suis demandé si elle faisait des visites à domicile. Tout ça n'était pas très clair. Peut être qu'il avait perdu le droit de pratiquer la médecine pour quelque raison obscure ? Parce qu'il attachait ses patientes et faisait couler de la cire chaude sur leur corps ? J'ai failli rire tout haut en y pensant. Non, ce n'était sans doute pas ça.

Il avait absolument tenu à ne jamais me forcer à quoi que ce soit. Il m'avait même laissée choisir d'être attachée ou pas, comme si le fait de l'être était un genre de plaisir particulier. Peut-être que ça l'était pour lui. J'ai soudain eu l'impression d'être passée de l'autre côté du miroir. Tout y était familier et pourtant différent de ce à quoi je m'attendais. Je ne pouvais pas m'empêcher pourtant de penser que tout y était pour le mieux. Et que je m'étais trompée depuis toujours dans ma façon d'envisager l'amour, le sexe et les relations humaines.

Tout ce qu'elle désire

Je n'étais pas à la maison quand le paquet est arrivé. C'est Becky qui l'a réceptionné. Évidemment, elle mourait d'envie de l'ouvrir.

– Je n'ai pas le droit de regarder, lui ai-je expliqué. (On s'était installées toutes les deux sur le futon, on dévorait des plats à emporter.) Il m'a dit que c'était une surprise.

– Je t'ai pourtant expliqué par A plus B que c'est un dominateur BDSM de première bourre ! a-t-elle continué. Je te parie que c'est un gode ou quelque chose du genre ?

– Je ne sais pas quoi en penser. De toute façon, chaque fois que je crois savoir ce qui va se passer, je me plante.

Je me régalaïs de riz frit, à la cuillère, directement dans la barquette. Becky, elle, sortait des nouilles d'une autre barquette avec ses baguettes et les posait dans son bol.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je veux dire qu'il n'est pas comme les autres mecs que j'ai connus. C'est comme si... tout était inversé. Ce sont les filles qui sont censées se faire désirer et qui taillent des pipes à l'arrière des voitures, non ? Pas le contraire ! (J'ai reposé ma cuillère.) Oh mon Dieu, je me demande si ça n'est pas ça qui se passe !

– Si quoi se passe ? a-t-elle demandé, l'air intrigué.

– Si ça n'est pas ce qu'il est en train de faire ? De tout faire pour me pousser dans mes retranchements ?

– Je croyais que tu avais dit qu'il fallait que tu gagnes le droit de toucher son « truc » ? » a-t-elle dit en aspirant une nouille.

– Ben ouais !

– Peut-être qu'il a peur de te montrer sa bite. Imagine qu'elle soit toute déformée ou tellement énorme qu'elle ne peut rentrer nulle part ! dit-elle en pouffant.

– Ça m'étonnerait. Quand je lui ai posé la question, il a éclaté de rire.

Bon reprenons, qu'est-ce que j'avais appris ? J'ai repensé à la hâte avec laquelle il m'avait quittée, la dernière fois.

– Je crois que la force de son désir pour moi l'a rendu dingue. C'est comme s'il se testait lui-même pour voir combien de temps il va pouvoir tenir.

– Et toi, ça ne te rend pas dingue ?

– Bien sûr que si, mais c'est assez excitant. Il m'a déjà prouvé qu'il était bien plus habile avec sa bouche et ses mains que n'importe quel mec que j'ai rencontré. Je n'ai pas non plus une très grande expérience, mais quand même. (J'ai croisé les jambes.) Je pense à lui constamment. Je n'ai jamais été aussi accro physiquement. Il est totalement différent, je ne connais même pas son vrai nom !

– Eh ben voilà, c'est pour ça ! En général, dès le premier rendez-vous, les mecs baissent leur pantalon pour qu'on leur fasse une gâterie et s'attendent à ce qu'on joue à la maman. Celui-ci, tu dois vraiment bosser pour pouvoir le connaître.

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– J'en sais rien. Je ne suis sans doute pas la bonne personne pour répondre à ça. (Becky a poussé un gros soupir.) Je t'ai déjà parlé du type que mes parents m'avaient collé dans les pattes pour ma remise de diplôme de fin d'études ?

– Non.

– Pendant toutes mes années de lycée, ils m'avaient interdit de sortir avec des garçons, mais ce jour-là, il fallait que j'aie l'air normal. Ils savaient que je devais aller à cette fête, que c'était super important, c'était un rite de passage obligé, tu vois ?

– Bien sûr !

– Ils faisaient toujours des trucs comme ça. Ils ne voulaient pas que j'aie d'accent, du coup, ils ne m'ont pas appris le chinois. On ne le parlait jamais à la maison.

– Tu es chinoise !

– Oui, tu ne le savais pas ?

– Je n'en étais pas sûre.

– Tu aurais pu me le demander !

– Je ne voulais pas être malpolie...

– Du coup, tu préférerais rester dans le doute ?

– Oui ? ai-je répondu, sans en être vraiment sûre. Et alors, ta fête de promo ?

– Ok. Donc ils angoissaient tout le temps à l'idée que je ne m'intègre pas parfaitement, comme si ça risquait de ruiner toutes mes chances de réussite au sein de la société américaine. Ma mère me l'a dit un jour. Qu'il fallait faire encore plus d'efforts d'intégration pour pouvoir réussir. Mais, en même temps, je n'avais pas le droit de faire ce que faisaient les autres filles. J'avais l'autorisation d'aller au supermarché avec mes copines, d'essayer des fringues, mais je ne pouvais pas en acheter.

– Ouais, je vois le genre.

– Pour ma fête de promo, ils m'ont choisi ce même, un fils de médecin qui habitait à des kilomètres de là. Nous ne nous connaissions pas du tout. Il paraît qu'on s'était rencontrés une fois, à

l'âge de 10 ans, mais je ne m'en souvenais absolument pas. Et voilà comment les plus beaux rêves virent au cauchemar. (Elle a reposé son bol.) Je l'attendais dans cette robe de bal pleine de dentelles et de froufrous, un bouquet de fleurs à la main. On aurait dit une robe de mariée, sauf qu'elle était bleu pastel. Tu vois le tableau ?

– Comme Cendrillon, ai-je dit.

– Exactement. Arrive le prince charmant, au volant de la Mercedes de son père. Nous avons pris des centaines de photos, puis nous sommes partis pour la fête. Son smoking aussi était bleu pastel ! Nous étions parfaitement bien accordés l'un à l'autre.

En disant cela, elle gardait les yeux fixés sur ses mains.

– Sauf que tout n'était pas parfait, n'est-ce pas ?

– Ben non. Même si nous avons été mitraillés par plein de gens pendant que nous dansions et que, de ce côté-là, je dois reconnaître que ça avait tout du conte de fées. J'étais splendide. Ma mère m'avait même autorisée à me maquiller légèrement, tu imagines ? Et puis danser, c'était très agréable, même s'il avait autant de personnalité qu'un brocoli ! (Ça m'a fait rire, mais elle arrivait à la partie sérieuse de son histoire.) À la fin de la fête, nous avons regagné la voiture. Il m'a dit que mes parents lui avaient donné leur permission de m'emmener à une autre fête, chez un de ses amis. Je n'ai pas tiqué, j'ai simplement dit ok. Je savais qu'il avait discuté un bon moment avec mon père, j'ai cru qu'ils en avaient parlé. Ce n'était pas la première fois qu'on ne me tenait au courant de rien. Nous y sommes donc allés. Ça faisait à peine cinq minutes qu'on était arrivés, il m'a prise par la main et m'a conduite à l'étage dans une chambre à coucher, en m'expliquant qu'il était tellement heureux que mes parents aient voulu m'offrir une expérience traditionnelle de fête de fin d'études.

– Attends, tu veux dire qu'il voulait te sauter ?

– Oui, exactement. Et je suis sûre aujourd'hui que ce n'est pas ce que mes parents voulaient dire par « expérience traditionnelle » de fête de fin d'études.

– Oh mon Dieu, Becky, qu'est-ce qui est arrivé ?

– C'était un pauvre débile. Il m'a coincée contre un mur et il a soulevé ma robe par-dessus ma tête. Puis il a sorti son engin, l'a glissé entre mes jambes et il m'a pénétré, pas plus de 10 secondes.

– Il t'a violée !

– Pas vraiment. Il n'a pas réussi à éjaculer vraiment, tu vois. Un vrai loser !

– Mais pourquoi t'a-t-il coincée contre le mur ?

– Il ne savait pas comment faire avec ma robe.

– Mais...

– Mais quoi ? Ça s'est passé comme ça. Je me suis nettoyée et nous sommes partis tout de suite après. Je pense qu'il ne s'était même pas rendu compte que nous n'avions pas vraiment fait l'amour.

– Mais il t'a forcée !

– Je n'ai pas refusé non plus. J'y ai beaucoup réfléchi depuis. Je ne considère pas vraiment ça comme un viol. Il était trop idiot et trop ignorant pour ça.

– Becky !

– Hé, c’est mon histoire ! J’ai le droit d’en penser ce que je veux ! (Elle m’a jeté un regard froid.) Ses parents l’avaient élevé de la même façon merdique que les miens. Aucun de nous ne savait rien du sexe. On n’en parlait jamais. Je crois même qu’il avait l’impression que j’aimais bien ça, comme si une bite était une baguette magique et qu’il suffisait de toucher une fille avec pour qu’elle éprouve du plaisir, tu vois ? (Ça m’a fait rire à nouveau.) Bref, ensuite il m’a déposé à la maison et je ne l’ai plus jamais revu. J’ai eu un peu peur que mes parents essaient d’organiser un nouveau rendez-vous avec lui, mais ils n’en ont jamais reparlé, heureusement. (Elle a haussé les épaules.) Au fait, pourquoi est-ce que je te raconte tout ça ?

– Je ne sais pas, mais ouah ! il était encore plus nase que le plus nase de mes ex. Pas de beaucoup, mais quand même.

– Oui je sais. J’en ai voulu à mes parents d’avoir choisi un nase pareil. Eux ne pensaient qu’à une chose, choisir quelqu’un de sûr.

– Sauf qu’il...

– Évidemment, ils n’avaient pas imaginé une seconde ce qu’il allait faire. Du coup, j’ai décidé que si je sortais avec un garçon, ça ne se passerait pas comme ça. Et je me suis fait la promesse que quand j’entrerais en fac, je leur interdirlais de continuer à gouverner ma vie. Ils voulaient que je réussisse et que je sois normale ? Eh bien, j’allais me comporter en fille normale.

– Et il y a eu un hic ?

– Dès mon premier week-end sur le campus, j’ai bu comme un trou, j’ai été malade comme un chien et j’ai fini au pieu avec un garçon.

– Quoi ?

– Nous avons gardé nos vêtements, les filles pensaient que j’étais trop malade pour qu’il se passe quoi que ce soit. Mais il n’arrêtait pas de me chercher, alors je me suis dit qu’après tout, s’il pouvait me supporter dans un état pareil, peut-être qu’il m’aimait vraiment. Ça ne s’est pas mieux passé. Ensuite, j’ai laissé tomber les mecs pendant un bon moment. J’ai fait une nouvelle tentative vers Thanksgiving. J’ai dragué un type, j’ai flirté avec lui, et, en gros ça a été pareil. Cette fois-là, nous avons vraiment fait l’amour pour de vrai, mais beurk ! Quelle perte de temps ! Après, j’ai dû faire semblant de ne pas le connaître tellement nous étions gênés, lui et moi, de ce fiasco ! (Elle a poussé un gros soupir.) J’ai pensé que c’était l’amour qui faisait toute la différence. Sans amour, le sexe n’en vaut pas la peine. Les magazines féminins regorgent de conseils du genre « comment faire pour lui plaire ? ». Mais où diable trouve-t-on le même genre d’article pour les hommes ?

Elle marquait un point.

– À supposer que les magazines masculins publient ce genre de choses, ça n’est pas forcément la meilleure façon d’apprendre.

– C’est vrai.

Voilà, finalement, nous étions arrivées toutes les deux à la même conclusion, complètement déprimante, au sujet du sexe opposé. Enfin, à une exception près. Elle m’a demandé :

– Et toi, comment s’est passée ta soirée de promo ?

– Je n’avais pas de cavalier, du coup je n’ai pas voulu y aller toute seule.

– Oh ! (Elle a cligné des yeux avant de changer de sujet.) Quand es-tu supposée ouvrir ce paquet ?

– Je suis censée sortir samedi avec et lui téléphoner. Il me dira quoi faire.

– Vraiment ? C’est super excitant, on se croirait dans un film d’espionnage !

– Oui, il est vraiment très secret.

– Tu crois qu’il est marié ? Que tu es sa maîtresse ?

– Je n’en ai pas la moindre idée. (Je m’étais posé la question lors de notre rencontre au bar, sans trouver la réponse. Il paraissait être un solitaire. Son chauffeur avait sous-entendu que c’était son argent qui l’isolait.) Tu sais, je ne pense qu’à prolonger ce que nous vivons tous les deux. Quand nous sommes ensemble, ce que pense le reste du monde ne compte plus. (Je soupirai. J’aurais dû dire plutôt « ce que le reste du monde pense des relations sexuelles ». Peut-être, finalement, était-ce la même chose.) Tu sais ce que je crois ? Je crois qu’il est très seul.

– Hmmm. (Elle a pris une bouchée vapeur dans une autre barquette et s’est mise à la grignoter.)

Les gens malheureux en ménage peuvent se sentir très seuls.

– Je ne pense pas qu’il soit marié. Je ne sais pas, il est tellement secret...

– Tu penses qu’il pourrait être un mafieux ou un truc du genre ?

– Je ne pense pas. Je ne sais pas. Je me suis dit qu’il était peut-être chirurgien esthétique pour les stars, mais ça n’expliquerait pas tout. Peut-être veut-il tout simplement que nous apprenions à nous connaître pour ce que nous sommes, sans que je sache ce qu’il fait ou comment il gagne sa vie ?

Selon moi, la chose la plus romantique au monde, c’était l’amour que pouvaient se porter deux individus, sans que leur statut social ou leur argent ait la moindre influence. L’endroit où nous nous retrouvions – l’arrière d’une voiture, un restaurant, un bureau – n’avait pas la moindre importance, du moment que nous y étions ensemble. Nous étions dans notre bulle, lui et moi.

Becky a fait irruption dans ma rêverie.

– Et si c’était un homme politique ?

– Les gens le reconnaîtraient, non ?

– Tu as raison. (Elle a insisté.) Tu ne veux vraiment pas l’ouvrir maintenant ?

– Non.

– Flûte ! Tu me diras ce que c’est ?

– Peut-être.

– Hé ! Moi je t’ai raconté mon rencard de promo ! Ça ne peut pas être plus intime !

– Sans doute pas, mais je ne peux pas te le promettre, Beck’, sérieusement.

– Ok. Mais tu es quand même une coloc’ bizarre, Rina. (Puis elle a rebondi.) Devine où je vais ce soir ?

– Où ça ?

– Dans un club ! Écouter un groupe.

– Avec tes copines fans ?

– Ouais. Un des guitaristes du second album de Lord Lightning a monté un groupe, c’est lui qu’on va écouter.

– Ça doit être sympa. Amuse-toi bien. Je rangerai tout ça après.

Elle est partie se préparer. Je fixais le paquet posé sur le futon. C’était une enveloppe à bulle, impossible à refermer une fois qu’elle serait ouverte. J’ai résisté à la tentation, j’ai sagement attendu le samedi.

Becky était encore absente, elle travaillait en bibliothèque pour rattraper le retard qu’elle avait pris en sortant deux ou trois fois dans la semaine. J’ai enfilé une paire de jeans, un t-shirt ras du cou, un sweatshirt et mes tennis. J’ai mis l’enveloppe dans un sac fourre-tout et je suis sortie. Il faisait bon, un temps idéal pour une balade en ville. Une fois dans la rue, j’ai composé son numéro. À ma grande surprise, je suis tombée sur sa boîte vocale. Le message disait : « Merci pour votre appel. Si vous êtes la fille qui a prétendu qu’elle s’appelait Ashley, rendez-vous au magasin de fripes de la 8^e rue. (Suivait une foule de détails, pour m’expliquer lequel.) Quand vous y serez, l’employé vous remettra quelque chose. » Puis ce fut le signal sonore. Ça m’a tellement surprise que j’ai laissé un « je suis en route ».

Je n’ai pas mis longtemps. L’entrée du magasin était en contrebas de la rue, je suis entrée. Aucun vendeur n’était visible, il n’y avait personne derrière le comptoir, juste un fond musical assez fort. J’ai déambulé entre les portants un moment, en même temps que quelques clientes. La boutique était longue et étroite, et possédait deux cabines d’essayage au fond aux portes grandes ouvertes. Un type est sorti de l’arrière-boutique. Il portait une pile de vêtements sur les bras. Je l’ai suivi jusqu’au comptoir où il a déposé le tout.

– Salut !

– Salut ! (Il m’a regardée de haut en bas.) Vous êtes Ashley ?

Il portait un labret sur la lèvre inférieure, et un autre sur la langue. Les deux piercings cliquetaient quand il parlait, ça m’a paru franchement pas pratique.

– Oui, vous avez quelque chose pour moi ?

– Ouais, une seconde.

Il est passé derrière le comptoir et a fourragé un moment en dessous. Il en est ressorti avec une petite enveloppe qu’il m’a tendue. Elle contenait un chèque cadeau et un petit mot : « Voilà de quoi vous acheter ce qui vous fera plaisir, quelque chose qui sorte de l’ordinaire. Mettez-le, prenez une photo et envoyez-la moi par SMS. Vos pouvez également ouvrir le paquet maintenant. » Suivaient quatre chiffres, 3-2-4-0. J’ai souri. Le montant du chèque cadeau était beaucoup plus important que ce que je dépense en un an pour m’habiller.

– Vous vous êtes dégotté un papa gâteau ?

– J’imagine que oui. Hé, que savez-vous du type qui vous a déposé ça ?

– J’étais pas là. C’est le gérant qui m’a prévenu que vous alliez passer.

J’ai poussé un *Oh !* désappointé. Je lui ai montré le chèque cadeau.

– Ceci marche pour tout ce que vous avez en magasin ?

– Exactement, comme du liquide. Mais je dois vous prévenir que nous ne rendons pas la monnaie au-dessus de vingt dollars. Vous avez intérêt à tout dépenser.

– C’est bon à savoir.

J’ai repris ma déambulation le long des portants avec plus d’enthousiasme, cette fois, sur un fond de tube des Ramones. C’était un magasin très funky, avec toutes sortes de vêtements complètement dingues, des trucs hippies, des trucs punk, du cuir, des boas à plumes, des boots vintage et des bijoux fantaisie. J’ai pris mon temps, j’ai tout examiné. J’ai laissé échapper un petit rire quand je suis arrivée devant les robes de fêtes de promo. Je n’avais pas dit toute la vérité à Becky, sans doute parce que je voulais l’oublier. J’avais eu un petit copain en terminale. C’était mon premier véritable flirt, en réalité. Je crois que lui et moi nous imaginions la même chose : notre soirée de promo était le moment idéal pour faire l’amour pour la première fois. Mais sortir avec lui est vite devenu ennuyeux. Je m’en étais plainte, il m’avait répondu que c’était parce que nous étions censés aller « plus loin » que des baisers. La fois suivante, je l’ai laissé mettre ses mains dans mon slip et il m’a fait mal. J’ai rompu une semaine plus tard, pour qu’il ne puisse pas penser que c’était à cause de ça, même si ça l’était. Et voilà que, huit ans plus tard, j’avais rencontré un homme qui savait me toucher sans me dégoûter, m’ennuyer ou me faire mal. Enfin, sans me faire vraiment mal, devrais-je dire. La pensée de la cire fondue qui gouttait sur ma peau a suffi à me faire fondre à l’intérieur. À présent, je ne m’en souvenais plus du tout comme de quelque chose de douloureux.

J’ai laissé courir ma main le long des froufrous en dentelle des robes de soirée.

– Est-ce que je peux les essayer ? ai-je demandé à mi-voix, en me parlant à moi même.

– Je pense que oui, m’a répondu une autre cliente en haussant les épaules, de l’autre côté du portant. Du moment que vous ne les abîmez pas ou que vous ne les salissez pas.

En souriant, j’ai sorti une robe et je l’ai posée devant moi. Elle était en satin couleur pêche, recouverte d’une dentelle mousseuse. Je me suis dit qu’elle m’irait pas mal du tout. J’en ai alors découvert une seconde, enfouie à l’autre extrémité du portant. Elle touchait par terre, elle était en moire bleue et violette, recouverte d’un filet de perles de cristal. Avec, il y avait une veste de dentelle aux inclusions de cristaux.

– Ooooh ! s’est écriée la femme en s’approchant. C’est tout à fait ce qu’il me faut !

En la regardant, j’ai pensé qu’elle aurait bien du mal à entrer dedans. Elle était plus petite que moi, un peu boulotte, et elle avait d’énormes seins. Tout à coup, je n’ai plus voulu lui laisser la moindre chance.

– Je l’essaie.

Je l’ai emportée dans la cabine d’essayage, je l’ai accrochée au portemanteau et je me suis assise sur un petit banc pour sortir le paquet de mon sac et l’ouvrir. Après ce que m’avait dit Becky, je m’attendais à tomber sur un sex-toy quelconque. C’était un téléphone portable, bien plus classe que le mien. Je l’ai mis en marche. Il fallait un code de sécurité. Le 3-2-4-0 ? J’ai tapé ces numéros, le téléphone s’est directement ouvert sur le menu des numéros abrégés. Il n’en contenait qu’un. Je l’ai posé, je me suis déshabillée et je me suis tournée vers la robe. J’ai ôté la veste du cintre avec

précaution, puis j'ai commencé à dégrafer la robe. J'ai eu le souffle coupé quand j'ai vu ce qui se cachait à l'intérieur du corsage. C'était un magnifique diadème en argent, recouvert lui aussi de morceaux de cristal. Je l'ai mis. Je ne savais pas trop comment faire, mais apparemment c'était la bonne taille, pas besoin de l'attacher. La robe était composée de plusieurs couches de tissu superposées, certaines cousues ensemble, d'autres non. J'ai d'abord enfilé la première couche, puis j'ai passé les autres d'un seul coup. J'ai dû ajuster un peu l'ensemble qui, tout compte fait, tombait à la perfection. J'ai réussi à fermer la fermeture Éclair aux trois quarts. C'est bien utile parfois d'être souple ! La beauté de l'étoffe me faisait penser à la carrosserie d'une voiture de sport. Selon les angles, elle était tantôt bleue, tantôt pourpre. La veste coordonnée transparente était entièrement brodée de cristaux. Elle avait des manches trois quarts bouffantes. Je me suis tournée vers le miroir, j'étais stupéfaite. La raison pour laquelle je ne portais jamais ni robe ni jupe, c'est que cela me donnait l'air stupide. Cette fois-ci, ce n'était pas du tout le cas. J'avais l'air élégante. Différente. Comme quelqu'un qui débarque d'un autre monde ou qui est sur le point d'y repartir. Je me suis mise à tapoter le tissu en cherchant l'étiquette du prix. Elle était sur le cintre. Le chèque cadeau serait suffisant. Mon cœur s'est mis à battre bêtement. Savait-il que cette robe, précisément, serait là, et du coup avait-il laissé un chèque d'un montant suffisant pour que je l'achète ? Peut-être même que c'était lui qui l'avait placée là ? Non, impossible. Il ne connaissait pas ma taille, et comment aurait-il pu se douter que je flasherais sur ce genre de robe ? Je l'ignorais moi-même.

Je me suis tournée. Les couches de jupon caressaient mes jambes nues. J'ai attrapé le nouveau téléphone et ai cherché la fonction appareil photo. J'ai pris une photo de moi dans le miroir. Bon, tout avait l'air ok. J'en ai pris une autre, en relevant mes jupes pour lui montrer l'intérieur de ma cuisse, là où il restait une trace du bleu qu'il m'avait fait en me pinçant. J'ai envoyé la photo à l'unique numéro inscrit dans le téléphone. La réponse a été immédiate : *Magnifique. Envoyez-en une autre !*

J'ai souri, je me suis penchée en arrière contre le miroir, j'ai levé l'appareil et je me suis prise en plongée. Le diadème brillait extrêmement fort. Je lui ai envoyé.

Stupéfiant ! Une autre !

J'ai répondu : *une plus coquine ?*

J'ai eu l'impression d'entendre sa voix qui me répondait : *je ne voudrais surtout pas brider votre créativité.*

Je souriais en baissant mon shorty LOU et en manipulant le téléphone. Oui, la caméra avait un retardateur. Je l'ai mis sur dix secondes, j'ai posé l'appareil par terre et je l'ai enjambé. Le flash a illuminé l'intérieur de ma robe.

Je n'avais jamais vu de photo de ma chatte auparavant. Mes lèvres étaient gonflées, l'intérieur rouge foncé brillait sous la lumière du flash. Mes poils commençaient tout juste à repousser.

Je lui ai envoyé par MMS, sans aucun commentaire. Sa réponse a été longue à venir. Soudain, une voix féminine a demandé :

– Est-ce que tout va bien là-dedans ?

Je me suis dressée sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus la porte, style porte de saloon.

– Désolée, vous avez besoin de la cabine ?

Elle avait les bras remplis de vêtements, mais elle a répondu : « tout va bien, prenez-votre temps, » même si ce n'était certainement pas ce qu'elle pensait.

– Juste une seconde, ai-je répondu. Cette robe est un peu délicate à enfiler.

Je devais faire très attention à ne pas accrocher le filet en l'enlevant avant les autres épaisseurs de tissu. J'ai fini par sortir en tenant mes chaussures d'une main. Le téléphone a sonné. Je me suis appuyée contre le mur pour lire le message : *Voici votre destination suivante*. Un plan est apparu à l'écran, ainsi qu'une petite carte genre Rolodex en pièce jointe. J'ai ouvert le contact, c'était une adresse, à quelques blocs à l'est. Comme il me restait un peu d'argent du chèque cadeau, j'ai acheté une jupe à Becky pour remplacer celle que je lui avais ruinée ainsi qu'un porte-jarrettières et une paire de bas pour moi. Le vendeur m'a rendu 19 dollars en riant. Puis il a mis tous mes achats dans un immense sac de shopping et m'a gratifiée d'un petit salut.

Je me dirigeais vers l'adresse indiquée quand un autre texto est arrivé.

Ils vont vous proposer différents soins. Choisissez.

Des soins ? Où est-ce qu'il m'envoyait ?

Alors que je tournais à l'angle de la rue, j'ai aperçu une limousine noire qui démarrait. Est-ce que c'était la sienne ? Je n'ai pu lire la plaque d'immatriculation, de toute façon, je ne connaissais pas le numéro. J'ai trouvé l'adresse assez facilement, à quelques numéros de là. J'ai eu l'impression d'entrer dans un salon d'esthétique ou un spa, tout en camaïeu de beige et de crème. Deux femmes étaient en train de dire au revoir à une troisième qui était assise derrière le comptoir d'accueil. J'ai eu l'impression qu'elles travaillaient ici. Elles sont sorties, une belle femme à l'épaisse chevelure blonde et bouclée a refermé la porte à clé derrière elles. Elle s'est tournée vers moi :

– Vous devez être Ashley.

Oh ! minute. Si je lui répondais oui, est-ce que ça compterait comme un mensonge ?

– Il m'arrive de répondre à ce nom. On m'a envoyée ici pour que je choisisse un traitement ?

Avec un sourire impeccable, elle m'a répondu :

– Veuillez donc consulter notre menu. (Elle m'a montré une vitrine remplie d'anneaux en or et en argent.) Nous faisons du body piercing, m'a-t-elle expliqué, mais je ne pense pas que vous êtes venue pour ça.

Elle m'a tendu une liste de soins.

La Déesse était un massage complet du corps et du crâne aux huiles essentielles.

La Prêtresse était un massage aux pierres chaudes.

La Terre Nourricière était un soin du visage à la boue.

La Princesse était un massage des pieds suivi d'une pédicure.

J'ai tout de suite su que c'était ce que je voulais choisir, sans même lire la suite.

– En effet, cela paraît convenir parfaitement.

Je ne savais pas pourquoi, mais je lui ai fait un grand sourire.

– Je m'appelle Mandinka. Suivez-moi au vestiaire, vous allez pouvoir vous débarrasser.

Je l'ai suivie jusqu'à une arrière-salle qui alignait une série de cabines. Chacune était munie d'un casier. J'étais en train d'y déposer mon sac et mes deux téléphones quand le nouveau a sonné. Le message disait *Gardez le téléphone avec vous*. J'ai regardé partout autour de moi pour voir s'il pouvait m'espionner. Peut-être que le téléphone avait un GPS et que, du coup, il savait quand j'étais arrivée au spa ? Je ne savais pas vraiment comment ça marchait, mais ça m'a paru possible avec un téléphone aussi sophistiqué. J'ai enfermé mes affaires, en laissant juste la robe de soirée sur le banc pendant que je me déshabillais et j'ai enfilé le peignoir court qu'on m'avait donné. Mandinka m'attendait dehors à côté d'un fauteuil. À ses pieds, il y avait une bassine dans laquelle flottaient des fleurs. Elle m'a invitée à y plonger les pieds en m'asseyant. Puis s'est glissée derrière moi

– Si votre altesse veut bien enlever son diadème, je lui ferai un petit massage du crâne.

– Oh !

J'ai sursauté de surprise. J'avais complètement oublié le diadème. Je l'avais gardé depuis ma séance photo dans la cabine d'essayage. Pas étonnant qu'elle se soit dit que le soin Princesse me conviendrait. J'ai fait glisser le diadème qu'elle a mis de côté.

Ses doigts étaient forts et musclés. Elle m'a massé non seulement le cuir chevelu mais aussi le cou. J'ai presque regretté de ne pas avoir choisi un massage total du corps. Elle s'est ensuite concentrée sur mes pieds. Elle a enlevé la bassine de fleurs et a remonté mon fauteuil pour pouvoir s'installer à mes pieds sur un petit tabouret. C'était comme si elle s'occupait mon corps en entier, toutes les tensions se relâchaient. Je me suis presque endormie. Mon esprit flottait à l'intérieur d'une douce rêverie au cours de laquelle ma robe m'est apparue. À quelle occasion j'allais pouvoir la porter ? Peut-être uniquement pour qu'il puisse me l'arracher à l'arrière de la limousine ? J'espérais bien que non. Il avait flirté avec moi alors que j'étais affreusement mal habillée. J'avais envie de recommencer, superbement vêtue cette fois-ci. Mais à part dans une fête de promo, ou pourrais-je bien aller, habillée come ça ? Une fois que j'ai été parfaitement détendue, elle a prodigué toute une série de soins à mes ongles d'orteil et à mes plantes de pied, en ponçant, gommant, grattant. Quand ça a été fini, le son de sa voix m'a fait sursauter, un peu plus grave que dans mon souvenir.

– Vous n'avez pratiquement pas de durillons, et vos cuticules sont en parfait état, a-t-elle dit. À présent, je peux vous poser un vernis clair ou quelque chose de plus raffiné.

– Raffiné, c'est-à-dire ?

– N'importe quelle couleur de l'arc-en-ciel, vos initiales, le logo des Yankees, bref, tout ce que vous voulez.

Je n'avais jamais mis de vernis sur mes pieds. Je ne possédais aucune paire de chaussures ouvertes, à part la paire de tongs que je portais l'été dernier. En plus, sous une robe de bal, qui verrait mes orteils ? Personne. Personne à part James.

– Pourriez-vous les peindre en bleu violet avec des petits éclats brillants ? ai-je demandé.

Elle m'a fait un grand sourire.

– Vous voulez les assortir au tissu de la robe que vous portiez en entrant ? Je n’ai pas pu beaucoup l’admirer, mais elle dépassait de votre sac.

Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis mise à rougir.

– Euh... ouais... c’est ça. Ça ne vous paraît pas trop idiot ?

– Chérie, j’ai fait les ongles à des femmes qui me demandaient des coccinelles, des touches de machine à écrire, j’ai même épelé des phrases du genre *Même pas dans tes rêves*. Je vous assure que ce n’est pas idiot du tout.

Sur ses mots, elle est allée chercher quelques flacons, et un truc très doux avec lequel elle a écarté mes orteils les uns des autres. Elle a dû appliquer plusieurs couches de vernis. Une première violette, puis une bleu clair, une couche de paillettes argentées et, pour terminer, un vernis de finition transparent. Elle a alors déclaré,

– Ça va sécher en quelques minutes. Cela dit, on m’a demandé de vous proposer un autre soin particulier.

– Ah bon, lequel ?

Elle a levé la tête vers moi en fermant à moitié ses yeux incroyablement bien maquillés :

– Un rasage du pubis.

J’ai dégluti :

– Mais je suis déjà rasée.

– Une petite retouche alors. Est-ce que ça commence à repousser ?

– Oui, un peu.

Elle a alors incliné la tête d’un air entendu.

– Appelez-le.

Je me suis rappelé son texto qui me demandait de prendre le téléphone avec moi. J’ai composé son numéro.

– Bonjour ma douce, mettez-vous sur mode vidéo.

– Il y a un mode vidéo ?

– Oui.

J’ai trouvé une icône sur l’écran qui ressemblait à un vieux caméscope. J’ai cliqué dessus, il est apparu à l’image. Il avait l’air un peu fatigué, ses yeux étaient cernés, mais il souriait.

– Vous pouvez me voir aussi ? ai-je demandé.

– Oui, et vous êtes splendide !

– Idiot, Mandinka n’a pas touché à mon visage !

– Vous avez l’air détendue et heureuse, c’est le meilleur des maquillages. Je voudrais que vous teniez le téléphone pour que je puisse vous regarder.

– Ah ! d’accord... je veux dire... oui !

J’ai tendu le bras, ouvert mon peignoir et dirigé le téléphone vers mon sexe. Me dévoiler à lui ainsi dans ce spa, en sachant qu’il pouvait m’observer de loin, avait quelque chose d’extrêmement sensuel.

– Voyons ça ! a dit Mandinka. Oh ! mais c’est très joliment fait. Est-ce votre œuvre ou celle de quelqu’un d’autre ?

– Hum, non, c’est celle de l’individu à l’autre bout du fil.

– Ha, ha ! Je vais juste faire une petite retouche là et là, et ensuite...

Il l’a coupée dans le téléphone :

– N’oublie pas la fin !

– Bien sûr que non, mon cher. Je l’ai avec moi.

– Bien.

Leur échange avait piqué ma curiosité. Qu’est-ce qu’elle pouvait bien avoir avec elle ? Je suis restée parfaitement immobile, elle m’a rasée, a enlevé délicatement les restes de mousse et m’a séché. Pendant tout ce temps, elle me massait le clitoris. À la fin du séchage, j’étais très émoustillée. Je n’avais jamais été touchée comme ça par une femme, même si j’étais plus branchée par la voix au téléphone que par elle.

– Pourquoi est-ce que tu ne continues pas à la caresser à ma place, Dinka ? a dit la voix.

– Avec plaisir.

Elle s’est mise à me caresser la vulve de haut en bas avec son pouce, en glissant toujours plus loin, au fur et à mesure que je mouillais.

– Est-elle assez mouillée ? a-t-il demandé.

– Oui.

– Bien. Alors vas-y, mets-lui.

Elle m’a souri. J’ai failli lâcher le téléphone quand elle a déballé une statuette de pénis en verre, en s’écriant « Taratata ! ».

C’était un godemiché. J’ignorais qu’on pouvait fabriquer ce genre d’objet en verre. Si je l’avais vu sur une étagère, j’aurais pensé qu’il s’agissait d’une œuvre d’art. Il y avait des marbrures de couleur à l’intérieur du verre clair, un peu comme dans du marbre. Il faisait environ 13 cm de long, il était fin et légèrement incurvé, avec un gland assez réaliste au bout.

– Et voilà, ma chère, m’a dit Mandinka en le faisant glisser le long de ma vulve pour l’humidifier, puis en le passant et le repassant sur mon clitoris.

C’était complètement nouveau pour moi. C’était froid et lisse, sans aucune friction. Une sensation purement délicieuse.

– Assez de taquineries. Enfonce-le, a-t-il ordonné.

Alors elle l’a poussé. J’ai poussé un petit cri au passage du gland très proéminent.

– Baise-la ! a-t-il sifflé.

Dès qu’elle l’a eu actionné cinq ou six fois de suite, je me suis mise à gémir.

– Bien. Ne la blesse pas.

– J’aimerais tellement que vous soyez là ! ai-je crié, hors d’haleine.

Ma main tremblait tellement que j’avais un mal fou à tenir le téléphone.

– Montre-moi encore ton visage, a-t-il dit. (J’ai tourné l’objectif pour le voir me sourire.) On va se voir bientôt. Mais avant ça, j’ai encore une surprise pour toi.

Mandinka a posé le godemiché et s’est emparée d’une autre boîte. Elle a ouvert le couvercle et m’a montré ce qu’elle contenait. C’était un objet qui avait la forme d’un papillon aux ailes courtes et trapues, muni de courroies élastiques.

« Oh ! » fut le seul son que j’ai pu émettre. J’en avais déjà vu un sur un catalogue, dans la chambre de Becky.

– C’est un vibromasseur, n’est-ce pas ?

– Fait sur mesure.

Il était très beau, plus encore que les boules de Ben Wa, avec des éclats brillants à l’intérieur.

– On en fabrique donc en verre ?

– Quand on a du talent, je suppose que oui !

Mandinka a gloussé.

– Levez-vous, je vais vous aider à le mettre.

Elle a desserré les élastiques, puis a passé les courroies autour de mes jambes et de mes hanches de façon à ce que le papillon se niche entre mes lèvres rasées de frais. Un fin cordon reliait son corps à un boîtier de contrôle qui ressemblait à un ancien téléphone cellulaire. C’en était un. Dès que le papillon a été en place, il s’est mis à vibrer. J’ai d’abord poussé un cri de surprise, mais mon cri s’est transformé en gémissement, il s’est arrêté net. Je l’ai entendu glousser.

– C’est vous qui le contrôlez ! ai-je crié en me saisissant du téléphone.

– Oui. C’est un peu plus sophistiqué que mon pied sous la table, non ? (J’ai retenu ma respiration. Les vibrations ont repris pendant quelques secondes.) En ce moment, vous êtes encore plus belle que jamais, a-t-il murmuré d’une voix un peu mélancolique. Je suis très impatient de vous voir. Ma voiture vous attend devant la boutique. Stéphane va vous emmener manger un morceau quelque part, avant de vous conduire jusqu’à moi. J’ai quelque chose à faire qui ne peut pas attendre, je vous verrai dans une heure.

– Je comprends. Dois-je mettre la robe ?

– Certainement pas. Vous la porterez pour une occasion spéciale, a-t-il répondu.

Au ton de sa voix, j’ai senti qu’il me souriait. Il a raccroché. Mandinka me souriait, elle aussi. Ce fut plus fort que moi, je lui ai demandé :

– Vous le connaissez depuis longtemps ?

– Oui ma chère, depuis des années, a-t-elle répondu en attrapant un objet qu’elle m’a tendu. (C’était un slip noir, ou plutôt un maillot de bain, genre Speedo.) Ça l’empêchera de bouger.

– Depuis combien d’années ? ai-je poursuivi en enfilant le slip, frissonnant lorsque le papillon s’est incrusté en moi. Il ne vibrait pas, il appuyait simplement sur mon clitoris.

– Assez longtemps pour savoir que je ne devrais pas en parler avec vous. Cela dit, ne soyez pas inquiète, a-t-elle poursuivi en me tapotant le genou. Il ne vous fera aucun mal, à l’exception de certains maux très vilains et délicieusement agréables.

Je mourais d'envie de lui poser d'autres questions, mais il était évident qu'elle avait reçu l'ordre de se taire. Lui avait-il déjà envoyé d'autres femmes ? Comment l'avait-elle rencontré ? Était-il riche ? En tout cas, ils paraissaient être très intimes. Que lui avait-il raconté à mon sujet ? Apparemment elle était parfaitement au courant de ses pratiques sexuelles. Comment ?

– Vous êtes sûre qu'il ne va pas me faire de mal ? ai-je demandé. J'étais à la recherche de la moindre information.

– Jamais volontairement, il vous aime beaucoup, ma chère. Ça, je m'en suis rendu compte. Allez-y maintenant. Ne faites pas attendre ce pauvre Stéphane. (Elle a ramassé le godemiché en verre.) Allez vous rhabiller pendant que je nettoie. Votre facture est, bien entendu, entièrement prise en charge.

Je suis retournée au vestiaire, j'ai enfilé mon jean sur ma jolie culotte LOU et j'ai fourré l'autre dans mon sac. J'ai remis mon t-shirt et mon pull en me demandant où Stéphane allait m'emmener, et si j'étais assez correctement vêtue. J'avoue que je n'avais jamais autant pensé à ma façon de m'habiller avant de le rencontrer.

Mandinka m'a remis un sac contenant les boîtes des sex-toys, m'a ouvert la porte et m'a fait un signe d'adieu de la main pendant que je traversais la rue. Au même instant, il s'est mis à pleuvoir, j'ai couru jusqu'à la voiture noire qui m'attendait de l'autre côté de la rue. En ouvrant la portière arrière pour ranger mes sacs, j'ai eu une idée. J'ai refermé la portière, j'ai ouvert celle du passager à l'avant et je me suis installée. Stéphane m'a dévisagée avec stupeur. Il avait coupé la musique à l'instant où j'étais entrée dans la voiture. Il écoutait à pleins tubes une chanson de Lord Lighting. Je l'avais reconnue car Becky la passait souvent, elle aussi, dans sa chambre. Je suppose qu'il avait la permission d'écouter ce qu'il voulait quand il n'avait personne à véhiculer. Il m'a paru un peu embarrassé et un peu perturbé que je m'asseye à l'avant avec lui.

– Vous ne devriez pas vous asseoir ici, a-t-il dit, l'air ennuyé.

– Et pourquoi pas ? Vous n'êtes pas un taxi. Et puis, comme je vous l'ai dit, je pense que nous devrions faire un peu mieux connaissance.

Il a eu un grognement dédaigneux et il a brusquement desserré le frein à main..

– Si vous croyez que je vais vous parler de lui, vous vous trompez.

– Vous n'avez pas compris ce que je vous ai dit ? Je veux juste mieux vous connaître.

– Ne vous donnez pas cette peine. Vous savez, à la seconde où vous passerez la ligne jaune, ce sera terminé.

– Qui vous dit que je vais faire cette erreur ?

N'avait-il pas dit, en plus, que si j'en faisais, ça lui donnerait une excellente occasion pour me punir ?

– Ou quand il sera lassé, a poursuivi le chauffeur alors qu'il marquait l'arrêt à un feu rouge. Dès qu'il s'ennuiera, il n'aura plus aucune raison de vous garder.

– Bon, il faut simplement que je continue à l'intéresser, alors.

– Je suis prêt à parier qu’il va finir par vous baiser dans cette voiture, vous verrez. (Il a fait rugir le moteur en attendant que le feu passe au vert. La voiture a redémarré.) Quand il ne pourra plus se retenir, il va le faire, et une fois qu’il aura tiré son coup, il va vous jeter, peu importe l’endroit. Il vous abandonnera sur le trottoir avec son sperme sur vos cuisses, et il oubliera immédiatement votre existence.

En disant ça, Stéphane était devenu cramoisi. J’ai eu l’impression qu’il avait voulu me choquer, mais qu’en fait, c’est lui qui était gêné. J’ai plié les bras. Ainsi, tout serait fini entre nous dès que James et moi aurions fait l’amour ?

– C’est lui qui vous a dit de me dire ça ? Pourquoi me dites-vous un truc pareil ?

– Parce que c’est la vérité !

– Cela ne lui ressemble pas du tout.

– Vous ne le connaissez pas !

Si Mandinka ne m’avait pas dit ce qu’elle m’avait dit, je me serais vraiment inquiétée.

– À combien de femmes a-t-il fait ça ? ai-je demandé.

– Je l’ai déjà vu faire, a-t-il répondu sur un ton hésitant.

– S’il s’agit juste d’un jeu et de la façon dont il doit se terminer, vous n’étiez certainement pas censé me le dire. (Tout en l’observant du coin de l’œil, je m’efforçais de paraître très tranquille. Il ne répondait pas.) Est-ce vrai pour vous aussi ? Vous devriez le quitter si vous franchissiez la ligne jaune ? Combien de règles venez-vous de violer en me parlant comme vous le faites ?

Sur le volant, ses articulations étaient devenues toutes blanches.

– Allez Stéphane, de quoi s’agit-il en fait ? Je ne lui dirai rien si vous...

Il s’est rabattu vers le trottoir, la voiture a pilé si brusquement que j’ai failli valdinguer.

– Vous devez mettre fin à cette histoire. Dites-lui que vous ne voulez plus le voir.

– Pourquoi ? Puisque, de toute façon, il va finir par me larguer, pourquoi ne pas le laisser faire ?

Il a poussé un juron dans une langue qui m’était inconnue, puis il a appuyé son front sur ses mains agrippées au volant. Il respirait très fort. Au bout d’un moment, il s’est calmé. Il a laissé tomber ses mains sur ses genoux. La tête basse, il a murmuré quelque chose d’inaudible à cause de la pluie qui tapait sur la carrosserie.

– Que dites-vous ? ai-je demandé prudemment.

– Ne lui dites rien, je vous en prie. (Sa voix était devenue rauque.) Je vous en prie.

– Dites-moi de quoi il s’agit, et je ne lui dirai rien, à moins qu’il me le demande explicitement. Vous savez que je ne peux pas lui mentir.

Stéphane a pris une profonde inspiration.

– Vous avez compris que je ne suis pas uniquement son chauffeur, a-t-il concédé. Une partie de mon travail consiste à le protéger.

– Je sais.

– Et nous pensons que vous êtes dangereuse. J'étais... je suis censé essayer de vous foutre la trouille. Si vous aviez rompu de votre plein gré, il n'aurait pas pu avoir de doutes. Et tout serait redevenu comme avant.

Moi, j'étais quasiment certaine que James aurait eu des doutes. Et qui était ce « nous » ? D'autres gardes du corps ? D'autres employés ? Ma venue avait dérangé beaucoup de monde ? Tout ce que j'ai trouvé à lui dire, ce fut :

– Je ne suis pas dangereuse. Je suis juste une étudiante en thèse. Et je le laisse m'imposer ses propres règles, n'est-ce pas ? Vous connaissez tout de moi, vous savez qui je suis, alors que moi je n'ai pas la moindre idée de qui il est. Comment est-ce que je pourrais être dangereuse ? Il y a beaucoup de types très riches sur Terre. Ça ne peut pas être juste à cause de l'argent. Ce n'est pas à cause ça que vous vous inquiétez.

– Nous souffrons tous quand il... (Il s'est tu, les lèvres serrées.) Je vous demande pardon de vous avoir dit des choses désagréables et d'avoir essayé de vous faire peur. Je n'y arrive pas.

– Vous devez beaucoup tenir à lui. (De quoi son personnel essayait-il de le protéger ? D'une peine de cœur ? Si c'était ça, c'était très touchant.) J'ai le sentiment que vous avez essayé de faire ce que vous pensiez être votre devoir, j'ai dit, en me sentant un peu triste pour lui.

– Merci pour votre compréhension. (Il a pris sa respiration avant de relever la tête.) Je suppose que je dois prétendre que rien de tout ça n'est arrivé.

– Moi... (J'ai retenu un cri, le vibromasseur s'était soudain remis en marche.) ... aussi.

J'ai piqué un fard en m'efforçant de rester assise, bien tranquillement. Stéphane n'a pas paru remarquer quoi que ce soit. Nous avons roulé dans la circulation assez fluide de l'avenue.

– Vous voulez du chinois ou une pizza, ou quoi d'autre ?

– Vous allez manger avec moi ? ai-je demandé en m'agrippant à la poignée, affreusement excitée par le vibromasseur.

– Non, vous seulement.

– Bon, arrêtons-nous à un Ray, je prendrai juste un ou deux trucs. Je crois qu'il y en a un là-bas. (Il a tiré le frein à main et a fait mine de sortir.) Non, attendez ! (Je l'ai arrêté en lui prenant le poignet.) J'ai une idée. (Il s'est retourné vers moi.) Vous voulez lui faire croire qu'entre nous, tout va pour le mieux ? Alors écoutez. Prenez ce téléphone et filmez-moi pendant que je vais m'acheter une pizza et que je reviens à la voiture.

Stéphane a pris le téléphone en demandant « pourquoi ? »

– Parce que... j'ai ce truc posé sur moi, qui bourdonne en ce moment même. Je crois qu'il aimera me regarder tenter d'acheter à manger dans l'état où je suis !

– Oh ! a-t-il dit, en écarquillant les yeux à l'instant même où il a compris ce que je voulais dire. (Il m'a tendu de l'argent.) Ok. (Il a tapoté sur l'écran du téléphone pour trouver la caméra.) Allez-y.

Ensuite, il m'a filmée en train de sortir de la voiture avec précaution. Il s'est penché à la fenêtre pour me suivre. J'avancais lentement, en essayant d'avoir une démarche sexy malgré l'envie que j'avais de me rouler en boule pour me laisser envahir par cette nouvelle sensation. Quand j'ai passé

ma commande au serveur à travers la vitre, la puissance du vibromasseur est montée d'un cran. J'ai rejeté ma tête en arrière en feulant, il a dû croire que j'étais sous Ecstasy ou un autre truc du genre.

– Mmmm, j'adore la pizza, ai-je dit, en tentant sans beaucoup d'espoir de dissimuler mon extase pendant qu'il me tendait mes parts de pizza sur une assiette en carton. Il a pris mon argent avec un air du genre « tu fais comme tu veux, ma belle ».

Le vibromasseur a stoppé au moment où il me rendait la monnaie. J'ai ressenti un mélange de frustration et de soulagement. Je suis retournée à la voiture, rouge comme une pivoine. Stéphane a continué de me filmer quand j'ai mordu dans le premier morceau de ma délicieuse pizza au fromage, puis il a stoppé l'enregistrement. Entre deux bouchées, je lui ai montré comment envoyer la vidéo. Nous sommes repartis en direction des quartiers chic.

– Où allons-nous ? lui ai-je demandé.

– Un hôtel, m'a répondu Stéphane. À ce propos, je dois vous dire de vous rendre à la chambre 324. J'espère qu'il sera content de la vidéo.

– J'en suis sûre.

Stéphane s'est mis à rire nerveusement.

– C'est une chance que vous aimiez faire ce genre de choses. S'il me l'avait demandé, je n'aurais pas pu.

– Il ne vous le demande jamais ?

Pendant un bref instant, j'ai eu le sentiment que son personnel était tellement loyal parce qu'il les avaient séduits, eux aussi.

– Oh non, Dieu merci ! a répondu Stéphane en rougissant. Il est très exigeant, mais pas pour ce genre de choses.

Je me suis demandé ce que Stéphane pouvait bien faire d'autre pour James. Il était au volant à chacune de nos rencontres. Est-ce qu'il entendait ce qui se passait à l'arrière de la voiture ? Était-il excité par ce que nous faisions ? Au vu de ce qu'il m'avait dit, il savait que nous n'avions pas encore fait l'amour. S'il prenait son boulot de garde du corps au sérieux, il devait écouter tout ce qui se passait dans la limousine. Et si ça l'excitait, peut-être se masturbait-il en rentrant chez lui ? Avait-il un ou une petit(e) ami(e) ? Il a tourné dans une rue transversale et s'est garé devant un immeuble assez passe-partout.

– Maintenant, vous devriez retourner à l'arrière. Je vais vous ouvrir la porte.

Il a fait le tour de la voiture et a ouvert les deux portières. À cet instant précis, le vibromasseur s'est remis en route. Il m'a tendu la main pour me soutenir. Je me suis glissée à l'arrière de la limousine, avec mes sacs de shopping, en m'efforçant de contrôler ma respiration. Un pâté de maisons plus loin, nous nous sommes arrêtés devant un petit hôtel ancien. Deux portiers en livrée chamarrée m'ont aidée à sortir de la voiture. L'un s'est emparé de mes emplettes, l'autre m'a ouvert la porte du hall d'entrée. L'endroit n'était pas immense, mais opulent, à la mode européenne, tout de velours, miroirs et marbre. Je me suis frayé un chemin jusqu'aux ascenseurs, lentement, en essayant de ne pas montrer que j'étais sur le point de jouir là, sur la moquette du lobby ! Au moment où j'ai

atteint le troisième étage, le vibromasseur s'est à nouveau arrêté. J'ai débouché sur un couloir recouvert d'une épaisse moquette et parfaitement silencieux. J'ai frappé à la porte de la chambre 324. Il a ouvert. Cette vision m'a littéralement coupé le souffle. Il était pieds nus dans un jean, sa chemise blanche était à moitié boutonnée, ses manches roulées au-dessus du coude. Ça peut paraître étrange, je le sais, mais lors de toutes nos rencontres précédentes, il portait un costume cravate. Alors le voir ainsi, tellement décontracté, me l'a fait paraître mille fois plus vivant. À cet instant, il était un être de chair et de sang, pas un fantôme issu de mon imagination. Et il avait l'air tout à fait comestible.

Avant que j'aie pu me jeter dans ses bras, il s'est reculé pour m'annoncer :

– Karina, j'aimerais vous présenter un ami à moi, Réginald Martindale. Il est conservateur à la Tate Britain. J'ai pensé que nous pourrions discuter d'histoire de l'art tous les trois.

Possession et caresses

J'ai fait quelques pas à l'intérieur de la pièce. Un homme d'un certain âge, fort bien mis, s'est levé de table pour me serrer la main.

– Heureux de faire votre connaissance.

Il ressemblait un peu à un maître d'hôtel transfuge d'une série de la BBC.

– Moi de même, lui ai-je répondu avant de me tourner vers l'homme qui aimait tant me surprendre. Je ne vous interromps pas, j'espère ?

– Asseyez-vous, je vous en prie, joignez-vous à nous pour finir cette bouteille, a-t-il répondu en me guidant vers une chaise dans la lumière douce qui nimait sa silhouette. (Je me suis alors aperçu que la chambre était, en réalité, une suite avec salon et chambre à coucher.) Je crois que Monsieur Martingale et vous avez des centres d'intérêt en commun.

Sur la table dressée pour deux, il y avait des reliefs de fruits et de fromages. Je me suis demandé si le vin faisait partie d'une corbeille de bienvenue. Une sculpture en cristal, aux courbes sinueuses, très chic et sûrement hors de prix, trônait au centre de la table.

– Est-ce que la Tate n'est pas sur le point de présenter une exposition majeure sur les préraphaélites ? lui ai-je lancé en m'asseyant. Je connaissais parfaitement la réponse, mais il m'est apparu très « britannique » d'engager la conversation par une question.

– Oui, en effet, nous exposerons pas moins de cent cinquante tableaux, une réalisation majeure, a répondu Martingale.

Ce qui l'a tout naturellement amené à m'expliquer combien il avait été difficile de rassembler ces œuvres. Puis nous avons dérivé sur les relations entre peintres et poètes préraphaélites, un sujet que je ne connaissais pas très bien. Les préraphaélites en tant que punks artistiques, c'était la thèse que j'avais développée dans mon mémoire. Ils ne prenaient pas de gant et choquaient terriblement la société victorienne, tellement distinguée. James a versé la dernière goutte de vin à Martindale.

– N’oublions pas qu’il était difficile d’exprimer le moindre intérêt pour la sexualité en ce temps-là.

Quand il a prononcé le mot sexualité, son pied a effleuré ma cheville. Il n’a pas mis le vibromasseur en marche, mais je sentais sa pression sur ma peau comme si c’était sa main qui me caressait. Martindale a reniflé :

– Aujourd’hui, on s’imagine que les Victoriens ne faisaient pas l’amour. En réalité, ils ont produit plus de pornographie par adulte lettré que n’importe quelle autre civilisation depuis l’invention de l’imprimerie. La différence avec nous, c’est qu’ils avaient bien plus de raisons de le cacher.

– Tout à fait d’accord, a acquiescé James. Ce qui était compliqué, c’était d’en parler, pas de le faire. On pouvait faire beaucoup de choses tant que cela restait secret. En revanche, avec l’art, il s’agit de rendre les idées visibles.

– Aujourd’hui, nous admirons ces tableaux comme de belles images. Mais je suis entièrement d’accord avec vous, Karina. Le public de cette époque devait être choqué. Scandalisé.

– Que pensez-vous du *Roi Cophetua et la servante mendicante* ? ai-je demandé.

– Oh ! c’est quasiment pornographique, vous ne pensez pas ?

– Vraiment, Reg ?

James a terminé son verre en rejetant sa tête et son long cou si lisse en arrière.

– Ça se discute, mais je pense que si Burne-Jones a habillé la servante comme il l’a fait, ce n’est pas pour préserver une pudeur toute victorienne. Il lui a fait porter ce qui ressemble à de la lingerie. S’il l’avait peinte nue, on aurait pu penser qu’il faisait référence aux nus de la Renaissance. Bien au contraire, il la représente à moitié nue, selon les critères victoriens. Pas vraiment en bas et porte-jarretelles, mais c’est quand même très suggestif.

– D’autant que tous les autres personnages du tableau sont entièrement habillés, ai-je ajouté. Alors qu’elle est censée être portée aux nues par le roi, deux personnages font des messes basses, comme si la scène qui se déroulait devant eux était scandaleuse.

– C’est exactement ça. Quand ils sont représentés seuls tous les deux, comme dans la version de Leighton, l’interprétation devient très différente, a poursuivi Martindale.

– Je ne l’ai vu qu’une fois, s’est écrié mon homme mystérieux, je ne m’en souviens pas très bien.

– Eh bien, venez l’admirer à nouveau ! lui a répondu Martindale en se levant.

Nous avons fait de même et il m’a serré la main.

– Mademoiselle Casper, j’aimerais beaucoup lire votre mémoire. (Il a sorti une carte de son attaché-case et me l’a tendue.) Voici ma carte. Envoyez-le moi par mail.

– Je le ferai sans faute.

J’étais flattée qu’il s’intéresse à mon travail au point de me confier sa carte. Est-ce qu’il y avait des galeries de la Tate ailleurs qu’en Angleterre ? Je me le demandais. Non pas que j’aie le moindre espoir d’y décrocher un poste, mais Monsieur Martindale pouvait être quelqu’un d’utile à connaître.

Je me suis également demandé si James avait planifié notre rencontre. Les deux hommes se sont serrés dans les bras l'un de l'autre et il est sorti. James s'est appuyé sur la porte en soupirant :

– J'ai cru qu'il ne partirait jamais !

– Mais c'est pourtant vous qui l'avez invité ? ai-je demandé, debout à côté de ma chaise.

Comment savoir si son rendez-vous ne m'était pas, en partie, destiné ?

– Oui, je voulais vous offrir la possibilité de le rencontrer, mais bon Dieu, à l'instant où vous avez franchi cette porte, je n'ai plus souhaité qu'une seule chose, être seul avec vous. (Il m'a regardée par en dessous.) Vous deviez être encore plus impatiente que moi, non ?

– À vrai dire, je suis assez... excitée.

Il a répété le mot « assez » tout doucement en s'approchant de moi et en glissant le doigt le long de mon décolleté. Son accent était plus prononcé que d'habitude. Est-ce que c'était Martindale qui déteignait sur lui, ou bien est-ce qu'il se donnait un genre, pour rire ?

– Je trouve que le verre est un matériau vraiment exquis.

– Magnifique, lisse et impitoyable, ai-je répondu.

Cette description aurait aussi bien pu s'adresser à lui, vu ce que m'avait raconté Stéphane. Il a haussé le sourcil comme pour m'inviter à en dire plus. Mais je suis restée silencieuse, le cœur battant. Il était tout proche de moi, suffisamment proche pour que je puisse sentir la chaleur de son corps. Il était plus grand que dans mon souvenir. Avions-nous déjà été debout, face à face ainsi ? Une seule fois. La nuit où nous nous étions rencontrés dans le bar. Il a posé sa main sur ma hanche. De l'autre, il m'a soulevé le menton.

– Cela vous dérangerait beaucoup si je vous embrassais ?

Ça m'a presque fait rire. Après tout ce qu'il m'avait fait, qu'il me demande la permission de m'embrasser, c'était franchement comique !

– Je vous en prie.

Il a posé lentement ses lèvres entrouvertes sur les miennes, comme s'il les explorait, dans l'attente d'une réponse. J'ai eu un instant le souffle coupé quand il s'est mis à mordiller mes lèvres, sa langue pointant pour humecter un peu la voie en cherchant la mienne. Sa main a glissé de mon menton à mes cheveux, il m'a forcée à me pencher en arrière et à offrir ma bouche à une exploration plus poussée. Sa langue taquinait la mienne et l'invitait à lui répondre. Peu à peu, mon corps tout entier m'a paru se fondre avec le sien. Il m'a poussé encore un peu plus en arrière. Maintenant, sa langue fourrageait et découvrait l'intérieur de ma bouche sans aucune retenue. Je n'avais jamais été dévorée comme ça. Quand il m'a enfin lâchée, j'étais à bout de souffle, plus mouillée encore qu'en arrivant.

– À quelle heure devez-vous passer votre coup de fil ?

– Quel coup de fil ?

– Prévenez votre colocataire que vous lui donnerez signe de vie à 8h30, a-t-il poursuivi, le nez plongé dans mes cheveux, parce que maintenant, vous êtes sur le point de vous faire attacher par un homme étrange.

Ces mots m'ont fait frissonner. Je lui ai répondu d'une voix rauque :

– Ooo... ok. Je vais juste lui envoyer un SMS, d'accord ?

– D'accord, rejoignez-moi dans la chambre, nue, quand vous aurez terminé et apportez l'autre objet que Mandinka vous a donné.

Puis il s'est éclipsé derrière la porte à double battant de la chambre à coucher. J'ai entendu de la musique. Du violon. J'avais les mains qui tremblaient tellement que j'ai eu toutes les peines du monde à envoyer mon SMS. C'était de l'excitation, pas de la peur, même si le résultat était le même. Je respirais très vite, mes jambes tremblaient un peu.

Je me suis déshabillée et j'ai posé tous mes vêtements sur la chaise où je m'étais assise auparavant. Il avait bien précisé nue, j'ai donc enlevé le vibromasseur ainsi que le slip noir. Il était complètement trempé. Je l'ai posé sur la table, j'ai attrapé le petit sac de shopping et je me suis dirigée vers la chambre sur la pointe des pieds.

Il m'attendait debout, une bobine de cordelette noire à la main. Il portait toujours sa chemise Oxford blanche et ses jeans. Ses cheveux avaient un peu poussé depuis notre première rencontre. J'ai eu une envie folle d'y passer les mains. Les rideaux occultants étaient fermés. Des veilleuses, de part et d'autre du lit, diffusaient une lumière tamisée. Il m'a demandé de m'approcher.

– Avez-vous déjà été attachée ?

– Seulement pour jouer aux cow-boys et aux Indiens. Jamais pour le sexe.

– Prévenez-moi n'importe quand si vous êtes engourdie, m'a-t-il dit en m'attirant à lui (il a passé ses lèvres dans mes cheveux) ou si vous avez mal. Je veux savoir. Il peut arriver que ce soit intentionnel.

– Ok.

– Vous savez que vous n'êtes pas censée dire ça.

– Argl ! C'est vrai, je m'excuse.

– Penchez-vous et posez vos mains à plat sur le lit. À chaque erreur commises, je vous donnerai une tape sur chaque joue.

– Oui, oui, me suis-je efforcée de lui répondre.

Je me suis penchée, les mains en avant sur le lit. J'entendais un bruissement derrière moi. Je ne pouvais pas voir ce qu'il faisait, mais la première chose que j'ai sentie, ce fut le contact du gland du godemiché avec ma vulve toujours humide. Il lui a impulsé un mouvement de va-et-vient pour bien l'humidifier en disant :

– C'est bien lubrifié, ça va rentrer tout seul.

C'était vrai. Il l'a introduit et j'ai senti aussitôt entre mes fesses la pression de sa cuisse qui maintenait le godemiché en place. Il m'a rappelé « maintenant une tape de chaque côté », en frappant assez fort ma joue droite. J'ai poussé un cri de surprise. Avant que la sensation de brûlure ait eu le temps de disparaître, il a fait la même chose de l'autre côté. Sur l'autre joue. J'ai crié à nouveau, en me retenant de me relever pour frotter ma joue endolorie.

– Maintenant, nous allons vous mettre quelque chose qui maintienne ça en place, a-t-il dit en retenant mon pubis d'une main pendant que, de l'autre, il enfonçait le godemiché. (Je n'ai pu retenir un gémissement de plaisir quand le gland de verre s'est mis à me fourrager.) Glissez sur le lit.

J'ai fait ce qu'il me demandait. Il a fait un nœud avec la cordelette autour d'une de mes jambes, puis de l'autre. Son contact était plus doux que je ne l'imaginais, il n'y avait aucune rugosité, on aurait presque dit du satin. Je n'ai pas pu voir la suite des événements, mais il a fait plusieurs tours de corde et des nœuds ici et là... Quand il a eu terminé, mes grandes lèvres étaient maintenues écartées par un croisement de fils qui tiraient dessus et il avait fait un nœud directement sous la base du godemiché en verre. Il m'a montré son œuvre dans un miroir, j'ai donc pu voir les cordes et jusqu'à quel point j'étais grande ouverte, bien que j'aie été mille fois plus intéressée par lui que par moi. Sa chemise pratiquement déboutonnée laissait voir ses pectoraux et ses abdominaux.

– Magnifique, a-t-il dit, les yeux brillants, en effleurant amoureusement mes cheveux de ses lèvres. Vous êtes divine. Maintenant, mettez-vous à genoux que j'harmonise le haut avec le bas.

Il s'est mis debout derrière moi et a croisé la cordelette plusieurs fois entre mes seins et autour de mon torse. Il travaillait méthodiquement, en frottant ma peau à plusieurs reprises avant de faire un nœud. Ses lèvres suivaient la courbe de mon cou et de mon épaule pendant qu'il me demandait de lever un bras ou de me mettre dans telle ou telle position. La musique avait changé. Nous avions quitté les violons pour un morceau de world music qui associait des tambours africains aux sons de la harpe celtique. Je me suis mise à onduler, comme si nous étions en train de danser. Quand ça a été terminé, chacun de mes seins était enserré par des cordes tellement tendues qu'il pointait comme un « i ». Il a repris le miroir et l'a dirigé vers moi afin que je puisse m'admirer. Il a plaisanté :

– On dirait un bikini.

J'ai répondu en gloussant :

– C'est très stylé.

La cordelette noire contrastait avec le blanc de ma peau.

– Le bondage est un art, a-t-il dit, en reposant le miroir. Et l'art, c'est... (j'ai essayé de me rappeler ses paroles exactes) l'art, c'est rendre les choses visibles.

Il s'est redressé derrière moi, a fait courir ses mains sur mon ventre, en partant du bout de la corde fixé sur mes hanches jusqu'à celui qui entourait ma poitrine, et m'a secouée.

– Des idées et des sensations.

– Et ça, c'est quoi ? ai-je demandé en soulevant mes bras pour essayer de l'attirer vers moi et de l'embrasser.

Il a cédé en grognant. Ce baiser fut plus violent que le premier. Ensuite, il a fait glisser ses mains sur mon corps pendant qu'il me suçait la base du cou. Ses doigts se sont arrêtés sur mes tétons pour les titiller un peu, puis sur mon nombril, pour terminer leur course sur mon clitoris tout épanoui.

– Mais qu'est-ce qui est visible en ce moment ? a-t-il demandé en me pinçant légèrement, ce qui m'a fait sursauter. Ce qui est visible, c'est mon désir de vous contrôler. Mon désir de vous donner du plaisir. Mon désir de vous rendre belle. Pas forcément dans cet ordre-là. Allongez-vous. Sur le dos.

Plutôt que de répondre, je lui ai obéi. Il n'en avait pas terminé avec la corde. L'étape suivante, c'était d'attacher ma cheville droite à mon poignet gauche et vice versa, pour maintenir mes genoux repliés.

– Maintenant, montrez-moi si vous parvenez à vous mettre à genoux, a-t-il dit en reculant un peu.

Ce fut un peu délicat, mais j'ai réussi à rouler sur le côté et à me relever ensuite sans me servir de mes bras.

– Bien. Maintenant, face contre terre, montrez-moi votre cul.

C'était plus facile. Il me suffisait de me laisser tomber sur le côté, puis de rouler sur moi-même en sortant les bras.

– Très bien. Maintenant, remettez-vous sur le dos.

J'ai repris ma première position, un peu hors d'haleine et toute palpitante à cause des vibrations que le moindre de mes mouvements impulsait au godemiché de verre. Mes seins aussi étaient devenus hyper sensibles à force de frotter ma peau sur le dessus de lit.

– Comment vous sentez-vous ?

– Excitée comme une chienne.

Il a souri.

– Rendez visible votre désir pour moi. Faites de l'art.

Je l'ai regardé en hésitant, je réfléchissais en même temps à ce qu'il voulait dire.

Est-ce que je devais chanter ? Réciter de la poésie ? Danser ? Ça, je ne le pouvais pas vraiment, ficelée comme j'étais, mais je pouvais bouger un peu. La musique était inhabituelle mais très belle, une sorte de flûte jouait une mélodie sur fond de tambours et de cordes. J'étais vraiment embarrassée, mais lui attendait, les bras croisés. J'ai plongé mon regard dans le sien et j'ai replié un genou sur mon corps en lui cachant mon sexe. Puis j'ai tendu la jambe vers lui. J'ai dû m'asseoir à moitié pour que le bras qui était attaché à cette jambe puisse bouger, lui aussi. J'ai pointé mon orteil comme le font les danseuses et j'ai décrit un cercle avec ma jambe et mon bras, en me tournant pour lui présenter mon sexe à nouveau. J'ai continué à bouger ainsi, en créant pour lui le spectacle le plus lent qui soit, sauf que j'étais déjà complètement nue. Je me suis cambrée en arrière pour faire pointer mes seins. Mes cheveux crissaient en cadence sur la taie d'oreiller.

Soudain, ses mains furent sur moi. Elles se sont posées sur mes seins et ont pincé mes tétons. La sensation, forte et chaude à la fois, qui m'a envahie alors m'a fait haleter. J'ai continué quand sa langue m'a léchée pour calmer ma douleur. Il avait glissé ses hanches entre mes jambes. Je pouvais sentir à travers ses jeans la puissance et la rigidité de son érection contre l'os de mon pubis. J'ai gémi, j'en voulais encore. Je le voulais, lui. Il a dirigé sa bouche vers mon autre mamelon. J'ai essayé de l'emprisonner entre mes cuisses, c'était à peu près tout ce que je pouvais faire, à part geindre. Ou supplier.

– S'il vous plaît, oh s'il vous plaît, s'il vous plaît!

Voilà ce qui j'ai pu sortir. Il s'est cabré et a appuyé son corps contre le nœud en poussant sur ses bras pour faire pénétrer le phallus de verre au fond de mon vagin. Sa voix était plus grave que jamais.

– C’est ça que vous voulez ?

– Baisez-moi, oui non, je veux dire... oui.

Il a gloussé :

– Voilà une réponse bien alambiquée à une question pourtant toute simple !

– Tout dépend de ce que vous voulez dire. (J’ai geint.) Je... oh James, pourquoi vous ne me baisez pas ?

Il s’est mis à pousser en cadence. Ça ressemblait bien plus au sexe que les pauvres expériences, parfois douloureuses, que j’avais eues auparavant. C’était ainsi que j’imaginai les rapports sexuels quand j’étais plus jeune. Être tout à la fois écrasée, entièrement remplie et sur le point d’exploser avec ma propre jouissance. Il m’avait donc fallu 500 grammes de verre, 50 mètres de corde et un homme étrange pour pouvoir le vivre ? J’ai essayé de ne pas y penser. À la place, j’ai poussé mon bassin en arrière, mes hanches remuaient au même tempo que les siennes. Mon clitoris s’est gonflé quand il l’a effleuré avec la couture de sa braguette. Tout à coup, c’était ça que je voulais, je me suis soulevée un peu plus pour me frotter contre lui.

– Hé, hé ! m’a-t-il averti en se retirant. Vous ai-je donné la permission de jouir ?

– Je n’ai pas joui, je voulais juste me rapprocher de vous.

Il s’est penché, m’a embrassée dans le cou et a murmuré à mon oreille :

– Je vais vous faire patienter, Karina.

– Oh !

– À moins que mes coups de boutoir suffisent à vous faire jouir. Tournez-vous, le cul en l’air.

(Il est descendu du lit pour pouvoir me regarder me repositionner.) Reculez jusqu’à ce que vos pieds dépassent du lit.

Il s’est avancé derrière moi et j’ai entendu un bruissement de tissu. C’était sa chemise qu’il enlevait. Puis j’ai senti la chaleur de ses mains sur mes hanches.

– C’est parti.

Il s’est mis à se masturber contre le nœud, d’abord lentement, en bougeant de haut en bas son sexe en érection. Rapidement, il s’est mis à pousser plus fort, en frottant son gland contre la base du godemiché et en l’enfonçant en moi, encore et encore. Chaque poussée était profonde, puissante, étincelante. Je ne pouvais m’empêcher de rejeter mon corps en arrière contre lui, j’en voulais encore, plus profond en moi. Comme il maintenait la cadence, j’ai senti la naissance de la jouissance, puis c’est devenu plus aigu, bien que mon clitoris n’ait été en contact avec rien d’autre que du vide.

– Oh mon Dieu ! me suis-je entendue crier, oh mon Dieu, je vais jouir !

– Seulement si vous y arrivez la première ! a-t-il dit en grinçant des dents.

Alors il a poussé un beuglement comme un animal, d’une force étonnante. Les spasmes de jouissance ont commencé pendant qu’il me tirait violemment vers lui. Un deuxième cri a suivi. Il ne bougeait plus et me tenait serrée de toutes ses forces. Il a eu un dernier gémissement, puis la tension s’est relâchée, son corps s’est alangui doucement. J’ai écouté son souffle rauque pendant de longues

minutes. La musique de fond avait changé, j'entendais maintenant des violons aériens. Il m'a tapoté les fesses en disant :

- Merci. Maintenant je vais vous enlever le godemiché.
- Vous voulez vraiment ?
- Est-ce que vous allez vous sentir atrocement insatisfaite si je l'enlève ?
- Peut-être, si je ne peux pas vous avoir...
- Je vous ai promis, ma chère Karina, que si vous me laissiez faire, je vous enfilerais avec bien

d'autres objets encore, y compris avec mon propre sexe.

Il a un peu tiré sur les cordes pour les faire bouger et m'a enlevé le godemiché. J'ai poussé un long feulement, comme un soupir de regret. Il m'a déposé un baiser sur le crâne, puis a tapoté mon dos et m'a demandé de me retourner à nouveau. J'ai glissé, les cordes enserraient toujours mes poignets et mes chevilles, et je me suis mise sur le dos. Il s'est étendu à mes côtés, j'ai tourné la tête pour regarder sa poitrine qui luisait légèrement de transpiration. J'avais envie de lécher cette sueur qui recouvrait ses pectoraux. Il avait une tache à l'entrejambe, mais ne semblait pas y prêter attention. Il s'est saisi d'une cinquantaine de centimètres de la cordelette soyeuse en m'expliquant :

- J'ai l'impression que votre clitoris apprécie beaucoup les frottements du tissu. Voyons voir comment il réagit à ça.

J'ai ouvert grand les jambes, mes talons posés l'un contre l'autre, mes poignets de part et d'autre de mon corps. Il s'est mis à me téter, je me suis cambrée vers lui pour en demander encore. Après avoir fait tomber la corde entre mes pieds, il a reculé pour observer mes réactions, puis il a commencé à la tirer lentement vers le haut, en gardant le contact avec mon clitoris. Avec une lenteur infinie, sa main est remontée le long de mon corps, devant mes lèvres, mon front. J'ai embrassé la corde quand elle est passée, elle était toute humide de mes fluides. Quand le nœud, au bout de la corde, a frôlé mon clitoris, j'ai sursauté. Il m'a embrassée comme pour me récompenser. Ses lèvres étaient délicieuses, aussi gonflées que les miennes. La translation de la corde a repris le long de mon corps, de haut en bas, ainsi que son frottement à l'endroit le plus sensible. Il m'a légèrement massé le clitoris avec le nœud. Le désir m'a fait grimacer et gémir. Il m'a calmée du regard et est reparti dans l'autre sens, de bas en haut. À la fin du troisième passage de la corde, j'étais hors d'haleine, ce qui a rendu notre baiser, à la fin du trajet, impétueux et étourdissant.

- J'ai quelque chose d'encore mieux que la corde, a-t-il murmuré en sortant du lit.

Quand il s'est retourné, il tenait quelque chose que je n'ai pas réussi à voir. Il s'est blotti contre moi, nos deux corps se sont touchés. J'ai senti quelque chose de froid et de lisse effleurer ma cuisse. Puis il a passé un objet long et froid sur mon clitoris et le long de ma chatte, là où était passée la corde. Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

Il l'a tiré le long de mon corps, comme il l'avait fait avec la corde. J'ai senti une série de boules très douces frotter l'une après l'autre mon clitoris. J'ai tendu mon bassin en l'air pour essayer d'augmenter la friction. Mais ce nouveau jouet, au lieu de me frotter, jouait avec mes terminaisons nerveuses tout en douceur, de manière plus délicieuse encore ! Puis sa main a glissé à nouveau vers

mon sexe, il a massé mon clitoris un moment avant que recommence la lente progression du – c'était quoi au fait ? –, rang de perles vers le haut. Quand il a eu terminé, je tremblais comme une feuille.

– Qu'est-ce que c'est, j'ai demandé d'une voix éteinte. Je peux voir ?

– Vous ne devinez pas ?

– Ça ressemble à un collier de perles. Des perles de verre ?

– Pas mal, a-t-il répondu avec un petit sourire ravi. Vous me connaissez bien, ma douce, mais non, il ne s'agit pas de perles de verre, c'est un très long collier de perles fines.

Et il a recommencé à le passer lentement, encore et encore, sur mon clitoris, et à le faire glisser dans le fluide qui inondait mes petites lèvres. À son septième ou huitième passage, j'ai arrêté de compter. À partir de là, ce ne fut que gémissements et râles. C'était trop et pas assez en même temps. J'ai tenté de refermer mes jambes, mais il m'en a empêchée en bloquant un de mes genoux avec le sien. Il m'a donné une tape sur la chatte, ce qui m'a fait hurler.

– Ne bougez pas, a-t-il chuchoté, vous semblez aimer les caresses très légères, Karina. Voulez-vous que j'essaye quelque chose d'encore plus léger ?

J'ai répondu en murmurant « oui, s'il vous plaît » et en essayant de me détendre un peu. Il a déposé un baiser sur ma joue, s'est levé de nouveau et est revenu avec un objet insolite dans la main. C'était un pinceau. Un pinceau de peintre, pas comme ceux qu'on utilise pour peindre les murs. Il s'est assis au pied du lit et j'ai senti qu'il me titillait l'entrée du vagin. Il a mouillé le pinceau avec mes fluides et a passé un grand coup sur mon clitoris. J'ai poussé un cri. Le contact était très léger, pourtant c'était hyper excitant. Il a recommencé, a mouillé son pinceau dans mon vagin, puis a brossé mon clitoris.

– À quoi croyez vous que pensait le peintre en peignant *Le roi Cophetua* ? m'a-t-il demandé innocemment, comme s'il était en train de me peindre les ongles des pieds et pas le sexe.

– Euh, eh bien...

Je n'arrivais plus à m'exprimer de façon cohérente.

– Martindale et vous pensez que ce tableau flirte avec la pornographie. Vous croyez que le peintre était excité quand il l'a peint ?

– Je... je suis sûre qu'il l'était.

– Ah ! C'est pour ça qu'il est tellement réussi ? Qu'est-ce qui l'a chamboulé assez fort pour qu'il réalise un tel chef-d'œuvre ?

– L'... l'idée... (Il me donnait des petits coups de pinceau dans les deux sens maintenant, c'était comme une aile de papillon. Ça m'excitait tellement, tellement, mais pas tout à fait assez pour jouir.) L'idée que la servante mendicante était à sa merci. Si elle était nue, le roi tombait fou amoureux d'elle.

– Un amour sans espoir, pourrait-on dire.

– Oui.

– Mais alors, il l'exalte ?

– Oui... parce qu'il le doit s'il l'aime vraiment et ne la considère pas comme une traînée qu'il peut baiser et jeter ensuite.

– Fascinant ! Et vous pensez que Burne-Jones a été émoustillé par cette idée ? L'idée qu'un homme de haute naissance ait pu choisir une femme du peuple, nue comme un verre, pas uniquement pour la baiser mais parce qu'il éprouvait de tels sentiments pour elle qu'il l'a mise sur un piédestal ? Pensez-vous que l'artiste a baisé son modèle ?

– Peut-être.

C'était osé de penser que Burne-Jones avait intégré ses propres désirs et ses fantasmes dans cet immense chef-d'œuvre de l'art pictural.

– L'un de ses modèles était sa maîtresse. Mais pas celle-là. Je me demande...

– Est-ce qu'il désirait cette femme du *Roi Cophetua* et qu'elle se refusait à lui ?

– Oui, on peut se poser la question, a-t-il acquiescé en tirant sur mes cordes de façon à m'écarteler encore un peu plus. Maintenant, vous allez pouvoir jouir.

– Maintenant ?

– C'est maintenant ou jamais.

J'ai crié quand il s'est remis à me broser de haut en bas et de part et d'autre, ce qui, de façon inexpliquée, a suffi à déclencher mon orgasme.

Pourtant, j'avais été encore moins stimulée, mais c'était peut-être ça le secret après l'avoir tellement désiré tout l'après-midi où j'avais enchaîné les petites gâteries, le rasage, le verre, l'art de la conversation et le bondage. J'ai commencé à crier avant, c'était comme si je grimpais au rideau de ma propre volonté. J'ai crié encore plus fort quand j'ai finalement été immergée dans une lente explosion. Je l'ai ressentie jusqu'au bout des pieds, cette sensation qui gagnait peu à peu tout mon corps. Au moment où elle commençait à s'atténuer un peu, il a glissé le gode de verre en moi. Cette fois-ci, l'explosion a eu lieu en temps réel, un second orgasme m'a dévastée. J'en ai eu un troisième quand il s'est mis à actionner le sexe de verre avec la main. C'était une sensation nouvelle, tout à fait incroyable. Quand il a enlevé le godemiché, j'étais trop anéantie pour pouvoir réagir. Il a déposé un baiser très tendre sur mon clitoris ravagé.

– Je vais vous libérer bientôt, a-t-il dit.

Il a laissé tombé les perles sur mon corps et il s'est levé.

Défier l'insolite

Il est revenu, un gant tiède et humide et une serviette sèche à la main. Il s'est occupé de moi tendrement, sans défaire mes liens. Puis il a commencé à dénouer ceux qui enserraient mes hanches. Il m'a lavé et essuyé l'intérieur des cuisses. Un baiser très pudique sur mon mont de Vénus a parachevé ma toilette avant qu'il referme mes genoux l'un sur l'autre comme on ferme un livre.

– Vous n'êtes qu'un enchevêtrement splendide de cordes et de chair, s'est-il exclamé en traçant du doigt le cadre d'un tableau imaginaire.

– Prenez-moi en photo, lui ai-je répondu, en esquissant un petit sourire.

– Vous êtes sérieuse ?

– Tout à fait. Mais pas une photo cochonne, n'est-ce pas ?

Ça l'a fait rire, il est parti chercher son téléphone au salon. Il a arrangé mes cheveux afin qu'ils cachent mon visage et il a pris la photo.

– Voilà. Je vous l'ai envoyée par SMS.

J'ai entendu le signal d'envoi.

– C'est pour moi ?

– La photo ? a-t-il demandé en s'asseyant au bord du lit.

– Mais non, le téléphone !

– Ah bon ! J'ai cru vous entendre dire que vous vouliez vous débarrasser de votre vieux téléphone pourri. (Il souriait.) Il est à vous, à condition que vous répondiez à mes appels.

J'ai secoué la tête pour dégager mon visage et pour pouvoir le regarder.

– Pourquoi est-ce que je n'y répondrais pas ?

Il a pris les perles, les a posées à côté de moi et s'est mis à me masser doucement le mollet.

– Je ne vous ai pas dit que le prix à payer serait nécessairement élevé.

– Alors, nous sommes d'accord.

J'ai gloussé bêtement quand il a touché un point sensible sur ma jambe. Il a souri, mais sa main ferme et chaude n'a pas bougé.

– Vous avez apprécié votre virée shopping ?

– Oui, beaucoup, ai-je répondu, tout en pensant à Mandinka, à Stéphane, à l'argent et à nos noms d'emprunt. Pourquoi avez-vous déposé une enveloppe pour moi au nom d'Ashley, et pas Karina ?

Mandinka aussi avait noté le nom d'Ashley sur son carnet de rendez-vous.

Son autre main a rejoint la première, toutes deux me malaxaient, me massaient la jambe.

– Je n'étais pas sûr que vous vouliez donner votre vrai nom.

– Pourquoi donc ?

– Parce que vous auriez pu être gênée par quelque chose, ou que vous changiez d'avis, ou pour n'importe quelle autre raison personnelle, m'a-t-il expliqué nonchalamment. Imaginez que quelqu'un de votre famille, un cousin par exemple, soit entré dans ce magasin et ait vu votre nom. Il aurait pu poser des questions embarrassantes. Utiliser un nom connu de nous seuls vous protège de ce genre de choses. Cela vous laisse le choix de le révéler aux autres ou pas.

– C'était pour me protéger !

Je me suis alors demandé s'il avait réservé le restaurant sous un faux nom ?

– Oui. Maintenant, parlez-moi de la robe que vous vous êtes achetée.

Il a posé ses mains sur mon poignet et a massé doucement l'endroit que la corde avait marqué.

– Vous vous attendiez à quoi ? En fait, vous vouliez deviner ce que j'allais choisir ?

Il a gloussé :

– C'est vrai. Vous avez raison.

– Vous m'aviez écrit d'acheter quelque chose que je n'avais pas l'habitude de porter.

– Mais vous aimez cette robe ? Vous ne l'avez pas achetée juste pour me faire plaisir ?

J'ai levé la tête pour le regarder dans les yeux.

– Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'en suis tombée amoureuse à l'instant même où je l'ai vue.

Il m'a souri.

– Bon, moi qui allais vous demander la raison de votre choix ! Il semble que vous n'ayez pas réfléchi bien longtemps.

J'ai reposé ma tête pendant qu'il détachait mon second poignet.

– Non, je n'ai pas réfléchi. En y repensant, j'avais sans doute Cendrillon dans un coin de ma tête.

– Vraiment ?

– Oui. Ma coloc' m'avait raconté l'expérience horrible qu'elle a vécue à sa fête de fin d'études, et puis je vous avais aussi parlé de mes fantasmes. En plus, j'avais toujours cette peinture à l'esprit. Même après avoir acheté la robe.

– Je viens de penser à quelque chose. Cendrillon, ça parle aussi d'anonymat et de noms d'emprunt. Dans l'histoire, elle sait qui est le prince, mais lui ne sait pas qui elle est. Et pourtant, il tombe amoureux d'elle, a-t-il continué tout en déposant un baiser à l'intérieur de mon poignet. Dans la version que je connais, c'est son cœur pur qui le fait succomber.

– Bien sûr, elle n'appartenait pas à son monde, à cette royauté qu'on imagine gangrénée par les coups politiques et les médisances de la cour. Le genre de monde dans lequel une marâtre était prête à tout pour faire entrer ses filles, même à leur couper les pieds ! Elle lui est apparue comme étrangère à tout ça.

– Vous marquez un point.

Je n'avais pas voulu faire une métaphore de notre propre histoire, mais j'étais moi aussi étrangère à son monde. Il a pris une profonde inspiration avant de continuer :

– Puis-je vous demander quelque chose ?

J'ai dressé les oreilles. J'aurais fait moins attention si quelqu'un d'autre m'avait dit ça, mais je n'ignorais pas à quel point il était pointilleux sur les notions de limites et de permission.

– De quoi s'agit-il ?

– Pensez-vous que vous avez des penchants exhibitionnistes ?

– Venez par ici, plus près, si vous voulez me demander ce genre de chose.

Je ne sais toujours pas où j'ai trouvé le cran d'être aussi impudente. Sans doute que quand un homme vous dit que vous êtes sublime avec un regard langoureux, ça aide.

– D'accord.

Il a changé de position pour s'asseoir plus près de la tête de lit et s'est mis à lisser mes cheveux du bout des doigts.

– Eh bien ?

– Eh bien, quoi ?

Il a souri, sa main a glissé à l'arrière de mon cou. Il l'a saisi en douceur mais avec fermeté.

– Pensez-vous que vous avez des penchants exhibitionnistes ?

– Si vous m'aviez posé la question il y a une semaine ou deux, j'aurais répondu non. Maintenant, je n'en suis plus très sûre. (Pendant qu'il m'écoutait, son pouce caressait ce petit bout de peau délicate situé derrière l'oreille. Dans la lumière douce, ses yeux viraient à l'ambre foncé.) Être vue a quelque chose de tout à fait passionnant. Ou être entendue. Tout le monde ressent-il la même chose ?

– Qui sait ?

– Et le fait d'être vue par des gens qui ne savent pas ce qu'ils sont en train de regarder. (Comme au restaurant.) Habituellement, quand on parle d'exhibitionnisme, est-ce que ça ne veut pas dire être vu ?

Il s'est légèrement penché.

– Qu'en penseriez-vous ?

– D'être regardée ? (J'ai senti un frisson me parcourir l'échine et une douce chaleur m'envahir l'entrejambe, bien que j'aie été tout à fait comblée.) Ça dépend. Je n'aimerais pas que les gens me reconnaissent dans la rue, vous voyez ?

Il a acquiescé de la tête, lentement.

– Vous voulez dire, par exemple, que vous ne voulez pas que quelqu'un qui vous a vue vous exhiber puisse entrer dans le bar où vous travaillez et vous jeter des regards concupiscents.

– Exactement.

– Mais si vous exposez votre corps et pas votre visage ?

– Ça dépendrait de qui regarde, mais... Bon, si vraiment personne ne peut voir mon visage, peut-être que ça me serait égal. (Ma main a saisi la sienne.) Vous seriez là, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, a-t-il répondu en touchant mon front. Vous vous avancez un peu vite, mais jamais je ne vous exposerais sans faire particulièrement attention. En plus, je ne voudrais manquer ça pour rien au monde.

– Alors, ma réponse est oui. Si je me suis découvert un penchant à l'exhibitionnisme, c'est uniquement pour vous. Je n'ai aucune envie de donner des frissons à qui que ce soit d'autre, ai-je dit en remuant le doigt, du genre « non, non, non » !

Il m'a embrassée là où il avait posé son front.

– Vous êtes parfaite, mais moi je suis dégoûtant. Je vais aller prendre une douche.

Il s'est levé. J'ai cru qu'il allait m'abandonner là, allongée sur ce lit. Je lui ai pris la main.

– Est-ce que je suis assez parfaite pour... euh... pour... (Il attendait que je termine cette foutue phrase en haussant le sourcil, comme à son habitude.) ... vous laver comme vous m'avez lavée ?

J'ai terminé ma phrase en couinant un peu. Il s'est saisi de mon autre main et m'a relevée, les morceaux de cordelette ont glissé à mes pieds.

– Oui, a-t-il dit tout simplement.

Il a accroché le long collier de perles à mon cou, il pendait entre mes seins, et m'a emmenée à la salle de bains. Elle était attenante à la chambre, pas immense mais très agréable, avec du marbre partout. La douche, entièrement vitrée, était assez vaste pour deux personnes

Je lui faisais face, debout sur l'épais tapis de bain, quand m'est venue une idée. J'ai posé mes mains sur sa braguette.

– Est-ce que Votre Majesté autorise la servante mendicante à rendre hommage à Sa queue ? ai-je demandé en me laissant tomber à genoux.

D'une voix légèrement hésitante, il m'a répondu :

– Bien sûr.

Je n'étais pas vraiment habituée à ouvrir les braguettes, mais j'y suis tout de même parvenue. En ouvrant son jean, je suis tombée sur une énorme tache d'humidité sur son caleçon. Il portait des sous-vêtements bleu foncé, en tissu très doux. J'ai fait glisser son caleçon sur ses chevilles, en baissant la tête pour pouvoir l'aider à se dégager. Il avait des pieds bien plus minces que je ne le croyais. Sur un coup de tête, je me suis penchée jusqu'à terre pour les baiser. Il en a eu le souffle coupé. J'ai déposé une série de baisers, depuis les orteils jusqu'à la cheville, et je suis redescendue de l'autre côté, en passant par le talon jusqu'aux orteils. J'ai levé la tête très lentement, laissant mes yeux détailler sa jambe jusqu'à son... Là j'ai retenu mon souffle. Il bandait, son sexe tendu entre ses poils pubiens. Se faire baiser les pieds l'excitait donc tellement ? Je le regardais toujours quand j'ai déposé un baiser très chaste sur le bout de son gland. Il se mordait les lèvres.

– Restez là, ai-je dit.

Je suis allée au lavabo mouiller un gant de toilette avec de l'eau chaude. Pendant ce temps, je l'observais dans le miroir, lui aussi me regardait. Quand je me suis retournée pour me mettre à genoux devant lui, il ne mordait plus ses lèvres, mais le désir embuait ses yeux. Je me suis appliquée à nettoyer son sperme et à bien essuyer ses poils pubiens avant de lui laver les couilles lentement et de m'intéresser à son érection. Avec un deuxième gant, je lui ai lustré la bite et le gland.

Son corps était délié et musclé, sculpté comme celui d'un danseur, ce qui correspondait parfaitement à la taille impressionnante de son membre. J'ai serré le gant de toilette pour faire tomber l'eau dessus, goutte à goutte, puis j'ai essayé de le laver doucement. J'avais peur de faire des gestes trop brutaux, mais à chaque regard que je lui jetais, il m'observait attentivement. Jusqu'au moment où j'ai remarqué qu'il avait fermé les yeux. Il se retenait de la main au mur carrelé. J'ai pris ça pour une invitation à continuer. Vous connaissez l'expression « mener quelqu'un par le bout du nez » ? Je me l'étais toujours représentée par quelqu'un qu'on tirait par la main. Maintenant, je n'en étais plus tellement sûre. C'était moi qui étais à genoux. C'était moi qui avais été attachée. C'était lui le seul maître à bord. Pourtant, là, je le menais littéralement par le bout du nez. Il était propre maintenant, mais j'ai continué pour le plaisir. J'adorais le voir captif à ce point. J'ai pensé que si je le suçais tout de suite, il allait jouir. Et à ce que Stéphane m'avait dit. Est-ce que c'était vraiment ce que je voulais ? Est-ce que ce serait le chant du cygne ? Je n'étais pas prête à ce que notre jeu s'arrête comme ça. Je l'ai tapoté avec une serviette et j'ai embrassé ses bourses, comme il l'avait fait en me déliant. Je me suis assise sur mes talons pour lui demander :

– J'espère que le roi est satisfait de sa servante ?

Il a cligné des yeux, a pris une grande inspiration, mais n'a pas dit un mot. J'ai décidé de lui laisser faire le prochain pas, si toutefois il devait y en avoir un. C'était ainsi que nous menions cette danse, que nous jouions à ce jeu.

– Y a-t-il autre chose pour votre servi... (Quels étaient les termes adéquats ?) Votre Majesté ? Votre Altesse ?

Je n'ai pas réussi à prononcer ni l'un ni l'autre sans éclater de rire, ce qui, bien sûr, l'a fait rire aussi. Il m'a relevée avec un baiser très joyeux.

– Ah, Votre Majesté ! (Il m'a libérée avec une petite tape sur l'épaule.) Ce n'est pas l'heure de votre coup de fil ?

– Vraiment ?

– Je pense que oui. Et j'ai un autre rendez-vous.

– Un samedi soir ? ai-je glapi, avant de me rendre compte que ça sonnait comme un cri de femme jalouse.

– Je vous assure, ma douce, que c'est un rendez-vous bien plus ennuyeux que le nôtre. (Il m'a attiré à lui et a déposé un baiser sur le sommet de mon crâne.) Maintenant, ça suffit. Allez rassurer votre colocataire.

Au moment où j'entrais dans la chambre, je l'ai entendu ouvrir l'eau de la douche. J'ai pris mon vieux téléphone. Il était déjà presque huit heures et demie. J'ai appelé Becky.

– Ah ! Alors tu étais sérieuse quand tu m’as dit que tu m’appellerais !

J’entendais de la musique derrière elle, c’était un des morceaux du Seigneur Lightning qu’elle écoutait tout le temps.

– Tu es à la maison ?

– Ouais ! Comment c’était ?

– Génial, vraiment génial.

– Vraiment ?

– Vraiment. Là, il est sous la douche. Je pense que je ne vais pas tarder à rentrer.

– Bon, comme ça tu vas pouvoir tout me raconter.

– Te raconter quoi ?

– Mais tu viens de me dire que c’était génial ! Tu veux me laisser en plan, sans me donner aucun détail ? Rina, tu n’es pas sympa.

– Mais tu sais, les détails, c’est très intime.

Elle a sifflé avec exaspération :

– Sérieusement Karina, comment puis-je rester en bons termes avec toi si tu ne me donnes jamais aucun détail ?

Ça m’a fait rire.

– Tu es sérieuse ou tu plaisantes ?

– Les deux à la fois. Je t’attends à la maison.

Elle était dingue, mais je commençais vraiment à la considérer comme une amie, pas juste comme une colocataire. J’ai levé la tête, il était en train de se sécher les cheveux dans l’embrasure de la porte de la salle de bains. Il avait enfilé un peignoir de bain brodé au nom de l’hôtel.

– C’était rapide, ai-je dit.

– Des années de pratique. Je ne suis pas loin du *Guinness des Records* de la douche la plus rapide du monde, a-t-il plaisanté puis, passant la serviette autour de son cou, il m’a désigné la douche : À vous ?

– C’est une bonne idée. (Je me suis approchée de lui et j’ai laissé mes mains courir le long du peignoir doux et épais qui recouvrait son torse.) Vous serez déjà parti quand je vais sortir de la douche, n’est-ce pas ?

C’était une affirmation plus qu’une question.

– Vous commencez à bien me connaître. (Il a posé un baiser sur mon front.) Vous pouvez bien sûr commander quelque chose au room service si vous avez faim.

– Non, je ne crois pas. Aussi bonne que soit la nourriture, ça n’est pas très amusant de manger toute seule.

– Enfin, leur carte est ici, si vous avez faim. Oh ! Et voilà le numéro de Stéphane. Appelez-le pour qu’il vous ramène en ville.

Il s’est avancé pour ramasser son téléphone. C’était la copie conforme de celui qu’il m’avait offert. Peu après, l’appareil s’est mis à sonner.

– Merci ! Mais vous n’avez pas besoin de Stéphane ? ai-je demandé.

– Il aura assez de temps. (Il a ouvert la porte du dressing, une chemise propre et un costume l’y attendaient. J’étais en train de faire demi-tour vers la salle de bains quand il m’a arrêtée.) Karina, encore une chose, que faites-vous vendredi ?

– Rien, a priori, pourquoi ?

– Il y a... un vernissage dans une galerie privée. De l’art contemporain. Votre présence rendrait tout ça tellement plus vivant.

– Je serais honorée de vous y accompagner, Votre Grâce.

J’ai fait une profonde révérence. Il s’est caché derrière sa main en riant.

– Votre Grâce, c’est pour le clergé, ma douce, il faut dire Votre Honneur à un juge.

– Très bien ! Mais si j’ai envie de prétendre que vous êtes le pape ?

J’ai esquivé sa serviette en riant et je me suis réfugiée dans la douche. Il y avait une petite étagère en verre qui contenait des produits de bain. J’ai d’abord pensé que c’était ceux de l’hôtel, mais certains des flacons ne comportaient pas d’étiquette. Encore un autre mystère. Il semblait clair qu’il vivait quelque part en ville, mais pas ici. Alors pourquoi était-il dans cette chambre ? Ce n’était pas uniquement pour faire l’amour avec moi. Pour son rendez-vous avec Réginald Martindale ? À qui d’autre cachait-il sa véritable identité ?

Soudain, j’ai eu une illumination. Et s’il était de sang royal ? Il était évident qu’il était plus qu’à l’aise et il avait un chauffeur-garde du corps d’une loyauté absolue. J’ai ouvert un des flacons pour humer son contenu. Une onde de désir m’a immédiatement submergée. C’était son parfum. Il manquait juste cette touche masculine de musc qui lui était propre. Je me suis lavée avec. Au sortir de la douche, ma peau exhalait son parfum, si envoûtant. Vendredi ? C’était dans presque une semaine. Après m’être séché le corps, et le collier de perles, et m’être recoiffée, j’ai un peu fureté dans la chambre. Il n’y avait pas grand-chose d’intéressant, une paire de chaussettes dans un tiroir. Il semblait évident qu’il ne passait qu’une nuit ici.

En quittant les lieux, j’ai remarqué quelque chose d’insolite. La sculpture de verre qui trônait au milieu de la table où nous avions bu un verre de vin avec Martindale avait disparu. Ce n’était qu’un nouveau mystère parmi tant d’autres – jusqu’où allait m’entraîner notre conversation sur l’exhibitionnisme, quand aurais-je l’occasion de porter la robe de bal – qui me trottaient dans la tête. En attendant Stéphane dans le hall d’entrée de l’hôtel, j’ai senti la présence du collier de perles sur ma peau, sous ma chemise. J’ai supposé que c’était un cadeau, bien qu’il ne m’ait rien dit à ce sujet. Je ne pouvais pas imaginer qu’une autre femme le porte après ce que nous avons fait avec. En plus, il l’avait mis à mon cou. Ça paraissait donc évident.

À l’arrivée de la voiture, un portier m’a accompagnée avec un parapluie, m’a ouvert la porte arrière et l’a refermée derrière moi. Stéphane est resté totalement silencieux pendant que nous descendions la rue, bien que la vitre de séparation ait été grande ouverte. Je me suis penchée en avant pour lui demander :

– Est-ce que je peux monter devant ?

Le son de ma voix a semblé l’effrayer.

– Oh ! Vous voulez ? Je vous prie de bien vouloir excuser mon comportement de tantôt. J’ai été très grossier.

– Stéphane, vous n’avez pas à me faire tant de courbettes, vous savez ? Vous n’êtes pas mon chauffeur.

Nous avons stoppé à un feu rouge. Il s’est tourné vers moi :

– Je ne sais pas quoi penser de vous.

– Que voulez-vous dire ?

– Ce que vous représentez pour moi dépend de ce que vous représentez pour lui. Êtes-vous plutôt comme moi, ou plutôt comme lui ?

J’ai tout à coup réalisé : *Je suis la servante mendicante qui a été glorifiée. Pas étonnant que ça prête à confusion.*

– Je ne sais pas, ai-je répondu. Je crois que ce n’est pas encore très clair.

– Ok. (Il a haussé les épaules.) Dans ce cas, je vais devoir vous traiter comme une princesse pour ne pas commettre d’impair.

– J’aimerais mieux que vous me traitiez en amie.

– Ah bon ! D’accord.

Il a jeté un coup d’œil dans le rétroviseur. Il n’y avait pas voiture derrière nous. Au moment où le feu passait au vert, il s’est écrié :

– Bon allez, ramenez-vous par ici.

J’ai sauté dehors sous la pluie et je me suis installée à côté de lui. Il a conclu notre échange par un « mais pas un mot au patron ! » en tournant dans l’avenue.

Stéphane m’a déposée devant chez moi. Il a attendu que je sois à l’intérieur de l’immeuble pour redémarrer. Becky était sous sa douche. J’ai déposé ma robe sur le futon, le diadème par-dessus, et je me suis assise à côté pour jouer avec mon nouveau téléphone. J’ai réalisé en configurant mon courrier électronique qu’il ne m’avait pas dit qui allait régler les factures tous les mois. Une partie de moi désirait garder ce téléphone juste pour nous deux. En y réfléchissant, ce n’était pas juste une idée romantique. Je n’avais aucune envie de donner ce numéro à ma sœur ou à ma mère.

Un cri strident m’a fait oublier mon téléphone pour un temps. Becky était immobile à la porte de la salle de bains, ses cheveux humides enturbannés dans une serviette. Elle dévorait ma robe des yeux.

– Seigneur ! Elle est splendide ! (Elle s’est mise à sautiller sur place d’excitation.) C’est lui qui t’a acheté ça ? Tu m’avais pourtant dit que vous alliez faire une séance bondage, non ?

– C’était après. Et voilà ce que contenait le mystérieux paquet, ai-je dit en lui tendant mon téléphone. J’ai passé la journée à jouer à la chasse au trésor. Une de mes haltes, c’était un magasin de vêtements où il avait laissé un chèque cadeau pour moi.

– Ouah. (Elle s’est assise avec précaution sur le bord du futon en réajustant sa serviette. Elle portait un peignoir de bain court.) D’habitude, la plupart des mecs qui offrent des fringues à la fille avec qui ils couchent achètent plutôt de la lingerie, non ?

– Je crois qu’il voulait me laisser choisir pour en apprendre un peu plus sur mon compte, j’ai expliqué. Et comme ça, il ne pouvait pas se tromper de style ou de taille. En plus, c’était vraiment chouette de faire du shopping et de lui envoyer des photos depuis la cabine d’essayage.

– C’est très chic, a-t-elle dit en désignant du doigt les cristaux tissés dans l’étoffe. Et ensuite, le bondage ?

– Oui, ensuite le bondage.

J’ai zappé sur l’épisode avec Stéphane.

– Oh, mon Dieu ! Est-ce que cela ressemblait à un kidnapping ?

– Non, pas du tout ! C’était plutôt comme être transformée en œuvre d’art. Il s’est servi de cordelettes et de ça.

Je lui ai montré le long collier de perles, toutes parfaitement pures et semblables. Becky a émis un sifflement admiratif, mais elle était visiblement plus intéressée par le bondage.

– Il a simulé un viol, ou quoi ?

– Non, ce n’était pas comme ça non plus. (Je réfléchissais à ce que je venais de vivre. Est-ce que les fantasmes des films de pirates ou des westerns ne parlaient pas tous de la même chose ? D’être capturée et ligotée pour que le ravisseur obtienne tout ce qu’il désirait de sa victime ?) Tu sais, ça ne s’est pas passé du tout comme ça. C’était comme si nous jouions à un jeu. Le fait de ne pas pouvoir me servir de mes mains, c’est juste un détail.

– Alors, c’est ça qu’on appelle le « sexe récréatif » ? a demandé Becky.

Je n’ai pas pu m’empêcher d’éclater de rire en imaginant deux vieilles dames dans un cours de macramé, en train d’apprendre les différentes façons de faire un nœud avec toutes sortes de cordes.

– Je crois que le sexe récréatif, c’est n’importe quelle façon de faire l’amour juste pour le plaisir, pas dans le but de procréer ou de développer une relation sérieuse.

Minute. D’après cette définition, le jeu auquel nous avons joué ensemble, c’était uniquement pour le plaisir ? J’avais eu l’impression que c’était bien plus sérieux que ça. C’était émotionnel, c’était passionné. Stéphane avait essayé de se débarrasser de moi en me faisant croire que notre histoire n’était pas sérieuse. Pourtant, tous les actes de James tendaient à prouver le contraire. Sans ça, pourquoi Stéphane se serait-il donné la peine de me faire peur ? La conversation que j’avais entendue dans les beaux quartiers confortait cette impression. Cette femme qui lui disait de ne pas faire de moi une nouvelle Lucinda me poussait à croire qu’elle avait peur qu’il s’implique trop. Il m’avait offert un téléphone. Il m’avait aussi promis d’autres plaisirs à venir, plus tôt dans la soirée. Il m’avait également présenté quelqu’un qui pouvait m’être utile dans ma recherche d’emploi, quelqu’un de bien plus intéressant que les personnes à qui ce pauvre type de Renault m’avait adressée.

Lorsqu’il m’avait enseigné à lire sur les visages, il m’avait bien précisé d’intégrer tous les faits. Il suffit de quelques points, seulement, pour définir la direction d’une ligne. Et je possédais bien plus que quelques indices qui me prouvaient à quel point il était sérieux à mon sujet. En fait, il ne m’avait pas uniquement appris à lire sur les visages des autres, il m’avait aussi appris à lire en lui. C’était ce que je ressentais avec mes tripes, avec mon cœur. J’avais partagé une intimité avec lui comme avec

personne d'autre auparavant, pas seulement le sexe, mais également une sorte de découverte mutuelle difficile à expliquer. Je me sentais en sécurité avec lui, assez pour passer d'une expérience érotique à l'autre. J'ai songé ensuite à quel point il se contrôlait, il se protégeait, et il m'a semblé que chaque fois que je le désirais, j'avais été capable de percer son armure d'une blague ou d'un baiser. Stéphane avait raison. J'aurais été dangereuse pour lui si j'avais voulu lui faire du mal. À cette pensée, un frisson délicieux a parcouru mon ventre. Je me rendais compte que c'était une bonne chose pour nous deux, que je commence à me sentir aussi protectrice envers lui que lui l'était envers moi.

– Ça va, Rina ?

– Oui, désolée, je rêvassais.

– Je voulais te dire, j'ai trouvé une lettre pour toi sur l'escalier de l'entrée. J'imagine qu'elle a été glissée dans la boîte aux lettres d'un voisin qui l'a posée là ensuite. Elle est datée d'il y a une semaine.

– Oh ?

– Ça vient du département d'Histoire de l'art. Je l'ai laissée sur le plan de travail dans la cuisine. (Becky a passé la main sur ma robe.) Quand vas-tu la mettre ?

– Je ne sais pas. Il a sous-entendu que ce serait bientôt, mais je ne sais pas quand.

Je me suis levée en prenant le diadème.

– Ben, tu as intérêt à le savoir, parce que tu vas avoir besoin de chaussures pour aller avec. Il va falloir qu'on aille faire des courses, a-t-elle dit en retournant à la salle de bains pour se démêler les cheveux.

– Je le vois vendredi. Je lui poserai la question.

La semaine allait être bien longue.

L'homme qui voulait diriger le monde

La lettre avait été envoyée par la directrice du département d'Histoire de l'art pour me demander de déposer à l'université certains documents nécessaires à l'obtention de mon diplôme. J'étais déjà en retard pour certains d'entre eux, mais ils m'accordaient un délai. Super ! Bien entendu, ces papiers requéraient tous la signature de Renault. Je me suis dit que j'allais le coincer pendant un de ses cours pour le faire signer. Comme ça, il ne pourrait rien faire. Il n'aurait quand même pas le culot de refuser de signer devant tout le monde ? Bien sûr, il pourrait toujours s'imaginer que j'abdiquais, ça m'était bien égal pourvu qu'il signe. Ça ne résoudrait pas mon problème, son refus de signer ma thèse, mais c'était déjà un pas de franchi.

Je suis donc passée au bureau du secrétariat du département, avant de me rendre jusqu'au bâtiment qui abritait sa salle de cours. On aurait dit qu'il allait neiger, ce n'étaient que les derniers feux de l'hiver. Les trottoirs étaient recouverts de neige fondue, des petits ruisseaux se formaient sur la chaussée. Ah ! New York au printemps... J'ai serré mon dossier contre ma poitrine et je me suis lancée vaillamment dans toute cette bouillasse. Je fulminais encore en y pensant. Ce n'était pas tant qu'il avait jeté mon mémoire à la poubelle. Il pouvait en récupérer une version sur le serveur du département n'importe quand. Mais il avait fait ça uniquement pour me faire flipper et me baiser. Ni plus ni moins.

Il n'avait quand même pas l'intention de m'empêcher de valider ma thèse ? Il avait tenté de tirer son coup et il avait fait chou blanc. À présent, il allait sans doute devoir passer outre. J'ai essayé de me convaincre que si je faisais comme s'il ne s'était jamais rien passé chez lui, il ferait de même. Et j'ai repensé à ma thèse. Après ma conversation avec Martindale, je me demandais si je n'aurais pas dû réorienter ma conclusion et oublier le thème, peut-être trop général, du genre dans la fraternité préraphaélite, pour me concentrer sur la sexualité.

Oh non ! Monsieur Renault allait sûrement prendre ça pour une invite. Beurk !

En plus, mon travail était bien assez bon tel quel pour qu'on me donne mon diplôme, non ?

La salle de classe était située dans un grand bâtiment dont le hall d'entrée était en forme d'atrium. Le moindre son y était amplifié par le verre et la pierre, partout présents. J'ai pris l'ascenseur. Quand j'en suis sortie, à l'étage, j'ai ralenti l'allure de plus en plus à chaque pas. Je savais que je devais être entrée avant la fin du cours pour qu'il y ait du monde, mais peut-être aurais-je mieux fait de revenir jeudi ? Peut-être valait-il mieux arriver au début du cours, comme ça il serait coincé et donc plus facilement manipulable. En arrivant devant la porte, j'avais la gorge sèche. Je me suis rendu compte que le cours n'était pas terminé en regardant à travers la haute fenêtre étroite.

Que faire ? Me glisser à l'intérieur et m'asseoir au premier rang, en espérant ne pas trop déranger le cours ? Ou attendre ici ? Mais si j'attendais que les étudiants sortent, il serait sans doute trop tard. Je suis restée trop longtemps à hésiter. Quand je me suis enfin décidée à entrer, ses étudiants se levaient déjà pour quitter la salle. J'ai ouvert la porte en grand et je me suis ruée vers lui. Il était penché sur son bureau, il ramassait les livres qu'il avait apportés, pendant qu'une étudiante lui posait une question. Elle semblait être seule. Tant mieux, pourvu qu'elle fasse vite !

Debout derrière le professeur Renault, je pouvais entendre très clairement ce qu'il lui disait.

– Eh bien, Mademoiselle Sementello, je vous conseille vivement de prendre rendez-vous pour réviser si vous voulez que je remonte votre note. (Elle avait des cheveux auburn bouclés, des yeux ronds et une peau très blanche.) Si vous pouviez passer à mon bureau demain à deux heures ? Non, attendez, j'ai un autre rendez-vous. J'ai une heure le matin avant le début de mes cours. Voulez-vous passer me voir chez moi demain matin, à la première heure ?

Je la regardais fixement. J'avais du mal à entendre ce qu'il disait à présent, tellement mon cœur battait fort dans mes oreilles. « N'y va pas ! N'y va pas ! » J'ai essayé de lui faire signe en la regardant avec encore plus d'insistance. Que pouvais-je faire d'autre ? Elle ne m'a pas prêté attention. Elle venait d'accepter le rendez-vous, en râlant à cause de l'heure matinale. Il l'a coupée, exactement comme il avait fait avec moi. Incroyable ! Non seulement il abusait régulièrement de ses étudiantes mais en plus il avait un mode opératoire ! Elle s'est éloignée et je lui ai quasiment couru après. Comme ce séminaire n'était pas très fréquenté, la pièce s'était vidée très rapidement. Quand il s'est retourné, il m'a vue.

– Mademoiselle Casper, s'est-il écrié, l'air sévère.

Je me suis lancée :

– Professeur Renault, j'ai reçu une lettre du département cette semaine, qui me demande de lui remettre ces documents signés.

Il est resté immobile, il retenait sa respiration. Que pouvait-il bien se passer dans sa tête à cet instant ? Sans doute cherchait-il un moyen d'échapper à cette corvée, ou bien pensait-il que le fait de signer signifiait qu'il validait ma thèse.

– Faites voir.

J'ai sorti la liasse de documents, il les a disposés sur son bureau en chaussant ses lunettes. Il a fait un genre de « hummf », il a signé le premier, puis le second. Il a pris le troisième et l'a signé

également. Puis, sans me regarder ni émettre le moindre son, il me les a rendus. Je n'ai pas insisté, je les ai ramassés et je suis partie presque en courant.

En sortant de l'ascenseur, j'ai aperçu la fille rousse. Elle poussait la porte tambour de l'entrée. J'ai couru pour la rattraper. Elle s'était arrêtée pour ouvrir son parapluie, à l'abri du bâtiment, quand je l'ai rejointe.

– Euh, excuse-moi, on ne se connaît pas, mais... (Bon Dieu, comment faire ? Comment lui dire ça ?) Écoute, c'est peut-être idiot de ma part... (J'ai commencé en regardant de tous les côtés pour m'assurer qu'il n'était pas en train de nous espionner.) J'ai entendu dire que c'était dangereux d'être en tête à tête avec le professeur Renault.

Elle m'a jeté un regard écoeuré, comme si j'avais remué un sac de merde devant elle. Je suppose que, métaphoriquement, c'est ce que j'avais fait.

– Qui t'a dit ça ?

– Écoute, le bruit court dans tout le département. Je suis en thèse, c'est lui mon directeur. (Elle me regardait d'une façon bizarre.) Il m'a fait le même coup, j'ai fini par admettre. Tout le truc, de me demander de venir chez lui plutôt qu'à son bureau, aux aurores, et ensuite...

Ma voix s'est cassée, c'est ce qui l'a fait changer d'attitude. Elle est passée du dégoût à l'intérêt.

– Alors... (Les mots ne sortaient plus. Elle a posé sa main sur mon bras.) Quoi ?

– Il a une saloperie de coussin sur une étagère dans son bureau, pour que les filles s'agenouillent dessus pendant qu'elles lui font une gâterie, j'ai réussi à articuler. (J'étais rouge écarlate.) Tu es la première à qui j'en parle. Ne va pas chez lui, je t'en conjure. Appelle-le et annule le rendez-vous. Demande-lui de le voir à son bureau.

Elle m'a frictionné le bras :

– Oh ! mon Dieu, mais il faut que tu le dénonces !

J'ai secoué la tête

– Ça ne sert à rien. Je ne ferai que m'attirer des ennuis. Je veux oublier tout ça, voilà tout. Je ne suis même pas sûre d'être capable de répéter ce que je viens de te dire.

– Tiens.

Elle m'a tendu un mouchoir en papier. Je me suis essuyé les yeux, et je me suis mouchée.

– Ça va, je vais bien. C'est juste difficile pour moi d'en parler.

– J'imagine. Merci beaucoup de m'avoir avertie. Échangeons nos numéros de téléphone.

Elle a sorti le sien. Je me suis demandé lequel utiliser. Le nouveau ou l'ancien ? Pourquoi pas le nouveau ? C'était là que je cachais tous mes secrets.

– D'accord. (L'idée de Becky a soudainement refait surface.) Si tu as le moindre problème, que tu as besoin d'aide, n'hésite pas à m'appeler. Il suffit que tu prononces le mot *coucher de soleil* pour que je comprenne. Dis-lui que tu as un rendez-vous téléphonique important, ou quelque chose du même genre.

Vraiment, mais qu'est-ce que j'allais imaginer !

– Tu sais, il est hors de question que je le laisse me toucher, quel que soit l’endroit où nous aurons rendez-vous, m’a-t-elle répondu. Et si jamais il essaie, mon premier coup de fil sera pour le 17, Police secours. Mais ensuite, je t’appellerai sans faute pour te dire s’il se passe quelque chose, ok ?

– Ok. Merci.

Nous nous sommes dit au revoir. Ensuite, je suis allée faire un tour à la cafète pour boire une camomille au gingembre, histoire de me calmer. Je me suis assise à une table avec ma tasse. Je humais la vapeur qui s’en dégageait, sans boire, en tentant de me détendre, quand soudain j’ai sursauté. C’était un message de James : *Je pense à vous*. J’ai répondu par : *Quelle coïncidence, moi aussi je pense à vous*. Il m’a renvoyé un smiley et : *Suis en réunion. Dois y aller. Mon tour de prendre la parole*.

J’ai textoté un *Bonne chance*, avant de me rendre compte de l’heure. Il fallait que je retourne immédiatement déposer mes papiers au département d’Histoire de l’art. Ils fermaient à cinq heures, je n’avais plus que cinq minutes, mais c’était faisable. J’ai bousculé des livreurs en passant la porte, juste avant que la cloche de l’église d’en face ne sonne cinq heures. Malheureusement, la secrétaire n’était pas à son bureau. J’ignore comment ça se passe dans les autres facs, mais la personne qui détient le pouvoir de vous sabrer ou de vous sauver la mise en Histoire de l’art, c’est sans nul doute la secrétaire du département. La nôtre est une femme assez âgée avec une coiffure incroyable, d’un violet totalement improbable, sculptée grâce à une multitude d’épingles, et des mains couvertes de lourds anneaux d’or. Je me suis mise à sautiller sur place nerveusement quand, soudain, je l’ai aperçue. Elle guidait les livreurs qui tentaient de faire passer une énorme caisse à travers la porte du foyer principal. Ils ont fini par y parvenir et elle a regagné son bureau. Grâce à Dieu, elle s’y est assise, au lieu de me renvoyer.

– Voilà les papiers que j’avais pris tout à l’heure, j’ai dit timidement.

– Ah oui, passez-les moi. Bravo de me les avoir rapportés si rapidement ! (Elle a examiné les différentes feuilles que je lui tendais.) Ah ! Vous devez signer là aussi.

Elle m’a tendu un stylo. J’ai signé et lui ai rendu la feuille.

– Ouais, je l’ai coincé pendant un cours et je ne l’ai plus lâché avant qu’il signe, ai-je plaisanté.

Elle a tamponné tous les documents de façon très officielle, puis les a rangés dans un dossier, tout aussi officiel.

– Voilà. Avez-vous besoin d’autre chose ?

– Oui, juste une chose. (J’ai essayé de ne pas avoir l’air trop pathétique.) À quelle date est-ce que j’ai besoin de la signature de mon directeur de thèse sur la dernière version de mon mémoire ?

– Techniquement parlant, vous n’en avez pas besoin avant la date de votre soutenance, mais de nos jours, c’est devenu presque une formalité, l’occasion de présenter le résultat de votre travail. Le jury, ainsi que votre directeur, peuvent signer n’importe quand. Mais la date limite, c’est vingt-quatre heures après votre soutenance. Vous l’avez déjà programmée ?

– Non, mais je vais m’en occuper.

Il fallait encore que je parle du choix du jury avec Renault, ce que j'avais complètement négligé depuis le rendez-vous « coussin ».

– Merci !

J'ai pris congé et je suis tombée sur les ouvriers en train de déballer ce qu'ils avaient transporté. C'était une sculpture abstraite en verre, sur un socle noir. Elle me rappelait beaucoup celle que j'avais vue sur la table, à l'hôtel. Il n'y avait pas encore de cartel ni de plaque. J'ai fait demi-tour pour demander :

– Excusez-moi, connaissez-vous le nom de l'artiste qui a fait cette sculpture, là-bas ?

– Oh ! C'est tout nouveau, laissez-moi réfléchir. John quelque chose, Jim quelque chose...

À cet instant, une femme a traversé le hall d'entrée, son manteau sous le bras. Elle cherchait son parapluie dans son sac. La secrétaire l'a interpellée :

– Esther, quel est le nom du sculpteur qui a réalisé cette pièce, déjà ?

– Euh, attendez...

À cet instant, j'ai reconnu Esther Carmichael, la directrice de mon département. Elle avait les cheveux blancs, courts, et portait des lunettes cerclées de fer qui faisaient penser à des roues de bicyclette. Elle s'est mordu le doigt en réfléchissant.

– Lester. JB Lester. Étasunien. Du nord de l'État, je suppose ?

– Merci, j'ai dit en hochant la tête. C'est très beau.

– Vous n'êtes pas Karina Casper ? m'a-t-elle demandé, alors que nous nous dirigions toutes les trois vers la sortie.

– Si, c'est moi.

La seule fois que je l'avais rencontrée, c'était quand elle m'avait annoncé qu'il fallait que je change de directeur de thèse. Elle m'avait paru être quelqu'un de bien même si, de temps en temps, elle avait l'air un peu planante.

– J'attends avec impatience votre soutenance, ma chère, m'a-t-elle dit comme nous sortions du bâtiment. (La neige mouillée avait cessé de tomber.) Vous serez la seule du département à obtenir votre thèse, je crois.

– Et Feisenhurt ? a demandé la secrétaire.

– C'est un cas désespéré, a répondu la professeure en faisant semblant de jeter quelque chose. Chaque fois que je pense être débarrassée de lui, il revient pour une année supplémentaire. Encore une, et nous le virons pour de bon.

Elle m'a tapoté le bras.

– Bonne chance, ma chère. Vous en êtes toujours à votre première version ?

– Euh, oui, je suis un peu en panne d'inspiration en ce moment.

– Vous allez vous en sortir. Vous avez toutes les idées qu'il faut dans la tête. Vous n'y avez simplement pas encore pensé.

Elle a observé le mauvais temps en fronçant le nez. Puis elle a ouvert son parapluie, et toutes deux sont parties de leur côté.

Moi, je suis partie dans l'autre sens, tout en me demandant ce que j'allais faire si Renault bloquait mon dossier. Peut-être devrais-je tout laisser tomber et oublier Renault ? Mais en faisant ça, j'allais décevoir des gens comme Esther Carmichael. Bon point cependant, il avait signé les papiers. Et il avait trouvé quelqu'un d'autre à harceler. Peut-être que si je faisais profil bas une semaine encore, il s'attendrait et me laisserait passer mon examen. S'il refusait, je le dénoncerais. Juré ! Mais ensuite j'ai pensé : tu ne l'as toujours pas dénoncé. Et il semble évident que personne d'autre ne l'a fait. Il doit sûrement savoir comment réagir à ce genre de menace...

Je suis rentrée chez moi en pilotage automatique. J'ai réchauffé des macarons au fromage au micro-ondes et je me suis mise au lit (ou au futon, plutôt). J'entendais Becky dans sa chambre, mais je ne suis même pas allée lui dire bonjour. J'ai mis ma tête sous l'oreiller et je suis restée dans le noir en essayant de ne plus y penser.

C'est alors que je me suis souvenue de mon nouveau téléphone tellement hype. Mon vieil ordinateur portable était bien trop lent pour pouvoir effectuer une recherche Internet. Il n'y avait plus que le traitement de texte et quelques jeux anciens qui fonctionnaient encore. D'habitude, je devais aller à la bibliothèque pour surfer sur le net ou pour faire la moindre recherche. J'ai tapé « JB Lester sculpteur de verre ». J'ai immédiatement obtenu une réponse, un site web en l'occurrence. J'ai cliqué dessus et suis tombée sur une galerie en ligne de sculptures en verre. J'ai cliqué sur la page Biographie en retenant mon souffle. J'espérais tellement qu'il y aurait une photo ! Est-ce que, par hasard, je l'avais découvert ? Grosse déception. La bio ne disait pas grand-chose, et la photo était celle d'un homme penché sur un four et qui portait des lunettes de protection. Ça pouvait être n'importe qui. Pourtant, ça lui ressemblait tant, ai-je pensé, d'être celui qui avait créé les boules de marbre ainsi que le splendide papillon et le godemiché. J'étais tout émoustillée à cette idée, mais ça ne correspondait pas complètement à ce que je savais. Il était ami avec un conservateur important d'un des plus prestigieux musées anglais. Il était très riche. Il était plus probablement marchand d'art ou collectionneur qu'artiste...

Mais alors, et le pinceau ? J'ai songé ensuite : *Où l'a-t-il trouvé ?* Il l'avait forcément apporté avec lui dans la chambre d'hôtel. Ce n'était pas le genre d'objet que n'importe qui a sous la main, non ? J'ai poussé un peu ma recherche sur le sculpteur de verre. Certains blogs et autres articles de magazines le qualifiaient d'ermite. Les Lettres J et B voulaient-elles dire James et Byron ? J'ai finalement trouvé une référence. Eh bien non, il était censé s'appeler Jay Brian Lester. C'était quand même trop ressemblant pour n'être qu'une simple coïncidence. Les choses ne s'emboîtaient pas parfaitement, mais en même temps que mes sentiments pour lui devenaient plus sérieux, j'avais l'impression de réussir à comprendre un peu mieux qui il était, pas uniquement pour moi, mais également aux yeux du reste du monde.

Le mercredi suivant, il m'a envoyé un MMS accompagné d'une photo. Elle montrait un couvrelit sur lequel étaient posés quatre objets. Une cravache, une pagaie de bizut¹, une bougie et ce qui ressemblait à un découpe-pizza miniature. En zoomant, j'ai compris qu'il s'agissait d'une petite roue avec une poignée, munie de pointes acérées comme des aiguilles. *Choisissez-en un*, disait le message.

J'ai réfléchi. Est-ce qu'il allait s'en servir sur moi ? Si c'était le cas, lequel était le mieux ? J'ai fait une rapide recherche Internet. La bougie m'était déjà familière. La roue était, en réalité, un instrument médical appelé roue de Wartenberg. Elle servait à tester les réflexes et les nerfs des malades. Je n'ai pas trouvé très jouissif l'idée qu'il l'utilise sur moi. La pagaie m'avait l'air bien lourde. J'ai répondu *la cravache*. Il a renvoyé un smiley, qui semblait dire « youpi ! ».

Je n'ai plus eu de nouvelles pendant les vingt-quatre heures qui ont suivi.

Pendant ce temps, Becky était devenue une experte en relations BDSM, en dévorant tout ce qu'elle avait pu trouver sur le sujet sur Internet. Elle avait fait la cuisine, en préparant un poulet entier. Elle m'a proposé de dîner avec elle. Elle l'avait fait rôtir à la mode chinoise, sa peau était toute rouge et la maison embaumait la cannelle. Nous nous sommes assises dans le salon autour de la malle qui nous servait de table basse. Becky avait un bol de riz devant elle, elle grignotait une aile de poulet.

– Il essaie probablement de te baiser par la pensée, a-t-elle dit quand je lui ai raconté les derniers développements.

– Baiser comment ?

– Par la pensée, comme si il baisait ton esprit.

– Oh ! Il est très doué pour ça, ai-je répondu, trop embarrassée pour lui parler de notre « baise par la parole » du restaurant.

– Il essaye de te rendre folle avec ça. Pourquoi tu as choisi la cravache ? Dans tous les trucs que j'ai lus, on dit que c'est ce qui fait le plus mal.

– Beck, dans les histoires, tout fait très mal. Et les mecs ont des bites énormes.

Elle a gloussé en se cachant derrière son aile de poulet :

– Oui, c'est vrai.

– Je ne suis pas certaine que ce que tu peux lire sur Internet ait grand-chose à voir avec la réalité, ai-je ajouté.

– Sans doute un peu quand même. Il y a beaucoup de gens qui tchatent, tu peux discuter avec eux sur BondBook.

– Bondbook ?

– C'est un Facebook libertin. Un groupe de filles du fan club en sont membres. Il y a aussi quelques sosies de Lord Lightning qui rejouent des scènes de ses opéras rock. Uniquement avec du vrai sexe et des fessées. (Elle a ricané à nouveau.) Ils ont l'air de prendre leur pied !

– Tu vas te brancher avec un de ces types ? Ça n'est pas un de tes fantasmes ultimes ?

Elle a haussé les épaules en jouant avec son os et s'est léché les doigts.

– Je n'en sais rien. Tu rencontres des gens bizarres sur Internet.

– Les seules personnes que tu as rencontrées sur Internet, ce sont les filles du fan club, et tu m'as dit qu'elles étaient super.

– Oui, mais bon, ce sont des femmes. Les hommes, c'est complètement différent. Même si bon nombre d'imitateurs de Lord Lightning sont en fait des imitatrices, certaines sont parmi les meilleurs.

Mais celles-là, ce sont celles qui postent des vidéos sur YouTube. Je ne pense pas qu'elles passent des petites annonces pour rencontrer des groupies comme moi.

Elle m'a paru soudain toute dépitée par cet aveu.

– Comment le sais-tu ? Je crois qu'au contraire, une femme qui joue à être un homme devrait être hyper intéressée par une groupie.

– Tu crois ?

– Tu ne crois pas que certaines d'entre elles sont lesbiennes, ou même transgenre ?

– Je suppose que oui. (Une petite ride de concentration s'est creusée entre ses deux yeux.) Je n'y avais jamais pensé. Ça paraît tout à fait plausible. Mais je ne suis pas sûre d'avoir envie de rencontrer ce genre de personnes.

– Même pas pour une partie de sexe récréatif ? Ça me semble pourtant bien plus amusant que les toubibs et les premières années de fac que tu as pratiqués jusqu'à présent.

Sur ces entrefaites, j'ai reçu un appel de James. Becky a applaudi en s'écriant :

– Oooh ! Un nouveau texto ! Avec d'autres images ?

J'ai vérifié :

– Nan, juste une adresse et une heure pour notre rendez-vous demain.

– Oh ! C'est le pied ! Tape l'adresse sur Google Maps pour voir où c'est !

– Ok, ok, attends !

Je l'ai trouvée, ça n'était pas loin, à un pâté de maisons, dans Soho. Il y avait une étiquette d'info sur l'adresse en question.

– C'est une galerie d'art.

Je suppose que je m'y attendais. Il avait mentionné une exposition d'art contemporain, il m'avait dit quelque chose comme « votre présence rendra tout cela beaucoup plus vivant ». Il y avait un lien avec le site de la galerie. Haha ! Ils exposaient quatre artistes différents, et l'un deux n'était autre que JB Lester.

– Ouah ! D'après ce que je vois, l'expo n'ouvre que dans une semaine.

– Ça doit être une sorte d'avant-première alors, pour les grands acheteurs et les habitués ?

– Qu'est-ce que tu penses que je devrais mettre ?

– Peut-être que tu devrais lui demander ?

– Bonne idée !

Je lui ai envoyé un SMS : « <instructions/suggestions de garde-robe ? > »

La seule réponse qui m'est parvenue, c'était : *Rasez-vous.*

Becky m'a convaincue de porter un haut à motifs indonésiens bleus et noirs et des jeans noirs, en m'assurant que ça serait plein de bobos, comme toutes les galeries de Soho, surtout celles d'art contemporain. Moi j'ai pensé que s'il n'aimait pas ma tenue, il allait me punir de la plus façon la plus diabolique, mais aussi la plus distrayante qui soit. Et que je serais ainsi récompensée. Apparemment, il me demandait de venir avant les autres invités.

Je suis arrivée à la galerie 324 à six heures trente. La porte était fermée. Les vitrines qui donnaient sur la rue étaient occultées par de lourdes tentures, très théâtrales. Un homme filiforme dans un jean cigarette a fini par m'ouvrir.

– Et vous êtes ? m'a-t-il demandé en me dévisageant de la tête aux pieds.

Sa question m'a glacée. Est-ce que mon nom était sur la liste des invités ? Par qui devais-je dire que j'étais invitée ? Je me suis alors souvenue du nom d'emprunt qu'il utilisait pour moi.

– Ashley, ai-je dit.

Son visage sceptique et fermé s'est illuminé d'un grand sourire.

– Ah ! Bien sûr !

James est apparu derrière lui.

– Juste à l'heure. (Il m'a fait entrer pendant que l'homme maigrichon fermait la porte derrière nous.) Je vous conduis à l'installation.

Pour entrer dans la galerie proprement dite, nous sommes passés à travers une lourde tenture, comme celles qui protègent du froid les entrées de restaurants. Devant nous se dressaient deux tables avec des plateaux de fromages, encore recouverts de film plastique. Un traiteur débouchait des bouteilles de vin. Il y avait de très grandes toiles accrochées sur les murs, quelques sculptures métalliques industrielles et des pièces en verre, disposées sur des socles ça et là, mais je ne leur ai pas porté la moindre attention. J'étais fascinée par l'immense structure blanche et opalescente qui occupait tout le fond de la pièce. Ça ressemblait à un igloo, sauf que les briques étaient en verre, certaines opaques et d'autres transparentes. Devant l'igloo se dressait un mur de pavés de verre d'environ un mètre de haut, comme un mur de clôture autour d'une cour. L'igloo était la maison. La maison était pourvue de deux ouvertures ovales, des fenêtres, sauf qu'elles étaient placées côte à côte, comme les narines d'un énorme visage. Un homme aux cheveux longs, vêtu d'un t-shirt noir et d'un pantalon de velours élimé, était en train d'astiquer le haut du mur en verre.

– Ashley, j'aimerais vous présenter JB Lester, m'a dit James.

Bon, c'était la réponse à mes interrogations.

– Ravie de vous rencontrer !

J'ai serré la main calleuse et large de l'artiste.

– De même, a-t-il répondu d'une voix brusque, puis il nous a salués de la tête et s'est éclipsé.

– Pas vraiment à l'aise en société... Suivez-moi.

Je l'ai suivi à travers un réduit entouré de tentures jusqu'à l'intérieur de l'igloo. Du dedans, on ne distinguait que des fragments de ce qui était exposé à l'extérieur, dans la galerie. J'ai ensuite remarqué un genre de fauteuil de massage ainsi que quelques autres meubles, tous entièrement blancs, que je n'avais pas vus de l'extérieur.

Il m'a attrapée par les épaules et m'a fait pivoter face à lui.

– Karina, je voulais vous proposer de participer à une performance artistique.

– Je suis d'accord pour essayer à peu près tout, j'ai dit, du moment que c'est avec vous.

– Je serai là tout le temps. Vous vous souvenez de notre conversation à propos de l'exhibitionnisme ?

– Oui.

– Le concept de cette création, qu'il convient d'appeler une performance artistique, c'est que l'art met quelqu'un au monde pour le soumettre à la douleur et à l'exposition.

J'ai saisi ses poignets.

– Quel niveau de douleur ?

– Cela dépendra, mais si ça devient trop violent, je vous promets que j'interviendrai. Ça durera cinq minutes seulement.

Cinq minutes.

– Et qu'est-ce que gagne si je la supporte plus longtemps? Un autre vœu ?

Il a ri comme si je le surprenais.

– Oui, vous pourrez gagner un de vos vœux. Plus un baiser, tout de suite.

Il m'a attirée à lui. Il portait un costume beige et une cravate. Il m'a enlacée et m'a penchée en arrière pour mieux m'embrasser encore. C'était un de ces baisers qui commencent lentement, en douceur, mais qui vous laissent toute pantelante. J'ai reculé à contrecœur quand l'homme maigrelet s'est mis à se racler la gorge. James me l'a présenté comme étant le directeur de la galerie. C'est lui qui m'a montré ensuite où se trouvaient les toilettes. J'avais le trac, exactement comme avant un spectacle de danse quand j'étais adolescente. Quand je suis retournée à l'igloo, James m'a fait tournoyer dans ses bras comme si nous allions danser la valse.

– Je n'ai pas ressenti ça depuis que je participais aux spectacles des jeunes talents, lui ai-je avoué.

– Vous faisiez quoi ? a-t-il demandé en continuant à nous faire valser, comme s'il y avait de la musique.

– Surtout de la danse. Je n'étais pas vraiment bonne, mais j'aimais monter sur scène pour danser devant tout le monde, sans avoir rien à dire. J'ai essayé de jouer dans une pièce au lycée, mais je détestais avoir à apprendre mon texte.

D'une main, il a repoussé mes cheveux.

– Vous ne semblez pas apprécier de jouer à être quelqu'un d'autre.

– C'est que j'ai déjà assez de mal à comprendre qui je suis.

Il a penché la tête et m'a embrassée à nouveau, très tendrement cette fois-ci.

– Pendant cette performance, il vous suffira d'être vous-même. Vous n'aurez même pas besoin de bouger.

– C'est bien intrigant. Je serai attachée ?

– Pas vraiment. Mais vous serez exposée.

– Nue ?

– Oui, mais je serai le seul à voir votre visage.

Il m'a caressé la joue en plongeant son regard dans le mien. Je crois qu'il s'y est un peu perdu, parce qu'il s'est passé un long moment avant qu'il ne cligne des yeux et continue :

– Il va y avoir un public trié sur le volet ce soir. Il est presque l’heure. Nous devrions nous préparer.

– Je me déshabille, alors ?

– Oui, entièrement. Voilà où ranger vos affaires.

Il me montrait une corbeille blanche. J’ai posé mes vêtements dedans, puis il a à nouveau serré mon corps nu contre le tissu très doux de son costume.

– Maintenant, installez-vous ici, m’a-t-il ordonné en me montrant le drôle de fauteuil de massage installé juste derrière les trous des « narines ».

Il était incliné vers l’avant, contrairement à la normale, on pouvait voir mes fesses à travers les ouvertures. Il y avait des courroies qui passaient derrière mon dos pour me maintenir en place, un appuie-tête pour soulager mon front et des accoudoirs rembourrés pour mes avant-bras. Il a passé la main sur mon dos, sur ma croupe ensuite.

– Vous êtes très courageuse, a-t-il dit.

– Vous trouvez ?

– Tout le monde n’oserait pas montrer ses fesses à une foule d’étrangers.

– Oui, mais tout le monde ne possède pas un génie capable d’exaucer ses vœux.

– Ah, c’est vrai ! Maintenant asseyez-vous et regardez ceci. (Il a poussé les courroies, et quand je me suis assise, il m’a tendu une cravache noire.) C’est ça que vous avez choisi.

Je n’en avais pas eu en main depuis un cours d’équitation quand j’avais dix ans. À cette époque, j’avais peur de frapper sur un cheval. Heureusement, je n’avais pas eu besoin de m’en servir, le cheval qu’on m’avait donné était très docile. J’ai courbé la cravache à plusieurs reprises en disant :

– Les chevaux ont la peau bien plus épaisse que les hommes, n’est-ce pas ?

Il me l’a reprise et m’a embrassée sur la tempe en murmurant :

– C’est vrai, mais tout ira bien.

Il m’a fait signe de me mettre en position, ce que j’ai fait, puis il a entouré mon dos de haut en bas avec une lanière de cuir, ce qui m’a donné la chair de poule.

– Ça peut aussi procurer du plaisir, a-t-il dit en se penchant assez près pour me parler à l’oreille, tout en serrant les courroies.

Il a passé la cravache entre mes jambes, en insistant sur mon clitoris, ce qui m’a laissée pantelante de désir. Il m’a ensuite donné un petit coup avec le bout en cuir. J’ai gémi.

– Vous en recevrez plus, peut-être un peu plus tard.

Il a tourné le fauteuil de façon à ce que mes deux fesses remplissent les deux trous. Mon cul saillait en direction de la galerie, à travers le mur de verre.

– Maintenant, testons ceci.

Je suis parvenue à tourner la tête pour pouvoir voir ce qu’il faisait. Il s’est assis sur une chaise pliante et a passé un bras à travers un autre trou que je n’avais pas repéré. J’ai senti l’extrémité de la cravache balayer mon cul de haut en bas.

– C’est la bonne distance, a-t-il dit. Bien, encore deux choses à préparer.

Il a sorti son téléphone de sa poche. Il pouvait visiblement s'en servir pour télécommander des tas de choses, parce que les lumières qui nous entouraient ont changé, le scintillement du mur a augmenté et, soudain, j'ai entendu bien plus clairement les voix des gens dans la galerie.

– Ce sont des micros directionnels, a-t-il expliqué. Comme ça, nous pouvons entendre ce que les gens disent quand ils s'approchent du mur.

Le personnel avait commencé à les faire rentrer. Il s'est appuyé contre le mur, en laissant pendre son bras à l'extérieur du trou, comme s'il faisait partie de l'œuvre d'art, ai-je pensé. Il restait immobile et silencieux, mais quand j'ai tourné la tête vers lui, nos regards se sont croisés et il m'a lancé un petit sourire de conspirateur. Nous entendions les voix très distinctement :

– C'est vraiment bizarre. Est-ce que tout ceci est bien réel ?

– Mon Dieu, je crois bien que oui. Ou alors, faisons au moins semblant que ça l'est. Sommes-nous censés être choqués à la vue des parties intimes d'une femme ?

– Il serait bien plus subversif de montrer celles d'un homme. La nudité féminine est tellement galvaudée par les beaux-arts.

– C'est uniquement parce que l'establishment artistique masculin dominant se focalise sur le corps de la femme, pas parce que la nudité féminine est plus acceptable.

– Eh bien, c'est justement de ça qu'il s'agit avec ce bras masculin que vous voyez là. Regardez le costume et la cravate. Imaginez quelqu'un qui raconte que son patron a des pratiques de négrier ?

– Est-ce que Lester est là ? J'ai entendu dire que oui.

– C'est lui, là-bas.

– C'est lui ? J'ai cru que c'était un SDF qui squattait la soirée !

– Ce n'est pas la réalité. C'est un manifeste, pour autant que nous y croyions.

– Oh mon Dieu ! Il a bougé.

Les spectateurs se sont tus un moment, ils observaient. Je l'ai regardé, il m'a fait un clin d'œil.

– Regardez, il a encore bougé !

– C'est peut être un robot ?

Il m'a envoyé un baiser, puis il m'a frappé le cul avec la cravache, sur les deux fesses. J'ai crié.

– Putain, vous avez vu ça ?

Ça brûlait, ça faisait mal, je haletais, mais j'ai réussi à l'entendre chuchoter « bonne fille. »

Des voix s'élevaient. Certaines masculines, d'autres féminines.

– Regardez, il y a une grosse zébrure.

– C'est dingue !

– C'est la preuve que c'est bien réel. Elle est réelle.

– Pensez-vous ! Ils ont dû payer des acteurs. Pas de quoi flipper.

– Mais elle a crié !

– Moi aussi, j'aurais crié à sa place.

Ensuite trop de gens se sont mis à parler en même temps pour que je puisse comprendre ce qu'ils disaient. Alors, j'ai senti l'extrémité de la cravache qui dessinait un cercle sur mon cul. La

foule s'est immédiatement calmée.

– Oh, c'est tellement pervers ! a murmuré une femme.

– C'est vrai, et nous sommes tous excités et torturés par ce type. Grrr !

Il m'a envoyé un autre baiser.

– Ce coup-ci ne sera pas si fort, a-t-il assuré tranquillement.

Il avait raison. Il a frappé de façon à ce que le bout de la lanière fasse un bruit énorme, mais ça n'a pas fait mal du tout. J'ai un peu crié. Puis il m'a tapotée, tap, tap, tap, tap, tap, juste des petits coups avec le cuir. J'ai remué le derrière, ce qui a eu pour conséquence deux choses. La première, c'est qu'en faisant cela, j'ai frotté mon clitoris contre la colonne de verre entre mes fesses, la seconde, c'est que le public a éclaté de rire.

– Maintenant, voyons s'ils commencent à s'ennuyer...

Pendant un certain temps, je n'ai plus rien senti. Il ne bougeait pas. Je ne bougeais pas non plus. D'après les bruits, les gens s'éloignaient peu à peu. Puis de nouvelles voix sont arrivées, qui disaient à peu près la même chose que les précédentes :

– Oh ! C'est répugnant.

– Moi, je trouve ça plutôt intéressant.

– C'est un stratagème à deux balles.

– Ils joignent le geste à la parole.

– Plutôt que l'art soit une métaphore pour le sexe dont nous ne pouvons pas parler, ici c'est le sexe qui est une métaphore de l'art.

– Mais est-ce bien du sexe ? On dirait plutôt de la torture.

– Un asservissement.

– Complètement d'accord.

Il me souriait.

– Je vais vous frapper à nouveau, ma douce. Durement.

– Bien.

J'ai enfoncé mon front dans l'appuie-tête et, au lieu de le regarder, je me suis préparée à recevoir le coup. J'ai hurlé quand il a frappé, pas par surprise puisque je m'y attendais. C'était une simple réaction à la douleur, et peut-être aussi un peu de révolte d'être ainsi molestée en public.

– Ce cri ! Je ne peux pas entendre ça !

– Eh ! Vous pouvez voir bien pire dans les clubs sadomaso de West Side.

– J'ignorais que Lester était un pervers.

– Ce n'est pas lui qui est derrière. Il est devant, là-bas.

Tout d'un coup, j'ai entendu une voix qui ressemblait furieusement à celle du professeur Renault.

– Oh ! Inutile de regarder ça. C'est certainement juste une pute.

Une voix mâle lui a répondu.

– Je ne sais pas pour vous, mais moi, ce n'est pas tous les jours que je peux admirer le cul d'une femme.

– Allumez la télévision n'importe quel jour de la semaine et vous en verrez. Quel ennui. Vous êtes en manque de publicité. Oh ! Qu'est-ce que c'est ?

James avait fait quelque chose avec son téléphone. J'ai entendu une sorte de bourdonnement, puis un fracas.

– C'est le son de dizaines de cravaches qui tombent du plafond sur la foule. S'ils se mettent à faire ce que j'imagine, je vous en prie, dites-moi si ça devient insupportable.

– D'accord, j'ai répondu, bien que je n'aie encore rien senti.

Quelques minutes plus tard, quelqu'un m'a cinglé les fesses avec sa cravache. Et c'est elle qui a crié « Oh ! » avant de s'enfuir. Je me suis retenue de rire. D'autres personnes ont ramassé des cravaches et m'ont touché avec, mais très peu ont osé me frapper. C'est alors qu'une voix féminine s'est élevée :

– Je vais vous montrer comment faire.

Et bing ! J'ai reçu un coup violent sur les fesses, pas aussi violent que le sien toutefois, mais suffisant pour me faire hurler silencieusement en essayant d'absorber la douleur.

– Vous êtes magnifique, a-t-il chuchoté. Absolument sublime.

D'autres personnes ont essayé de prendre le relais, mais en se trompant d'angle et sans taper vraiment fort. Pendant un temps, je n'ai plus pu discerner de voix en particulier. Puis le brouhaha a diminué, la pièce s'est vidée lentement.

– Vous avez été merveilleuse, a-t-il susurré. Maintenant, la fin.

Il a pianoté sur son téléphone et, aussitôt, la lumière a changé. Cette fois-ci, de petits éclats de lumière très puissants ont illuminé l'intérieur du verre.

Il a sorti son bras du trou mais a laissé sa veste là où elle était. Il a ensuite éloigné ma chaise des trous et les a bouchés avec quelque chose. Il a glissé les mains le long de mon dos et de mon cul en disant :

– Vos marques sont brillantes et ravissantes. Je crois bien que, par ma faute, vous allez avoir deux bleus.

– Ça ressemble à quoi ?

– Attendez, je vais vous prendre en photo.

Il l'a prise et me l'a immédiatement envoyée par MMS.

– Bien que l'aspect que ça a soit vraiment secondaire par rapport à ce qu'on ressent, a-t-il poursuivi en repassant la main sur ma peau.

Il a serré une de mes fesses, j'ai aspiré l'air entre mes dents. L'excitation et l'adrénaline me saisissaient à parts égales. J'ai voulu attraper sa jambe, mais impossible, j'étais toujours ligotée.

– Vous êtes si courageuse. C'est douloureux ?

– Oui, ça fait mal.

– Et par ici ? (Sa main a effleuré mon clitoris et ma vulve et a commencé à les caresser du bout des doigts.) Vous gouttez presque.

– Est-ce que ça signifie que je suis masochiste ?

– Peut-être également exhibitionniste. Tous ces gens qui admiraient votre cul !

– À cette idée, j’ai mouillé encore plus.

Ça l’a fait sourire.

– Je me demande si vous allez jouir plus facilement ou plus intensément.

– Que voulez-vous dire ?

– Personne ne peut nous voir. Ils aperçoivent uniquement l’ombre tremblée de nos mouvements à travers le verre et la lumière. Mais ils peuvent vous entendre si vous criez assez fort.

– Oh, je...

Je n’ai pas pu terminer. Sa langue léchait une des zébrures laissées par la cravache sur mon cul. Il a fait une pause pour embrasser mes fesses, avant de lécher le liquide qui gouttait de ma vulve. Bien que j’aie été rasée deux semaines plus tôt, ma peau était toujours aussi sensible. Il a écarté mes lèvres avec deux doigts pour dégager mon clitoris. Il n’était pas dans le bon angle, pourtant chaque coup porté par sa langue m’excitait un peu plus. Il s’est mis à téter mon clitoris et, lâchant mes lèvres, il m’a enfilé un doigt profondément. J’ai hurlé de plaisir, et très vite mon hurlement s’est transformé en gémissement. La succion, accompagnée de petits coups de langue, m’a provoqué un orgasme brutal. Son doigt, à l’intérieur de mon vagin, semblait trouver une multitude de points G. Il m’a fait jouir encore une fois, et une autre encore. Je hurlais à m’en casser la voix. Quand il s’est enfin retiré, il a posé sa joue sur mon dos nu et a poussé un soupir, comme s’il était comblé autant que moi.

– Alors, j’ai gagné encore un vœu ?

– Hum ! Avant toute chose, vous avez gagné un verre d’eau pour votre pauvre gorge toute desséchée. Après ça, vous pourrez avoir tout ce qui est en mon pouvoir de vous accorder.

J’ai senti qu’il se relevait et dénouait les courroies qui me retenaient prisonnière, puis qu’il éloignait. Il est revenu avec une bouteille d’eau à la main. Je me suis assise et j’ai bu à grandes gorgées.

– Vous voulez que je vous dise l’ironie de la chose ? ai-je demandé en m’arrêtant pour reprendre ma respiration.

– Quoi ?

– Je n’aimais pas faire l’amour avec mes petits copains parce que ça me faisait mal.

– Vraiment ?

– Oui, ce qui prouve qu’ou bien ils ne comprenaient rien à ce qui se passait en moi, ou bien ils s’en fichaient comme de leur première chemise. (Je l’ai attrapé, l’ai embrassé et l’ai laissé reculer juste assez pour que je puisse sentir son souffle sur mon visage.) Alors que vous, quand vous me faites mal, vous me prouvez que vous savez qui je suis et ce que j’aime.

Il m’a embrassée à nouveau, très intensément, sa langue fouillait toute ma bouche. Puis il a répondu :

- C’est vrai aussi quand je vous donne du plaisir, non ?
- Oui, et aussi quand vous me dominez et que vous me testez.
- Mmmm.
- Eh bien, et mon vœu ?

– Tout ce que vous voulez, ma douce. Ne vous l’ai-je pas déjà dit ?

Il a frotté son nez contre le mien.

– C’est vrai, mais je voulais en être sûre.

– Bon alors, quel est votre vœu ?

J’ai été surprise moi-même par ma réaction.

– Je voudrais savoir si vous êtes le vrai JB Lester. J’ai d’abord cru que vous aviez financé les sculptures de verre, mais à présent, je pense que c’est vous qui les avez créées. J’ai raison ?

Il a reculé brusquement, sans me quitter des yeux un instant. D’une voix nouée par l’émotion, il a enfin lâché :

– Vous avez raison, c’est bien moi.

J’ai continué, le cœur battant :

– C’est vous qui avez fabriqué le morceau de marbre et les autres choses ? (J’ai senti un frisson dans mon bassin à cette évocation.) Les jouets ?

– Oui, a-t-il admis, paupières closes.

Je me suis penchée sur sa joue pour y déposer un baiser. Je ne comprenais pas pourquoi il prétendait être un acheteur d’art plutôt qu’un artiste, mais je comptais bien le découvrir plus tard.

– Vous êtes vraiment étonnant.

Il a rouvert les yeux,

– Non, c’est vous qui l’êtes. J’aimerais vous emmener dans un endroit plus intime pour vous le dire et pour fêter votre fabuleuse prestation.

– D’accord !

Il m’a aidée à m’extirper du fauteuil.

– Laissez-moi aller dire au revoir aux autres pendant que vous vous rhabillez, je reviens tout de suite après.

J’ai récupéré mes vêtements tout en me demandant ce qu’il entendait par « un endroit plus intime ». Est-ce que c’était une virée dans sa limousine, une chambre d’hôtel ou quoi d’autre encore ? Même à travers ma culotte, je sentais mon jean qui frottait sur les zébrures laissées sur mes fesses par la cravache, et je me sentais dans le même état de total relâchement qu’après le massage des pieds, avec en plus une vibration intense dans l’entrejambe, due à la tension sexuelle. Un endroit intime. Est-ce que cette nuit allait finalement être LA nuit ? J’étais prête à n’importe quelle intimité, physique ou émotionnelle.

1. Se frapper mutuellement l'arrière-train avec une pagaie est une pratique habituelle lors des bizutages des confréries étudiantes aux États-Unis. (NDT)

Trembler comme une feuille

Quand il est réapparu, il portait un long manteau qui tombait presque par terre. Ça ne m’a pas étonnée plus que ça, j’imaginais bien que nous allions quitter les lieux. Il m’a tendu une grande boîte en carton et m’a menée, par une porte dérobée, vers l’escalier de service situé à l’arrière de l’immeuble. Nous avons grimpé deux, trois, quatre étages, jusqu’au dernier. Il a ouvert la porte d’un petit appartement entièrement meublé vintage. Les meubles avaient l’air d’avoir été récupérés dans des brocantes ou aux encombrants. À l’entrée, une table et six chaises dépareillées délimitaient le coin cuisine. Il s’est avéré que la boîte était remplie de petits fours et de pâtisseries et qu’il dissimulait une bouteille de champagne sous son long manteau.

Sous l’évier, nous avons trouvé quelques verres, eux aussi dépareillés. Il en a pris deux et m’a fait asseoir devant la fenêtre, sur un canapé-futon beaucoup plus chic que le mien. Dans la rue, les lampadaires diffusaient une telle lumière qu’il n’a même pas eu besoin d’allumer. J’ai posé la boîte ouverte sur une table basse en verre, en forme de haricot, pendant qu’il remplissait nos verres. Puis nous avons trinqué.

Tout en s’asseyant, il s’est exclamé :

– À une performance réussie... et à des débuts très prometteurs !

Avant d’avalier une gorgée de champagne, j’ai confirmé :

– Aux débuts de mon cul !

Il a failli recracher son champagne et m’a jeté un regard noir avant de se décider à sourire en ajoutant :

– Des débuts cruels !

– Oh mon Dieu, Vous avez failli avaler de travers ! Je suis désolée ! Je ne pensais pas que ça allait marcher ! (J’avais un mal de chien à me retenir de rire.) Non, vraiment, je ne pensais pas que ça marcherait.

– Vous êtes la seule, ma douce, qui réussissez me faire rire ainsi.

- Insinuez-vous que Stéphane n’est pas un très bon comédien ?
- Parfois il peut être drôle, sans le faire exprès, a avoué James.
- Donc, si j’ai bien compris, je ne dois pas lui montrer qu’il me fait rire car il risquerait de mal le prendre ?

Il a bu une autre gorgée de champagne avec un air faussement sévère.

- Ne parlons plus de Stéphane, dites-moi plutôt comment c’était, comparé à la danse.

J’ai fait semblant de jeter un coup d’œil inquiet à mes fesses.

- Je ne crois pas que j’aurais eu de telles marques en dansant, mais, plus sérieusement, c’était très intense.

- Voulez-vous dire que vous avez aimé ça ?

- C’est votre présence que j’ai aimée avant tout, ai-je répondu, tout à fait sérieuse cette fois. J’ai aimé aussi que vous me défiiez. Et j’ai aimé relever votre défi.

Je me suis rapprochée de lui en repliant mes jambes sous moi et j’ai passé un bras, celui qui tenait mon verre de champagne, derrière le canapé.

- Vous savez quoi ? a-t-il commencé, la main sur mon genou. J’aime le fait que vous aussi vous me défiiez, Karina.

- Je vous défie ?

- Oui. À montrer le meilleur. Et à être... moi même. (Il a posé son verre encore à moitié plein et a pris ma main dans la sienne.) Je ne me suis pas senti aussi libre depuis longtemps. Avec la plupart des femmes, en fait, je n’y arrive pas.

- Que voulez-vous dire par « je n’y arrive pas » ?

Il a saisi un canapé et l’a enfourné dans ma bouche. Je l’ai dévoré. Avec toute cette excitation, j’avais totalement oublié de penser à manger. Je n’avais pas la moindre idée de ce qu’il y avait dedans, mais c’était délicieux. Du jambon, peut-être ? Il en a pris un autre et l’a mangé d’un air pensif.

- La plupart des femmes veulent que j’agisse d’une façon prédéterminée. Particulièrement celles que je rencontre dans les cercles BDSM. Elles ont des attentes très spécifiques. Elles veulent soit un maître, soit un dominateur, soit un père, et elles ont des idées très précises sur ce qu’implique chacun de ses rôles. Ça peut être amusant un certains temps mais, à la longue, ça devient lassant.

- Elles veulent toutes être vos esclaves ?

- Ou mes animaux domestiques, ou mes servantes dévouées, entre autres choses. Les fantasmes des gens sont très puissants. Les fantasmes sexuels viennent du plus profond de notre être, de si profond parfois qu’on en ignore l’origine. (Il a attrapé un autre mini-sandwich et l’a glissé dans ma bouche.) Mais vous, vous n’apparteniez pas à la scène BDSM. Je me suis dit que si je vous laissais un peu de temps, vous alliez sûrement trouver, dans vos fantasmes, un rôle soit pour vous, soit pour moi.

- Mais ça ne fonctionne pas comme ça entre nous, ai-je répondu en pensant à ce que j’avais dit à Becky. Chaque fois que nous jouons un rôle, ça ne fait pas long feu.

- Je sais. (Il a choisi un autre canapé dans la boîte, un en forme de cône rempli d’œufs de saumon. Je me suis léché les babines après l’avoir avalé.) Je me pose la question : peut-être n’avons-

nous pas encore trouvé celui qui nous convient ?

– Stéphane, lui, vous appelle le patron ou le boss.

– Ce qui est tout à fait normal, puisque je suis son employeur.

– Moi, vous savez, je serais totalement incapable de garder mon sérieux en vous sortant des trucs moyenâgeux comme *Monseigneur* ou *Votre Majesté*. (J’ai attrapé un canapé enroulé dans du bacon, et je lui en ai tendu un autre. Ça croquait sous la dent, c’était onctueux, salé et délicieux.) Enfin, peut-être que j’en serais capable pendant une scène ou durant une nuit de fantasmes, mais j’aurais beaucoup de mal à me retenir de rire. Même si vous étiez costumé en roi Soleil. Ça me semblerait faux, tout simplement.

Il a baissé les yeux sur ses mains, si puissantes et gracieuses à la fois. Ces mains qui sculptaient de telles beautés et qui me procuraient de tels plaisirs.

– Mais, Karina, quand nous faisons ce que nous faisons, vous et moi, est-ce que cela vous semble vrai ?

J’ai cherché ses yeux, en essayant de lui faire lever la tête.

– Oui. Peut-être que je suis folle de le croire, mais c’est bien réel. N’est-ce pas vous qui avez affirmé que si je vous désobéissais, j’allais tout transformer en parodie ?

– C’est bien moi, en effet.

Là, il a pris une de mes mains dans les siennes et m’a sucé lentement le bout d’un doigt avant de me demander :

– Comment croyez-vous que le prince appelait Cendrillon, puisqu’il ne connaissait pas son nom ?

– Je suppose qu’avant de la rencontrer, il pouvait s’imaginer lui donner n’importe quel nom.

– Permettez-moi d’être plus direct. Est-ce que cela vous dérange que je vous appelle ma douce ou ma tendre ?

Il s’est mis à me sucer un autre doigt, comme s’il cherchait un reste de chocolat en poudre ou de sucre glace.

– Pourquoi est-ce que ça me gênerait ?

– Certaines femmes peuvent trouver dégradant d’être comparées à des sucreries, a-t-il dit.

– Je ne crois pas être comme elles. Douce, c’est mille fois mieux que Bébé. (J’ai gloussé bêtement.) Mais pour vous, ça serait sans doute un peu trop long.

– Qu’est-ce qui serait trop long ?

– L’Artiste-autrefois-connu-sous-le-nom-de-Prince.

Cette facétie nous a fait pouffer de rire, mais je ne voulais pas changer de sujet pour autant. J’ai frotté ma joue contre ses doigts.

– Peut-être que c’est ça, en fait. Stéphane vous appelle ainsi parce que votre relation est ainsi définie. Peut-être que je suis à la recherche d’un nom à vous donner qui fasse honneur à ce que nous sommes réellement l’un pour l’autre, à ce que vous représentez pour moi et à ce que je représente pour vous.

Il a ouvert ses bras, je m'y suis blottie en laissant reposer ma tête sur son épaule.

– Je n'ai jamais ressenti pour personne ce que je ressens pour vous, a-t-il murmuré. Vous me surprenez et vous me ravissez, et chacune de nos rencontres me fait désirer plus encore la suivante.

– C'est parfait, parce que c'est à peu près mot pour mot ce que je pense de vous. (Mon corps alangui contre le sien, je pouvais sentir à quel point il était bien. La tension qui l'habitait habituellement avait disparu. J'ai posé ma main sur sa poitrine pour sentir les battements de son cœur.) Quel est le mot pour ça ?

– Amour ? a-t-il hasardé.

– Ben ouais, mais ça ne marche pas vraiment comme surnom. Peut-être de temps en temps, du genre « hé, amour, comment s'est passée ta journée ? », mais pas tout le temps.

– Et pour définir ce que je représente pour vous, a-t-il demandé.

– Hum, oui, amour ça convient bien. Petit copain, pas du tout, en revanche. Ça paraît tellement... en dessous de ce que vous êtes. Petit copain, ça sonne tellement banal. Et c'est connoté d'attentes tellement banales, elles aussi.

– Je suis bien d'accord avec vous, ma douce, a-t-il dit en baisant mon front.

Je me suis blottie encore plus contre lui.

– Peut-être que je devrais simplement continuer à vous appeler James quand nous sommes tous les deux.

– Voilà qui me va très bien.

– Comment s'est passée la télépathie tout à l'heure ? Pouviez-vous voir le public ou pas ?

– Oui, je le pouvais, a-t-il admis. C'est vraiment dommage que vous n'ayez pas pu voir leurs visages, vous aussi. C'était une palette fascinante de toute la vulnérabilité humaine.

– Ah ! Ça concerne tout le monde ? Mais de quoi s'agissait-il vraiment ? Est-ce qu'ils étaient autant exposés que moi à vos yeux ?

– Peut-être.

– Voilà donc le genre de voyeur que vous êtes, l'ai-je taquiné, ça ne vous suffit pas de regarder les filles qui se touchent pour vous exciter.

– Insinuez-vous que je suis un peu plus complexe que ça ?

Je me suis redressée légèrement pour pouvoir le regarder droit dans les yeux.

– Vous êtes la personne la plus compliquée que je connaisse.

– C'est un bon point ?

– Ni bon ni mauvais, vous êtes comme ça c'est tout. (Je me suis rassise.) Je crains de ne pas être assez compliquée pour susciter très longtemps votre intérêt.

– Ce n'est pas parce que je prends mon temps pour vous sonder en profondeur que je vous trouve superficielle, a-t-il rétorqué, tout en glissant son doigt le long de mon cou.

– C'est un euphémisme ?

– Non, ma douce, quoi qu'il y ait un double sens. J'ai bien l'intention de sonder vos profondeurs, tant physiques que psychologiques. (Il a bougé un peu.) Maintenant, j'ai envie de jouer

avec votre corps. Est-ce que vous me le permettez ?

– Vous exaucerez un autre de mes vœux ?

– Je ne suis pas certain d’être obligé d’exaucer plusieurs vœux chaque soir. Vous vérifierez sur mon contrat de Génie. Pour l’instant, approchez !

Il m’a fait signe de m’asseoir sur lui à califourchon. Je me suis levée pour lui obéir, mais j’ai arrêté mon geste.

– Habillée ou toute nue ?

– Toute nue, c’est mieux, a-t-il répondu en enlevant sa chemise

Ça m’a étonnée. Je pensais que je serais la seule à devoir me dévêtir. Il a gardé son pantalon. Je me suis installée sur ses genoux, mes mains posées sur ses épaules et mes jambes de part et d’autre des siennes. Il s’est glissé entre mes jambes, à écarté mes lèvres sans toucher à mon clitoris.

– Je ne me lasse jamais de vous regarder, a-t-il avoué. Rasée ou non, vous êtes ravissante.

– Est-ce que ma chatte est vraiment si mignonne ?

J’avais prononcé le mot *chatte* à mi-voix.

– Ne vous comparez pas aux autres, a-t-il rétorqué en me regardant dans les yeux. On perd à tous les coups à ce jeu-là, quels qu’en soient les participants. Mais oui, la vôtre est tout à fait charmante, et pas uniquement parce que je peux en faire ce que je veux.

Pour mieux souligner son propos, il m’a enfoncé un doigt profondément, sans lâcher mon regard. J’ai poussé un gémissement. Mon précédent orgasme n’avait fait qu’attiser mon désir pour lui.

– La vraie raison pour laquelle je ne peux pas vous appeler amour, c’est parce que nous ne l’avons pas encore fait réellement, me suis-je plainte.

– Vous le pensez vraiment ?

– Je plaisante à moitié, mais seulement à moitié. Quand pourrai-je vous baiser vraiment ?

– Qu’entendez-vous par *vraiment* ? Je croyais que nous venions de décider que tout était vrai entre nous.

Il me taquinait, son doigt me titillait et me rendait folle. Je me suis penchée vers lui pour lui murmurer à l’oreille, les joues en feu (comme n’importe quelle partie de mon anatomie qu’il touchait) :

– Vous savez bien. Votre bite dans ma chatte. Vous m’avez dit que je devrais la mériter. Que dois-je faire pour ça ?

– Vous pouvez y arriver si vous êtes joueuse.

– Que dois-je faire ?

– Il va falloir vous battre.

– Contre qui ?

– Contre moi.

Oh ! Le jeu prenait un tour fascinant.

– Quel genre de combat ce sera ?

– Nous serons nus tous les deux, nos poignets attachés ensemble, mon droit avec votre gauche et mon gauche à votre droit. Votre but sera de me faire vous pénétrer ou de me faire jouir. Le mien sera de vous en empêcher. Lié ainsi à vous, impossible pour moi de me détourner, bien évidemment.

Il a remué son doigt. J'ai réfléchi. Il était déjà excité par toute cette scène dans la galerie, et maintenant encore en me provoquant comme il le faisait.

– D'accord, je joue. Qu'est-ce qui se passera si je perds ?

– Pas d'orgasme pendant une semaine.

– Je peux vivre une semaine sans orgasme.

– Oh, mais je n'ai pas dit que ça serait une semaine d'abstinence, ma douce. (Il a accéléré les mouvements de va-et-vient de son doigt dans mon vagin.) Juste qu'il n'y aura pas d'issue pour vous.

– Il suffit que je sois gagnante, alors !

– Ouvrons le futon, a-t-il murmuré à mon oreille. Il nous servira de ring.

Il a brusquement enlevé son doigt. J'étais à nouveau capable d'aligner deux pensées. Nous avons ouvert le futon et nous l'avons traîné sur le tapis persan qui se trouvait à la place qu'aurait occupée la table si quelqu'un avait réellement vécu ici. Il a disparu dans la salle de bains et en est ressorti, des bandes Velpeau à la main. En l'attendant, j'avais installé mon téléphone en mode caméra sur la petite table, l'objectif dirigé vers le futon.

– Qu'est-ce que c'est ? a-t-il demandé. Vous voulez avoir une preuve par l'image si jamais je triche ?

Je me suis haussée vers lui et l'ai embrassé sur la joue.

– Non. Mais je crois que l'idée que quelqu'un puisse nous observer va vous exciter encore plus. Je ne suis certainement pas la seule exhibitionniste ici.

– Ha ! ha ! (Il m'a fait tourner dans ses bras.) Vous me connaissez vraiment bien.

J'ai pensé que je ferais mieux de pousser mon avantage en commençant rapidement. Je l'ai donc aidé à enlever son pantalon et à enfiler un préservatif en en profitant pour caresser ses couilles au passage et pour laisser mes doigts s'amuser sur sa bite pendant que je lui mettais la capote. Il m'a laissé faire sans protester, confiant qu'il était. La mise en place des bandages fut un peu compliquée. Il a posé une de ses mains contre la mienne, a entouré nos deux poignets puis les a tournés sur la droite, de côté, pour former un huit avec le bandage autour de nos deux autres poignets. Il a refait un tour à gauche, ce qui a laissé un peu de mou à ma première main pendant qu'il enveloppait la seconde.

– Je n'ai pas trop serré, a-t-il annoncé, du coup, décidons qu'il est interdit de se libérer des bandages.

– D'accord.

– Alors, allons-y !

Nous étions debout sur le futon. Je l'ai tiré vers moi pour voir si je réussissais à le faire bouger. Quand j'ai reculé, il s'est avancé d'un pas, un peu comme si nous étions en train de danser une danse de salon. J'ai essayé d'attraper son sexe, mais son bras m'a serrée pour m'en empêcher. Nous nous sommes battus ainsi pendant un certain temps, moi essayant d'avancer mes mains vers lui et lui tentant

de les maintenir à distance. Nous tournions en rond. Je voulais le faire tomber au sol. Si je pouvais grimper sur lui, pensais-je, je pourrais l'obliger à me pénétrer. Si je réussissais, il ne pourrait sans doute plus résister à l'envie de me prendre. Il fallait absolument que je parvienne à le mettre à terre. J'ai soudain compris comment faire. J'ai plié les genoux et je me suis lentement penchée en arrière, trop vite pourtant pour qu'il puisse complètement compenser le mouvement, mais je n'ai pas été assez maligne pour lui faire perdre complètement l'équilibre. À la place, il s'est retrouvé à genoux.

J'y étais presque. J'ai enroulé mes jambes autour de ses cuisses et j'ai serré en faisant une torsion. Ça a marché. Je me suis retrouvée sur lui, mes seins dans sa figure. Il s'est immédiatement mis à me téter. C'était amusant et agréable, mais si je voulais atteindre mon but, il fallait que je desserre mon étreinte pour pouvoir reculer mon bassin. J'ai essayé de bouger, mais ses dents me retenaient prisonnière. J'étais toujours sur lui. J'ai écrasé mes seins sur son visage pour qu'il ne puisse plus respirer par le nez et qu'il soit obligé d'ouvrir la bouche. Quand il m'a repoussée en haletant, je me suis libérée. Je me suis tortillée vers l'arrière, jusqu'à ce que je sente la dureté de son sexe entre mes jambes. Il a essayé de me donner un petit coup, mais étroitement liés l'un à l'autre comme nous l'étions, le poids de mon corps est resté centré au-dessus du sien. Il ignorait tout des bagarres innombrables que nous avons faites, Jill, Troy et moi, quand nous étions enfants. J'avais vite appris que pour gagner, il ne fallait pas essayer de bloquer mes adversaires grâce à une prise, mais plutôt de peser de tout mon poids pour les empêcher de bouger. Ce qui n'était franchement pas très excitant pour eux. Mais pour moi, maintenant, ça l'était. Il se tordait de dépit.

– Vous êtes bien plus petite que moi. Comment pouvez-vous être si lourde ?

J'ai répondu en frottant ma vulve humide contre lui.

– J'ai de la chance, je suppose.

Le fait d'être imberbe m'avantageait. Aucun obstacle, ça glissait tout seul. La lutte s'est intensifiée quand j'ai essayé de pousser sa queue à l'intérieur de moi. Il ne pouvait pas se débarrasser de moi, mais moi, je n'étais pas dans le bon angle pour réussir à le piéger. Nous avons lutté ainsi un bon moment, sans parvenir à autre chose qu'à nous couvrir de sueur. Il ne débandait pas pour autant, au contraire, ça l'excitait, visiblement. Comment pouvais-je augmenter la mise ? Comment l'exciter un peu plus encore ?

– Pour la prochaine installation, ai-je murmuré à son oreille pendant que nous nous débattions, peut-être que toute la partie arrière de mon corps devrait être exposée, ou alors toute sa moitié inférieure ? Ah je sais... Je pourrais porter une robe de cocktail, avec des talons aiguilles et un bracelet de cheville en diamant. Ma robe serait relevée jusqu'à la taille et mon string LOU mettrait en valeur la rondeur de mes fesses.

La voix altérée par l'excitation, il a demandé :

– Avec des cravaches ?

– Non. Peut-être des godemichés, des œuvres d'art en verre, chacun représentant quelque chose comme l'espoir, l'amour ou la liberté.

– Et quel nom donnerez-vous à ce chef-d'œuvre ?

Sa voix était à présent complètement nouée.

– Que diriez-vous de « Baisons les Riches » ?

Je le tenais, il n’a pas pu s’empêcher de rire et ça l’a distrait suffisamment pour que je me mette en place et que je m’empale d’un coup sur sa bite. Oh mon Dieu, elle était énorme ! Je n’étais pas préparée à ça.

– Karina !

Il s’était immobilisé, et moi aussi. Je n’avais pas réalisé, à cause de sa longueur, qu’elle était aussi grosse. Quand je l’avais lavée à l’hôtel, elle m’avait paru fine, mais elle était longue et je n’avais pas beaucoup d’expérience dans ce type de mesures. J’ai essayé de l’enfoncer un peu plus, mais ça faisait trop mal. Même excitée comme je l’étais, après l’exploration de ses doigts, je ne m’attendais pas un si gros engin.

– Ne bougez pas, a-t-il murmuré. Ne vous faites pas mal.

– Je... Je...

J’essayais de dire d’accord, mais je n’y arrivais pas. Il m’a serré la main et m’a fait « chut », en essayant de me détendre.

– Touchez-vous ou bien laissez-moi faire, a-t-il prononcé d’une voix calme et sérieuse. Ça sera plus agréable.

Je l’ai laissé approcher la main du point de contact de nos deux corps. Mes doigts appuyaient sur mon ventre pendant que son pouce cherchait mon clitoris, totalement offert et nu. Quand il l’a effleuré, je n’ai pas pu me retenir de sursauter. Puis il s’est mis à masser la partie de muqueuse à l’entrée de mon vagin. C’était très agréable. Ça a réveillé mon désir. Mais la douleur avait complètement tétanisé mes muscles, je ne pouvais pas me relâcher. Pourtant, cette idée trotteait encore dans ma tête : le chevaucher comme une cow-girl chevauche un taureau, mes hanches le labourant jusqu’à ce qu’il crie grâce. Hélas, c’était impossible. Je ne pouvais même pas imaginer comment m’asseoir normalement.

– Vous allez lentement vous retirer, d’accord ? a-t-il chuchoté.

– Doucement, ai-je acquiescé en pleurnichant.

– Penchez-vous en avant. Laissez-moi faire.

Il s’est cambré et s’est retiré en même temps. J’ai poussé un soupir de soulagement. Je tremblais pourtant de désir, mais je savais qu’il ne fallait pas envenimer les choses. Il a fait tourner son poignet, et notre lien en forme de huit s’est détendu. J’ai sorti une main, puis nous avons fait la même chose de l’autre côté.

– Bonne fille. Étendez-vous là un moment. (Il me serrait contre lui, poitrine contre poitrine, sa main caressait mon dos.) Bonne fille, a-t-il répété.

– Mais j’ai perdu.

– Une tentative très courageuse, cependant. Si j’avais su que ça allait vous faire mal à ce point, je n’aurais pas suggéré la chose.

– Je ne le savais pas non plus. (Je me suis sentie stupide. Comment pouvais-je méconnaître mon propre corps à ce point ?) Vous devez croire que j’ai essayé de vous tromper, ou quelque chose comme ça ?

– Pas du tout. (Il a changé de main et a tracé des cercles sur mes omoplates.) Il est très important de connaître ses propres limites.

– Je les ignore, à l’évidence.

– Chut, ce n’est pas ce que j’ai voulu dire. Je veux dire, trouver ses limites, les respecter et reculer plutôt que de se mettre dans une mauvaise situation.

Ça m’a fait réfléchir. J’ai un peu soulevé la tête pour pouvoir le regarder.

– Ça vous a pris combien de temps d’apprendre à respecter vos propres limites ?

– Trop longtemps, a-t-il affirmé avec beaucoup de sérieux. Puis, en passant son pouce sur ma lèvre inférieure, il a dit doucement : embrassez-moi.

Je me suis exécutée tendrement, bien que toujours furieuse contre moi-même. Durant ce baiser, il m’a fait rouler sur le dos pour se retrouver sur moi. Puis il a déposé des baisers depuis mon front, jusqu’à cette nudité située entre mes jambes. Sa langue a serpenté vers mon clitoris et s’est mise à le masser doucement.

– Ohh ! Ça fait du bien !

Il a eu un petit rire et a insisté un peu plus encore. Sa langue souple, humide et tiède, a continué doucement ses mouvements ondulatoires. Il a cherché l’entrée de mon vagin avec ses doigts, en a titillé le bord pendant que sa langue poursuivait son ouvrage. Puis il a glissé les bras sous mes hanches et a rentré sa langue profondément en moi. Je n’avais plus mal du tout, sauf peut-être à quelques endroits bien précis sur les fesses, là où la cravache avait laissé ses marques. Il a remué sa langue, l’a retirée, pour ensuite la réenfoncer. Et encore. Bientôt, il s’est mis à me baiser en rythme avec sa langue et j’ai commencé à gémir. Elle ne rentrait pas assez profondément, contrairement au godemiché de verre qui s’adaptait si parfaitement à mon vagin. Mais la sensation qu’elle me procurait était incroyable, merveilleuse, et elle rallumait le feu plus violemment en moi. Je me suis demandé s’il s’en rendait compte à lire mon visage, ou sentir les mouvements de mon corps. Il a ensuite glissé sa bite entre mes petites lèvres et l’a frottée de toute sa longueur le long de mon clitoris. Mon Dieu, c’était incroyable, des dizaines de centimètres me masturbaient là où c’était le plus sensible. Puis il a changé de position, et en baissant les yeux, je me suis aperçue qu’il tenait son sexe dans sa main. Son gland saillait, violet comme une prune. Il l’a frotté de haut en bas entre mes lèvres humides en gémissant comme si ça lui faisait mal de se retenir. Il a titillé l’entrée de mon vagin avec son gland. Allait-il l’enfoncer lentement ? C’était tellement bon que je me suis mise à geindre à haute voix avec lui. Je le désirais, et lui aussi autant que moi, c’était évident. Mon gémissement s’est fait plus fort quand il s’est retiré pantelant. Il s’est essuyé le front avec les bandes Velpeau.

– Mieux vaut ne pas aller plus loin. (J’allais ouvrir la bouche pour protester quand il m’a lancé un regard sévère.) C’est assez pour l’instant. Après tout, votre semaine sans orgasme a débuté.

– Oh ! Elle ne pourrait pas commencer demain seulement ? ai-je tenté. Je sais que j’ai perdu, mais...

– Ma douce, vous avez déjà eu un orgasme fabuleux tout à l’heure à la galerie. (Il m’a donné une petite tape sur la cuisse.) N’en demandez pas trop.

– C’est bien difficile quand il s’agit de vous ! ai-je protesté avant d’acquiescer. Bon d’accord, une semaine alors ?

– Nous nous verrons au moins une fois par jour, a-t-il expliqué en se levant et s’étirant.

– L’après-midi ? Le soir ?

Il a arrêté la caméra de mon téléphone.

– Envoyez-moi vos disponibilités pour toute la semaine. Je vous dirai quand et où. Toutefois, une visite surprise est envisageable.

– Très bien.

Il m’a soulevée et m’a embrassée. Tout à coup, le monde entier m’a paru meilleur.

– Je dois encore vous dire quelque chose.

– Oui ?

– Je suis invité à un bal samedi prochain.

– Un bal, dites-vous ?

J’avais répété ses mots en essayant de paraître détachée, mais le ton de ma voix était surexcité.

– Oui, une soirée de gala chez des gens ridiculement riches et influents. (Il avait le nez enfoui dans mes cheveux.) Je crois que vous avez une tenue qui serait tout à fait appropriée... (Je n’ai pas pu m’en empêcher, j’ai poussé des cris stridents.) Est-ce que cela veut dire que vous m’accompagnerez ?

– Oui, oui, oui !

– Bon, a-t-il conclu dans un sourire. Votre présence égayera considérablement cette soirée.

Que demander de plus ?

Le jour suivant était un samedi. Nous sommes allés au Metropolitan Museum. Sur le chemin, il m'avait serrée contre lui à l'arrière de la voiture, mon dos collé contre son ventre, et il avait glissé une main dans ma culotte. Il m'avait pelotée pendant tout le reste du trajet. Je ne me souviens pratiquement pas des tableaux que nous avons vus. Il semblait heureux de m'entendre dissenter sur l'art, mais moi je n'avais d'yeux que pour lui. Il me tenait délicatement par l'épaule et dessinait dessus des zigzags avec son doigt, qui ressemblaient aux caresses qu'il me faisait habituellement plus bas. Mes orteils se recroquevillaient dans mes chaussures, exactement comme s'il s'était agi de mon clitoris. Le musée étant bondé, il a passé son temps à se frotter contre moi. En sortant, nous sommes allés déjeuner, très agréablement, dans un restaurant japonais à côté du musée avant que Stéphane ne nous reconduise en ville. Au retour, il m'a déculottée et y est allé avec sa bouche, alternant avec une subtile habileté les lampées sensuelles de sa langue et les petites morsures de ses dents. Quand nous nous sommes embrassés pour nous dire au revoir, sa lèvre supérieure avait un goût salé. Moi, j'avais la tête qui tournait de tant de désir inassouvi.

Le dimanche, ce fut le tour du Musée d'art moderne. Pendant le trajet, James a sorti une petite pochette en cuir bleu. Peut-être une boîte à bijoux ? En la posant sur mes genoux, il affichait ce sourire qu'il avait toujours lorsqu'il m'offrait un cadeau. À l'intérieur, j'ai découvert plusieurs objets en verre sublimes, nichés dans du velours bleu. Le premier était une boule à peine plus grosse que la boule de Ben Wa que j'avais déjà portée, mais avec une cordelette. À côté, il y avait ce qui était sûrement un godemiché, mais moins gros et sans la forme phallique habituelle. Il était en spirale, comme une défense de licorne, avec le bout arrondi. L'objet suivant était constitué d'une série de boules reliées entre elles par une tige. Un autre encore avait la forme traditionnelle d'un pénis, strié sur toute la longueur. Le dernier était le plus long du lot. Il n'était pas évasé au bout, mais au milieu. Chacune de ces pièces était une véritable œuvre d'art, elles formaient un ensemble étonnant.

– C'est vous qui les avez faites ? ai-je demandé.

– Oui, c’est moi. Idéalement, ma douce, elles devraient vous aider à vous préparer pour me recevoir.

À ces mots, un frisson m’a gagnée entre les jambes. Le souvenir de ma tentative si douloureuse était déjà en train de se dissiper, je mourais d’envie d’essayer à nouveau. Et puis, je n’étais pas une mauviette qui abandonnait au premier essai infructueux. Mais il avait insisté.

– Expliquez-moi comment tout ça fonctionne.

– Chacun est plus gros que le précédent. Quand vous arriverez à vous masturber avec le plus gros d’entre eux, vous serez quasiment prête à faire l’amour avec moi. Maintenant, baissez votre culotte. Je veux vous mettre la boule avant d’arriver au musée.

J’ai glissé sur mes fesses pour m’allonger le long de la banquette. Il a pris le temps de me titiller le clitoris avec son gland, à petits coups, juste pour m’exciter et me faire mouiller. Puis il a lubrifié la boule avec mon fluide, et l’a appuyée contre l’entrée de mon vagin. J’ai d’abord cru qu’elle ne passerait pas, mais quand il a caressé mon clitoris à nouveau, elle est entrée.

– Très bien, ma douce.

Il a pris sa respiration puis s’est baissé pour me sucer le clitoris avec une lenteur délibérée affolante. Malgré la torture exquise de savoir qu’il allait m’interdire de jouir, c’était quand même tellement bon !

Quand il a tiré sur la corde, je l’ai agrippé à l’épaule en criant « non ! » Il a eu l’air un peu paniqué avant que j’explique :

– J’ai failli jouir.

Il m’a approuvée en souriant.

– Ah ! Bonne fille ! Bonté divine, vous êtes ravissante.

J’ai remué les fesses.

– J’ai l’impression que vous souffrez autant que moi de votre interdit.

– C’est vrai, a-t-il répondu en reculant pour réajuster ses vêtements. Mais ça n’en rendra que plus agréable le moment où je vous posséderai. Pour l’instant, je dois me contenter de vous baiser par procuration. En public, puisque vous aimez ça.

Il a eu un sourire démoniaque et terriblement sexy.

Je me suis rhabillée et je me suis promenée en sa compagnie dans le musée avec la boule en moi. La fois précédente, je n’avais pas autant marché et la boule était plus petite. Cette fois, à chaque pas que je faisais, j’avais l’impression qu’il était en train de me faire l’amour. Pendant toute la visite, ses caresses furtives et ses tendres chuchotements ne faisaient qu’en rajouter. Dans la voiture, au retour, il a sorti la boule en tirant sur la ficelle, tout en prenant bien soin d’éviter mon clitoris, histoire de me rendre folle.

– Comment vous sentez-vous ? a-t-il demandé tout en balançant la boule au bout de sa corde.

– J’ai envie de vous. J’ai vraiment, vraiment très envie de vous.

Il a eu un sourire attendri.

– Ce qui tend à prouver que la formation fonctionne bien, jusqu’à présent.

Après avoir enveloppé la boule dans un mouchoir, il a sorti la seconde pièce en forme de défense de licorne. Il l'a glissée facilement à l'intérieur de moi. Mais au lieu de la laisser en place, il en a saisi l'extrémité et m'a baisée avec, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, en la secouant de temps à autre jusqu'à ce que je gémissse de plaisir. Il ne m'a pas laissée atteindre l'orgasme, mais il m'a baisée ainsi pendant tout le trajet, s'arrêtant dès qu'il sentait que j'allais jouir.

Quand nous sommes arrivés à l'appartement, j'étais inondée de sueur et je mourais d'envie de conclure. Lentement et très doucement, il m'a encore léché le clitoris.

– Vous êtes l'un des êtres humains les plus beaux qu'on puisse imaginer, s'est-il exclamé en se rasseyant. Votre empressement et votre sensualité vous rendent encore plus étonnante.

Je me rendais bien compte qu'il était tenté à nouveau. Mais nous avons décidé d'être sages tous les deux, la suite devait nous récompenser de nos efforts.

Le lundi, j'ai dû aller travailler. Stéphane est venu me chercher à la sortie, à vingt heures. Quand il s'est garé devant le bureau des anciens élèves, j'ai vu qu'il était seul. J'ai essayé de m'asseoir à l'avant, il m'a fait signe de m'installer à l'arrière. Sur la banquette j'ai trouvé la boîte, mais aucune trace de James. Du regard, j'ai questionné Stéphane à travers le rétroviseur. Avait-il d'autres instructions pour moi ?

– Nous allons le rejoindre. Il m'a dit qu'il ne voulait pas que vous soyez en retard sur votre planning, ou quelque chose comme ça, et que vous sauriez quoi faire. Il m'a demandé de vous préciser qu'il y a un support de téléphone portable fixé à l'arrière du siège. Je dois rouler jusqu'à ce que vous me disiez que vous êtes prête à... hum... à le recevoir.

– D'accord.

J'ai refermé la paroi de séparation, j'avais compris ce qu'il attendait de moi. J'ai mis le téléphone en mode caméra et j'ai sorti l'objet suivant de la boîte, celui qui était composé d'une série de boules reliées entre elles. Je l'ai présenté à la caméra, avant d'en embrasser sensuellement le bout, puis j'ai entrepris d'essayer de le faire pénétrer. Je me suis d'abord caressée en glissant deux doigts de chaque côté de mes lèvres. Je voulais me faire du bien pour bien mouiller. Mais malgré l'excitation, je n'arrivais pas vraiment à être suffisamment lubrifiée. Alors j'ai commencé à pincer la pointe de mes seins. L'effet a été immédiat. Est-ce que c'était lui qui avait appris à mon corps à réagir ainsi ? Ou bien est-ce que j'aurais réagi comme ça depuis toujours, mais que lui l'avait découvert ? Impossible de le savoir. J'ai enfoncé mes doigts à l'intérieur de mon vagin pour attraper l'objet, et je l'ai doucement introduit en moi, boule après boule. Quand il a été profondément enfoncé, j'ai serré les cuisses, j'ai arrêté la vidéo et je la lui ai envoyée à l'aide du téléphone. J'étais sur le point d'ouvrir la cloison pour demander à Stéphane s'il y avait autre chose de prévu – sans doute James lui avait-il donné d'autres indications – quand j'ai remarqué un autre sac. La première chose que j'en ai sortie, c'était une paire de leggings. Ils ressemblaient à des collants, en plus épais, mais sans pieds. En dessous, j'ai trouvé un slip et... une jupe de majorette. Et puis... des mitaines. Quel genre de scène perverse avait-il bien pu imaginer ? Alors, j'ai ouvert la cloison.

– Où allons-nous, Stéphane ?

– Je crois bien que je dois vous déposer à la patinoire du Rockefeller Center, a-t-il répondu d'un air narquois.

– Oui bien sûr, je comprends mieux.

Enfiler les leggings ne fut pas complètement évident. Puis je me suis souvenue de la technique de Becky, ce qui m'a bien aidée. Le godemiché en verre est resté bien calé à l'intérieur de moi.

James m'attendait sur place. Il m'a demandé ma pointure pour louer des patins. À cette heure tardive, il n'y avait pas trop de monde, nous nous sommes vite retrouvés sur la glace. Je me suis élancée avec prudence, je n'étais plus tellement sûre de me rappeler les leçons de patinage de mon enfance. Heureusement, c'est revenu très vite et j'ai pu accélérer l'allure, avant de réussir un bel arrêt en pivotant sur un seul pied. Il a fait pareil, en glissant très facilement sur une seule jambe.

– Vous savez patiner ? Où avez-vous appris ?

– Ma mère a eu une liaison avec un champion olympique, m'a-t-il expliqué, comme si ça coulait de source. Du coup j'ai pas mal traîné sur les patinoires pendant un an ou deux. Et vous ?

– Chez moi, toutes les filles rêvaient de devenir Michelle Kwan. Ma mère m'avait inscrite à un cours.

Je lui ai pris la main et nous sommes repartis pour ne pas bloquer la circulation. Une douzaine de patineurs évoluaient encore sur la glace.

– Est-ce que votre mère était... hum...

J'essayais de ne pas paraître porter de jugement de valeur. Il est venu à mon secours en répondant à la question que je n'osais pas poser.

– Ma mère choisissait toujours ses partenaires dans le haut du panier. Bien qu'elle n'ait jamais réussi à en trouver un assez bien qu'elle garde plus de quelques années.

Il avait prononcé ces mots sans amertume apparente.

– Elle n'est pas restée très longtemps avec votre père, j'imagine ?

– Je ne l'ai pas connu. (Il a glissé sa main dans mon dos pour que nous puissions patiner au même rythme.) Ma mère prétendait ne pas savoir qui il était. Elle m'a élevé seule pendant les premières années de ma vie. Avant que vous vous fassiez des idées, je tiens à dire qu'elle avait beaucoup de gens pour l'aider entre la nourrice, le chauffeur et le cuisinier.

– Vous étiez donc très riches ?

– La plupart du temps. Quand nous sommes rentrés aux États-Unis, elle s'est débarrassée de tous ses employés, à l'exception de son chauffeur. Je n'avais plus besoin de nourrice puisque j'étais en âge d'aller à l'école. C'est à ce moment-là qu'elle a recommencé à avoir des aventures.

– C'est rigolo, ma mère aussi a eu beaucoup d'aventures, mais jamais avec un champion olympique ! (Je l'ai dépassé, j'ai fait demi-tour et j'ai patiné en arrière, pour aller dans la même direction que lui, tout en lui faisant face.) Une fois, elle a bien failli se remarier, mais ça a fait long feu.

– Vous êtes restée en contact avec votre père en grandissant ? m'a demandé James.

Il jouait à me dépasser, puis à se laisser dépasser à nouveau. Son manteau était grand ouvert, les pans de tissu claquaient dans le vent.

– Pas après son départ, non. Ils s'étaient mis d'accord pour la garde des enfants. Ma mère ne m'en parlait jamais. J'étais trop jeune pour savoir ce qu'était une pension alimentaire. Quand j'ai été en âge de lui demander, il m'était devenu totalement impossible d'aborder ce genre de sujet avec elle. Elle en avait touché deux mots à ma tante, qui en a parlé à ma sœur, qui me l'a répété : mon père avait laissé un bon paquet de fric en partant, mais pas assez pour nous permettre de vivre avec pour le restant de nos jours. D'après la suite des événements, je pense qu'il y avait de quoi tenir pendant cinq ans, environ. À ce moment-là, elle avait abandonné toute idée de remariage. À la place, elle a pris un boulot.

Il a m'attrapé par les mitaines et m'a fait faire un tour complet avant de m'attirer à lui avec de puissants coups de patin.

– C'est drôle, plus j'en apprends sur vous, plus il me semble que nous avons de choses en commun.

– Je pourrais dire la même chose !

J'ai pris de la vitesse et je l'ai dépassé, avant de réussir un petit saut dont je me souvenais. Il est parti à ma poursuite et nous avons fait la course tout autour de la patinoire, en slalomant entre les autres couples jusqu'à ce qu'il me rattrape. Puis nous avons ralenti. Il a passé ses bras autour de ma taille, par-derrière. J'ai contracté mes muscles autour du godemiché que j'avais oublié jusque-là, et j'ai très vite senti son sexe durcir à travers son pantalon, pendant qu'il se pressait contre moi.

– Faisons-le pour de vrai, ai-je murmuré.

– Bientôt, m'a-t-il assuré.

Après la belle journée de printemps que nous avions eue, la température avait fraîchi avec la nuit et nous étions sur la glace. Nous sommes donc allés prendre une tasse de chocolat et déguster une fondue. Ce fut délicieux. Tout comme le fut sa façon de faire bouger en moi la pièce de verre pendant notre retour en voiture. Il demeura pourtant fidèle à ses principes, il ne me permit pas d'accéder à la jouissance bien que j'en aie été tout près quand nous sommes arrivés à l'appartement.

– Est-ce que tout ça va réellement me préparer pour vous ? ai-je demandé dans un gémissement de frustration pendant il ôtait le verre avant de l'envelopper. Ou bien est-ce juste un jeu un peu pervers ?

– Allons, allons, ma douce, m'a-t-il sermonnée tendrement en m'attirant à lui. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit à propos de « et » et « ou » ? Que c'est bien souvent les deux à la fois. Là aussi, c'est le cas.

Le mardi, il m'attendait quand j'ai sauté à l'intérieur de la voiture. Il m'a embrassée profondément et m'a serrée très fort, comme s'il ne m'avait pas vue depuis longtemps.

– Je ne peux pas rester longtemps, juste le temps de faire ça.

Il a glissé sa main dans ma culotte, a malaxé mon sexe jusqu'à ce que, en glissant son doigt entre mes lèvres, il y découvre une bonne dose de fluide onctueux.

– Allongez-vous et baissez votre pantalon, m’a-t-il chuchoté à l’oreille.

Ce que je me suis empressée de faire comme tant de fois auparavant, en écartant les cuisses.

– Écartez vos lèvres également, ma tendre, que je puisse admirer ce qui s’offre à moi.

– Mmmm, James !

Sa grivoiserie me faisait rougir. Il m’a fixée très intensément en prononçant « Karina... » Il me travaillait au corps avec deux doigts, qui rentraient et sortaient, tant et si bien que mes hanches se sont mises à accompagner chacun de leurs mouvements. Il a saisi le godemiché en forme de phallus, l’a passé et repassé sur mon clitoris en me titillant toujours, puis l’a fait tourner à l’entrée de mon vagin, sans entrer.

– Et merde ! Je vous en supplie, James, je vous en supplie !

– Ce n’est pas parce que je vais vous l’enfoncer que vous devez jouir, m’a-t-il rappelé.

– Je ne vais pas jouir, je vous le promets.

C’est vrai que je ne pensais pas y parvenir uniquement grâce aux effleurements, aux poussées et aux mouvements circulaires qu’il faisait subir à mon clitoris.

– Bien.

Il l’a enfoncé d’environ 2,5 cm, puis l’a retiré en me faisant hurler. Ensuite il m’a baisée avec l’extrémité du phallus.

– Songez comme va être bon quand ce sera ma bite qui vous baisera, a-t-il dit. Un pouce (2,5 cm) c’est suffisant ?

– Non !

– Deux pouces ?

Il l’a enfoncé plus profondément en moi et l’a retiré.

– Non !

– Trois ?

Il l’a poussé plus loin à l’intérieur, là où le gland stimulait mon point G et m’expédiait la tête dans les étoiles.

– Encore, encore, s’il vous plaît !

Il l’a enfoncé entièrement. L’extrémité m’a fait sursauter en touchant mon col de l’utérus. Mais je n’ai pas eu mal du tout. Il a continué sur un rythme régulier, à coups de godemiché, longtemps et lentement, jusqu’à ce que je perde toute notion du temps. C’est l’alarme de son téléphone qui m’a ramenée à la réalité.

– Je suis vraiment désolé, je dois y aller, a-t-il dit. Je vous verrai demain pour la suite, d’accord ?

Je chouinais un peu en me rhabillant.

– Vous vous sentez bien ? Vous n’avez pas mal ?

– Je suis terriblement frustrée, ai-je gémi. Est-ce que c’est la fin de la semaine ?

– Non, pas encore ma douce, mais bientôt.

Il m’a déposée devant chez moi, les jambes pantelantes et le sexe en feu.

Le mercredi, nous nous sommes retrouvés sur les marches de la bibliothèque municipale de New York. Il m’a emmenée dans les toilettes pour hommes situées à l’arrière du département des microfilms et m’a fait me pencher en avant dans les toilettes réservées aux handicapés, en me retenant à la poignée de sécurité. Notre nouveau jouet avait une forme plus phallique que le précédent, avec un gland turgescent et des striures en relief. Tout en me taquinant du doigt, il se masturbait en pressant son sexe très dur contre mes fesses. C’est moi qui tenais le jouet, lui titillait mes deux ouvertures avec son gland tout en les lubrifiant et en poussant, sans pour autant me pénétrer. À la place, il a fait rentrer le sexe de verre, en aidant l’énorme gland à vaincre la résistance de mes muscles. Je me suis crispée un instant. J’avais peur d’avoir mal, mais il n’a pas cessé de me malaxer le clitoris pendant qu’il me fourbissait. Dans les toilettes d’à côté, quelqu’un s’est mis à tousser. J’essayais de rester silencieuse pendant qu’il faisait aller et venir en moi le gode en verre tout entier, à plusieurs reprises. Il avait trouvé le point qui me faisait gémir et hurler de plaisir. Ça me devenait pratiquement impossible de continuer à me taire. Alors, il m’a fait m’appuyer le dos au mur et lever une jambe sur la poignée. Je me suis caressée pendant qu’il continuait ses va-et-vient avec le phallus poisseux. Au seuil de l’orgasme, je ne pouvais plus me taire. Finalement, j’ai dû baisser mes mains en rechignant pour parvenir à me retenir. L’intérieur de ma chatte était secoué de spasmes violents, mais je n’ai pas eu droit au bouquet final pour autant.

– Bonne fille, ça suffit comme ça, a-t-il chuchoté en m’embrassant les cheveux. Demain, je vous verrai assez tard. Voulez-vous emporter ce jouet chez vous ou préférez-vous que je vous le garde ?

– Je peux l’emporter ? S’il vous plaît ? l’ai-je supplié.

– Expliquez-moi d’abord pourquoi, alors que vous n’avez pas la permission de jouir ?

J’ai dû réfléchir un moment. J’avais réagi de façon complètement émotionnelle. J’en avais envie, c’est tout. Je me suis efforcée de lui fournir une explication logique.

– C’est parce que vous me manquez quand vous n’êtes pas là. Comme ça, j’aurai l’impression d’avoir une partie de vous avec moi.

Il s’est incliné et m’a embrassée tendrement et profondément.

– D’accord. (Puis il a sorti un objet avec des lanières d’une poche de son manteau et me l’a tendu.) Portez-le demain. Ça maintiendra la pièce de verre en place. Je vous rejoindrai à la bibliothèque universitaire, environ vingt minutes avant la fermeture.

Voilà pourquoi le lendemain, qui était un jeudi, je suis allée travailler en bibliothèque en emportant le harnachement et le morceau de verre dans mon sac. Becky m’avait suggéré d’écrire avec elle un article sur les interprétations féministes des différentes versions du *Roi Cophétua*, et j’étais curieuse de savoir qui avait déjà écrit sur le sujet. Beaucoup s’étaient totalement fourvoyés, mais je suppose que c’est le lot de toutes les recherches universitaires. Deux heures avant la fermeture, j’ai fait un tour aux toilettes pour dames où je me suis mis la pièce de verre, bien calée sous mon shorty LOU. J’ai attaché les courroies pour la maintenir en place comme il me l’avait demandé. Impossible de deviner quoi que ce soit sous mon jean. À onze heures moins vingt, il est apparu, a présenté un passe au gardien à l’entrée et m’a rejointe pour me planter un baiser presque

chaste sur la joue. Sans me laisser le temps de souffler, il m'a entraînée derrière les rayonnages et a passé une main dans ma culotte par-derrière, tout en me fermant la bouche de l'autre. Il m'a stimulée avec autorité, sans s'arrêter pendant dix bonnes minutes, en étouffant mes cris, puis m'a relâchée.

– Ils vont se demander où nous sommes, ai-je chuchoté, le souffle court. Ils vont bientôt fermer et savent parfaitement combien de gens sont entrés et sortis.

– Alors nous ferions bien de faire vite. Baissez votre pantalon et penchez-vous en avant.

Il a desserré les courroies, a découpé mon shorty avec un couteau et a libéré la pièce de verre. Ensuite, j'ai senti son gland contre mes lèvres. Je me suis tendue. J'étais inquiète à l'idée que ce que nous avions fait pendant cette semaine n'était peut-être pas suffisant. Et je me demandais pourquoi il était aussi pressé, tout à coup. Était-il en train de craquer après toute la tension accumulée pendant nos jeux sexuels ? Je me suis demandé si, lui aussi, il s'était interdit de jouir.

– C'est juste le bout, ma douce, m'a-t-il rassurée.

Alors il a enfoncé son gland en étouffant un gémissement. C'était si bon ! J'en voulais plus, et lui me baisait juste avec l'extrémité de son gland, en le faisant passer et repasser à l'entrée tellement sensible de mon vagin. Il s'est retiré et m'a touché avec un objet dur et froid. Une autre pièce de verre, pensais-je. Il me l'a enfoncée, j'ai haleté comme une chienne.

– Bouclez-votre ceinture, a-t-il murmuré.

J'ai rajusté les courroies, puis j'ai remonté la fermeture-Éclair de mon jean aussi vite que j'ai pu pendant qu'il disparaissait à l'extrémité des rayonnages. Je l'ai entendu qui disait :

– Ah oui ! Nous avons trouvé ce que nous cherchions, merci.

Je me suis dépêchée de le rejoindre, mais le gardien était déjà parti voir quelqu'un d'autre. Nous nous sommes glissés à l'extérieur du bâtiment une minute avant la fermeture.

Stéphane nous attendait sur le trottoir, debout devant la portière de la voiture. Je me suis approchée quand James m'a prise par le bras :

– Hélas ma douce, j'ai quelque chose à faire. Pouvez-vous rentrer à pied chez vous ?

– Oui... je réponds, en tentant de cacher ma déception.

– J'ai quelques instructions à vous donner.

– Oui ?

– Que diriez-vous de passer la nuit avec cet objet en vous ? Vous n'aurez qu'à m'appeler demain matin, je viendrai vous l'enlever.

À cette idée, j'ai senti un frisson délicieux me parcourir le bas-ventre, sans vraiment savoir pourquoi.

– J'adorerais ça. À quelle heure ?

– Quand vous vous réveillerez.

– Et ma coloc ? me suis-je écriée, soudain paniquée à la pensée qu'il aille trop loin, que Becky se mette à flipper, et que moi aussi.

– Vous me rejoindrez dans la voiture, ma très chère, m'a-t-il rassurée en me caressant les cheveux comme j'aimais. Inutile de déranger votre colocataire.

– Oh, merci !

Il a ri.

– Ne me remerciez pas de garder nos intérêts personnels à l'esprit.

– Ah bon ? Alors, avoir failli se faire attraper par le gardien, c'était aussi dans notre intérêt ?

Il a souri.

– Être presque attrapés faisait partie du plan. Nous avons, l'un comme l'autre, certaines choses qui nous excitent.

– Sans blague ! (J'ai mis mes bras autour de son cou pour lui dire au revoir en l'embrassant.) Je vous appelle demain.

Le matin suivant, nous étions bien sûr vendredi. Je me suis réveillée, me suis brossé les dents, j'ai mangé la moitié d'un muffin et me suis à nouveau brossé les dents à cause des myrtilles. J'étais encore en pyjama et robe de chambre quand je l'ai appelé.

– Je suis déjà dehors, a-t-il répondu d'une voix joyeuse. Dans une minute, je serai devant chez vous

Heureusement que je m'étais brossé les dents ! Je suis descendue en courant jusqu'à la voiture qui était garée un peu plus loin, devant une bouche d'incendie qui clignotait. Stéphane a fermé la portière derrière moi, puis il est retourné à l'avant et a démarré sur-le-champ. James était habillé comme un homme d'affaires, costume strict et cravate assortie. Bien que son premier mouvement ait été de me faire me déshabiller entièrement en ne gardant que les courroies, il semblait d'abord vouloir me parler.

– Vous m'aviez dit que vous aviez eu un entretien d'embauche il y a quelque temps, n'est-ce pas ? a-t-il demandé.

– Oui, ai-je soupiré. Mais le type qui m'a reçu... était avec mon directeur la nuit où je suis tombée sur lui dans le bar. J'imagine qu'après ça, il a jeté mon CV.

– Quel genre de poste était-ce ?

– Graphiste. J'ai pris quelques cours de conception assistée sur ordinateur en première année de fac. Ça paie mieux que de servir des cappuccinos et des cafés crème.

– Et apparemment, ça resterait dans le domaine artistique ? a-t-il poursuivi, sceptique.

– Je suppose. Comme c'était Renault qui me l'avait présenté, j'avais pensé qu'il serait facile d'obtenir le job.

Il a pris un air chagriné.

– S'il vous avait offert un travail, vous l'auriez accepté ?

– Je suppose que oui. Du moins jusqu'à ce que je sache ce que je veux vraiment faire.

– Comme quand vous êtes rentrée en fac il y a cinq ans, en pensant que vous alliez trouver ce que vous vouliez faire en cours de route ?

– Oui, à peu près. (J'étais un peu sur la défensive.) Vous savez, j'ai déjà un proche qui est très critique sur ma façon de vivre. Inutile de vous y mettre aussi.

– Pardonnez-moi, je ne voulais pas paraître critique. C'est votre mère dont vous parlez ? Je

serais curieux de savoir ce qu'elle dit.

– D'après elle, aller à la fac, c'est une perte de temps. La seule façon de me dégouter quelqu'un, c'est de me pomponner et d'avoir l'air godiche.

– Mais vous n'y croyez pas vraiment, n'est-ce pas ?

– Bien sûr que non.

– Il est parfois difficile de faire abstraction des choses qu'on nous rabâche en permanence !

– C'est vrai. Ma mère a trouvé la formule qui lui correspond. On aurait pu penser que ce serait plus facile pour moi, avec une sœur aînée lesbienne. Bien au contraire ! Elle s'est acharnée à faire de moi une fille « très très fille ».

À ces mots, quelque chose a fait tilt en moi. Je savais que, pour ma mère, ma valeur dépendait de ce que les hommes de ma vie pensaient de moi. Et qu'elle mesurait leur valeur à eux selon ce qu'ils pensaient d'elle. Brad l'avait caressée dans le sens du poil, et, au moins quand nous étions avec elle, m'avait traitée comme une princesse, bien qu'il n'ait rien du prince charmant. Mais ma mère trouvait que c'était un homme en or. Quand nous sortions ensemble, elle me traitait aussi comme si j'étais une fille en or. Mais depuis notre séparation, j'étais redevenue une moins que rien.

Ses mains chaudes ont saisi la mienne pendant qu'il se penchait sur moi.

– Karina, j'ai toujours insisté sur l'importance de l'honnêteté, vous le savez. Répondez-moi sincèrement : avez-vous choisi la robe de bal parce qu'elle vous plaisait ou bien parce que vous avez pensé qu'elle allait me plaire ?

Bon, ce n'était pas une question trop difficile.

– Les deux, bien sûr ! ai-je répondu. Hé, c'est bien vous qui m'avez expliqué que dans la vie tout n'est pas noir ou blanc, mais souvent les deux à la fois ?

– En effet, c'est moi. (Sa voix était douce, il tenait toujours ma main dans les siennes.) Et vous admirer dedans va me ravir. J'ai simplement besoin de vous dire ceci : je ne vous aime pas plus parce que vous vous faites belle. Un certain conformisme ne vous confère aucune valeur supplémentaire à mes yeux.

Ce qui m'a poussé à lui demander, mes mots jaillissant plus vite que mes pensées :

– Mais alors, dites-moi quand vous avez le plus d'estime pour moi ?

Il m'a attirée à lui, je me suis blottie dans ses bras.

– Si ma réponse doit être un prélude à une partie de jambes en l'air, je vous répondrai que le moment où je vous estime le plus, c'est quand vous êtes entièrement nue et à ma merci. Mais si je veux être tout à fait sincère, c'est quand vous êtes honnête avec moi, et avec vous-même.

– Peut-être parce que c'est plus facile pour moi d'être honnête quand je suis nue dans votre lit, ai-je ajouté.

– Vous avez sans doute raison. (Il a enfoui son nez dans mes cheveux.) Bien peu de gens échappent aux faux-semblants, aux déguisements et aux rôles que la société leur impose. Bien peu réussissent à se mettre autant à nu, à être si honnêtes avec eux-mêmes. (J'ai renversé la tête en arrière et je l'ai embrassé sous le menton.) C'est une des raisons qui rend votre présence tellement spéciale.

– Vraiment ? Je ne parle pas uniquement de sexe, ai-je expliqué. Vous me protégez sans jamais m'étouffer. Avec vous, je me sens précieuse, sans devenir pour autant une poupée de porcelaine ou un trophée. Vous me faites sentir que c'est bien d'être belle à ma façon. J'ai du mal à m'exprimer.

– Vous n'avez aucun besoin de m'expliquer, a-t-il murmuré. Je comprends.

– Je me suis sentie tellement déconnectée des autres. Je n'ai jamais vraiment été en phase avec mes anciens petits copains, sauf peut-être par une sorte d'optimisme qui me faisait croire que si nous nous aimions assez fort, nous arriverions enfin à nous comprendre. Et vous savez quoi ? Il m'était impossible de tomber amoureuse de quelqu'un avec qui je ne sentais aucune connexion. J'ai eu des aventures, des flirts pendant lesquels j'espérais que ça arriverait enfin, mais ça n'est jamais arrivé.

Je me suis tue en me rendant compte que je venais pratiquement de lui faire une déclaration d'amour. Et dire « je vous aime » à quelqu'un qui n'est pas prêt à l'entendre marque toujours la fin des réjouissances, non ?

Stéphane a frappé à la vitre. Nous venions de ralentir, pour nous arrêter sur un bateau dans une avenue du centre-ville entourée de gratte-ciel.

– Mauvais timing. Ce n'est pas le bon moment pour poursuivre notre conversation, s'est-il exclamé. Attendez une seconde.

Il a pris son téléphone et a envoyé un SMS à quelqu'un.

– Là. Maintenant, ils croient que je suis bloqué dans la circulation, ce qui nous donne quelques minutes de plus. Karina ?

– Oui ?

Il a changé de position pour que nous soyons face à face. Il s'est léché les lèvres comme s'il hésitait à dire quelque chose. Puis il a prononcé :

– Ne changez jamais, ma douce. (Il a déposé une série de baisers sur mes doigts, mes mains, mes paupières et mes lèvres.) Et souvenez-vous que pour moi, ce qui compte avant tout, c'est votre honnêteté.

J'ai pensé que c'était sa façon d'expliquer que je ne m'étais pas trompée en lui disant ce que j'avais dit. Ou en le lui disant presque.

– Maintenant, allongez-vous. Je vais vous ôter ce verre.

– Vous le devez absolument ?

– Votre corps a besoin de repos, a-t-il insisté, quand bien même votre cœur voudrait me garder ici pour toujours. En prononçant le mot « ici », il a effleuré mon ventre.

Je me suis allongée sur la banquette, il a desserré mes courroies et a fait glisser le godemiché à l'air libre. Puis il a relevé la tête pour m'embrasser sur la bouche.

– La prochaine chose qui entrera en vous, c'est ma bite, a-t-il susurré.

– Pourriez-vous essayer maintenant ? ai-je répondu en chuchotant : juste quelques secondes ?

Il a grommelé un peu.

– Je suis persuadé que ça vous laisserait insatisfaite.

J'ai eu un petit rire.

- N'est-ce pas ce que vous cherchiez toute cette semaine ?
- Peut-être. Mais moi aussi, je resterai sur ma faim.
- Ça n'est pas déjà le cas ? l'ai-je taquiné. Plus vous me faites attendre, plus vous vous faites attendre.

Ses mains ont arraché mon bas de pyjama. J'ai senti toute la longueur de son sexe en rut contre l'intérieur de ma cuisse. Mais il s'est arrêté, et en soulevant son bassin :

- Ce n'est pas le bon moment.
- Mais...
- Chut. Je ne veux pas le faire entre deux portes, Karina. (Il a parsemé mes pommettes de baisers.) Je tiens trop à vous pour faire ça.
- D'accord, ai-je gémi, pour l'amour de la baise ! Allez à votre réunion, quelle qu'elle soit.

Il m'a embrassée à nouveau et a disparu avant que j'aie eu le temps d'ajouter quoi que ce soit. À travers la vitre teintée, je l'ai vu qui se reboutonnait rapidement en traversant la place pour entrer dans un immeuble. J'ai baissé ma robe de chambre au moment où Stéphane, lui, a baissé la vitre.

- Je vous ramène à la maison ?
- Oui.

Je me suis renfoncée dans mon siège avec une certaine lassitude. Pfff.

- Que savez-vous à propos de ce bal où il m'emmène ? Je crois qu'il voulait m'en dire plus, mais je l'ai, hum, distrait.

- Ah oui, ça !

Stéphane est resté muet un moment, naviguant dans la circulation très dense de ce qui m'a semblé être la 6^e Avenue. Nous n'étions pas loin de Radio City.

- C'est demain soir. Nous passerons vous prendre à dix-neuf heures.
- C'est tout ? Vous ne savez rien d'autre ?
- Je suis sûr qu'il vous enverra un SMS détaillé si c'est nécessaire.
- Allez, Stéphane. C'est important ! J'ai au moins besoin de savoir quel genre de chaussures je dois mettre ! Est-ce qu'on va réellement danser ?

– On ne m'a jamais permis de voir l'intérieur, a répondu Stéphane. Mais il y a bien une salle de bal, ça je le sais.

- C'est un truc qui a lieu régulièrement ? Qui est-ce qui l'organise ? Il m'a dit qu'il y aurait un tas de gens riches, des super privilégiés.

Stéphane a reniflé.

- C'est lui qui devrait vous en parler. Mais oui. Ça a lieu chez une personne extrêmement riche.
- Une maison particulière avec sa salle de bal privée ?
- Oui, de ce niveau-là.
- Je ne suis pas sûre de pouvoir imaginer ce que c'est d'être riche à ce point.
- Je peux vous dire une dernière chose sur la personne qui reçoit. Elle est assez riche pour avoir financé toutes mes études sans tiquer un instant.

– Vraiment ? Où étiez-vous ?

– À Yale.

– À Yale ?

Stéphane a acquiescé de la tête.

– Et ensuite dans une école de garde du corps qui était aussi chère, surtout quand on sait que j’ai bousillé une voiture pendant mon apprentissage de la conduite de fuite tactique.

– Quoi ?

Il m’a souri dans le rétro, comme un chat qui vient de manger une souris, et j’ai compris qu’il n’en dirait pas plus. Bon, très bien. Cette fête aurait lieu chez quelqu’un qui vivait littéralement sur une autre planète que moi. Je me suis demandé tout à coup si ma robe d’occasion serait à la hauteur.

– Je crois que cet après-midi, je vais devoir aller acheter une paire de chaussures, même si personne ne peut voir mes pieds. Mince. Je me demande si je peux me le permettre.

– Est-ce que c’est vraiment important, si personne ne peut les voir ?

– Vous savez, s’il y a un grand escalier à descendre, vous devez relever votre robe pour ne pas trébucher, tomber et vous rompre le cou. Ainsi tout le monde peut voir vos pieds.

– N’ayant jamais eu à porter de robe de soirée, je n’étais pas au courant. Je le suis maintenant, a plaisanté Stéphane. Merci !

– Je n’en ai jamais porté non plus, ai-je admis, complice. J’ai lu ça quelque part dans un livre.

Il a gloussé.

– Je comprends maintenant pourquoi vous lui plaisez. Vous êtes vraie.

– Et la plupart des gens ne le sont pas ?

– Non, ils ne le sont pas vraiment. Ils sont même extrêmement faux. Encore qu’ils le soient un peu moins à New York qu’à Los Angeles. Je pense que beaucoup des gens qu’on rencontre sont en réalité des androïdes. Je ne vois pas d’autre explication possible.

– Vous avez beaucoup voyagé ?

– Pas mal. Son métier nous a fait voyager partout dans le monde, et pourtant c’est une sorte de reclus. Sans ça, je crois que nous aurions encore plus bougé. Los Angeles, Londres, Seattle, Milan, Paris, Miami. New York et Londres, principalement.

– C’est comment Londres ?

– Un véritable cauchemar pour la conduite. Ils roulent du mauvais côté là-bas.

Et Stéphane m’a abreuvée d’histoires sur les dangers de la circulation automobile pendant tout le restant du trajet. Une façon habile de ne plus me parler de son mystérieux patron.

Du cuir, partout du cuir

Finalement, tard dans la nuit de vendredi, James mit fin au suspense en m'appelant. J'en ai profité pour l'interroger :

– Écoutez, j'ai besoin de savoir quelles chaussures je dois acheter et si c'est le genre de soirée où je ne vais pas pouvoir les garder bien longtemps aux pieds. (Son rire était grave et sexy, même au téléphone.) Alors ?

– Qu'est-ce que Stéphane vous a raconté ?

– Il ne m'a rien dit du tout, et ça m'a confortée dans l'idée que cette soirée serait pleine de chausse-trappes.

– Ah bon ! On appelle ça comme ça maintenant ? a-t-il plaisanté. Je vais vous donner un indice. Il s'agit d'un groupe de gens très fortunés qui ont des idées assez peu orthodoxes sur les plaisirs de la chair.

– Vous voulez dire le sexe récréatif ?

– Le mot est intéressant, précisément parce que nombre d'entre eux considèrent ça comme un passe-temps ou un sport. D'autres s'engagent dans un mode de vie alternatif. Oh ! mais qu'est-ce que je raconte ? Beaucoup parmi ces gens sont à la fois engagés dans un mode de vie alternatif et aussi... vous verrez bien. En tout cas, il me semble tout à fait logique de rassembler voyeurs et exhibitionnistes pour leur bénéfice commun.

– Je suppose. Mais vous n'avez toujours pas répondu à ma question concernant les chaussures. Allons-nous vraiment danser ?

– Oui. Nous devons sauver les apparences, après tout.

– Ah bon ?

– Je ne parle pas de nous deux. Je vous parle de cette société secrète. Imaginez ça comme une forme étendue de préliminaires en groupe, sous un vernis aristocratique. Quand ce vernis craque, ça rend les choses encore plus amusantes.

Après une pause, il a ajouté :

– Je vous apporterai des chaussures.

– Attendez, que venez-vous de dire ? Vous ne connaissez même pas ma pointure !

– Bien sûr que si, ma douce, vous oubliez que je vous ai loué des patins à glace ? (Il utilisait les mêmes tournures de phrases que moi.) Vous faites du trente-huit et demi, voire du trente-huit quand ça taille grand.

– Très bien. Je suppose que ça signifie que ma robe d’occasion fera l’affaire ?

– Parfaitement. Et n’oubliez pas votre diadème.

– Vous savez, j’ai réfléchi à ce que nous nous sommes dit dans la voiture.

– Quoi donc ?

– Quand vous m’avez dit que je n’avais pas besoin de me faire belle pour vous plaire. Ou pour mon estime de moi. Eh bien, porter une jolie robe quand vous êtes toute seule, ça ne marche pas.

– Ça ne marche pas ?

– Réfléchissez, si une fille s’habille, qu’elle est super mignonne, est-ce qu’elle va réussir pour autant à attirer le garçon qui la fait craquer ? Ou bien va-t-elle juste parvenir à attirer des hommes dont elle ne veut pas ? Je n’ai jamais été fan de ce genre d’attention. Je veux dire que, la plupart du temps, c’est franchement dégoûtant. Ce genre de types, jeunes ou vieux, ne m’intéressent pas, alors recevoir leurs compliments ou leurs regards appuyés, c’est franchement glauque. Sans parler des vrais pots de colle qui ne pensent qu’à un truc, vous reluquer les seins et se faire tripoter la queue. Pourquoi, pourquoi est-ce que je devrais les encourager ? (Il a eu un murmure d’acquiescement.) Je ne me maquille pas. Je ne vais pas chez le coiffeur. Je ne mets pas de jolies petites ballerines. Je ne porte jamais ni froufrous ni jupes, ou quoi que ce soit de rose. Parce que ça entraîne des problèmes. Et puis je n’ai aucune envie de sortir avec un garçon qui m’a choisie uniquement pour mon brushing ! (En réalité, les garçons avec qui j’étais sortie ne valaient pas beaucoup mieux.) Voilà toute la différence : je veux être belle pour vous. En fait, j’aimerais être plus jolie.

– Karina, vous êtes bien plus jolie que vous ne le pensez.

– Il ne s’agit pas de ça. Le fait est qu’avec vous je j’embellis, parce que nous aimons ça tout les deux. Ça m’est égal de montrer ma féminité, au propre ou au figuré, quand je suis avec vous. Ça m’est même complètement égal que d’autres hommes me dévisagent, ou m’envisagent, quand je suis avec vous.

– Il y aura beaucoup de voyeurs au bal, demain.

– Ils peuvent me mater autant qu’ils veulent, du moment qu’ils savent que je suis à vous. N’est-ce pas ?

– Vous avez parfaitement raison, a-t-il confirmé avec une véhémence qui m’a fait fondre.

– Bon, et pour demain, voulez-vous un rendez-vous avec Mandinka ? Elle s’occupe également de la beauté située au-dessus de la ceinture, vous savez ?

– Oh ! c’est une bonne idée.

– Vous voulez y aller avec votre colocataire ? Elle pourrait se faire un soin du visage ou une pédicure, elle aussi.

– Eh bien...

– Ne m’offensez-pas en me proposant de payer, a-t-il dit. Je vais prendre rendez-vous pour vous deux. Peut-être pourriez-vous apporter votre robe et vous changer sur place.

– Ça va être amusant !

Cette fois encore, il avait pensé à tout. Au lieu d’avoir à me pomponner toute seule, en me demandant si j’étais bien coiffée et bien maquillée, j’allais bénéficier des talents de magicienne de Mandinka. Tout serait donc parfait.

*
* *

J’ai rapporté la bonne nouvelle à Becky. Elle était dans la cuisine, en train de se battre avec le grille-pain qui rechignait depuis peu à griller les deux côtés des toasts.

– Il m’offre les chaussures, lui ai-je dit.

– Très bien, combien penses-tu que nous pouvons dépenser ?

Elle a sorti son toast à l’aide d’une fourchette pour le renfourner dans l’autre sens.

– Non, non, je ne veux pas dire qu’il va payer. Je veux dire qu’il va les choisir pour moi.

– Mais je t’ai dégotté une pochette ! Qu’est-ce que tu vas faire si ça ne va pas avec ?

– Personne ne verra mes chaussures sous ma robe. Mais de quelle pochette parles-tu ?

– Regarde. Je me suis dit que tu aurais besoin de quelque chose pour ranger ton téléphone et quelques trucs.

Elle est allée fouiller dans son propre sac qu’elle avait posé sur l’étagère de l’entrée. Il était plus grand que la plupart des sacs fourre-tout. Elle en a sorti un sac en plastique qui enveloppait quelque chose, en s’écriant : Tada !

À l’intérieur, j’ai découvert une ravissante petite pochette carrée en satin bleu au bout d’une fine bandoulière. Elle avait la taille idéale pour mon téléphone, plus deux ou trois autres choses.

– C’est génial !

– Envoie-lui une photo par MMS pour lui demander de choisir quelque chose qui aille avec !

– Tu sais, s’il fait son choix en fonction de la robe, ça ira forcément bien... l’ai-je rassurée.

– Mais j’avais tellement envie de faire des courses avec toi, a-t-elle soupiré en se laissant tomber sur le futon. Toute la semaine, on n’a fait que travailler.

– Sauf que moi, j’ai fait d’autres choses ! T’inquiète, Beck, nous allons quand même passer un bon moment ensemble. Il nous a pris un rendez-vous dans un salon de beauté.

Elle s’est redressée d’un seul coup.

– Un rendez-vous dans un salon de beauté ?

– Une pédicure et un soin du visage pour toi, un coiffage et un maquillage pour moi. Là où il m’a déjà envoyé. C’est un endroit vraiment très agréable.

– Oh ! Mais je l’aime de plus en plus ! Il sera là ? Comment s’appelle-t-il ?

Je me suis rendu compte que je n’étais pas sûre de le savoir.

– Je ne pense pas qu’il sera là Et je ne sais pas comment tu peux l’appeler. Quand nous sommes seuls, je l’appelle James, mais son chauffeur ne l’appelle pas comme ça. C’est... juste pour moi.

– Ouah ! C’est très spécial ! (Les yeux de Becky se sont écarquillés.) Bon, rassure-toi, je ne vais pas l’appeler comme ça. Mais si je dois le remercier, j’aimerais pouvoir le faire en l’appelant par son nom, quel qu’il soit. Mais, attends, tu veux dire que tu ne connais toujours pas son nom de famille ? ?

– Je le connais, lui. C’est JB Lester, artiste verrier, mais personne ne doit s’en douter. Je ne lui ai pas demandé quel pseudo je devais lui donner devant les gens qui ne sont pas au courant !

Becky a cligné des yeux.

– Est-ce que JB Lester est aussi un pseudo ? Je ne peux quand même pas l’appeler Monsieur Lester si ce nom est top secret ! Surtout si ça te met dans l’embarras.

– Je ne pense pas qu’il sera là, lui ai-je répété.

J’étais certaine qu’il m’avait dit la vérité, qu’il s’appelait bien James et qu’il était effectivement JB Lester, sculpteur sur verre, mais je savais également qu’il ne m’avait pas dit toute la vérité.

– Dis-moi, ça consiste en quoi un soin du visage ?

– Je n’en ai pas la moindre idée. C’est censé être fantast...

– Tu ne sens pas le cramé ? Oh non, le toast ! (Elle a couru à la cuisine débrancher le grille-pain. De la fumée noire s’en échappait. Son toast était parfait, mais le grille-pain, lui, était foutu.) Bon, ben je crois que je vais dépenser l’argent que j’avais prévu pour les chaussures pour remplacer ce truc.

Nous sommes arrivées au salon de beauté à cinq heures, juste avant la fermeture. Mandinka et une de ses collègues nous attendaient. Une surprise nous attendait également : Becky connaissait cette femme.

– Maîtresse Malice ! s’est-elle exclamée en la voyant. Je ne savais pas que tu travaillais ici ! Karina, je te présente une de mes copines du fan club de LL.

La femme avait des cheveux aile de corbeau et une peau très pâle.

– Ici, je me prénomme Jessy, a-t-elle prévenu en nous accompagnant aux vestiaires.

En voyant mon air intrigué, Becky m’a expliqué vite fait :

– Tu vois, beaucoup de filles prennent des pseudos de fans. Elles choisissent en général deux mots commençant par la même lettre, comme Lord Lightning, enfin, voilà...

Là, elle s’est mise à rougir. C’est Jesse qui a lâché le morceau

– Le surnom de fan de Becky, c’est Baronne Bébédélice.

– On était bourrées quand on l’a trouvé, a avoué Becky en tirant le rideau.

Nous nous sommes mises à rire comme de vraies bécasses. Elle aussi.

Becky a eu son soin du visage pendant que je me faisais raser. Ensuite nous sommes passées ensemble à la pédicure, ce qui a déclenché des cris et des fous rires. Becky est hyper chatouilleuse des pieds. Après ça, toutes les trois ont entrepris de me coiffer et me maquiller. À vrai dire, Becky s’est contentée de nous tourner autour en faisant des commentaires du genre « oh, cette ombre te va si bien

au teint » ou bien « oh mon Dieu, c'est tellement glamour ! ». Elles m'ont d'abord posé le diadème avant de me faire un chignon, puis elles m'ont mis des petits strass sur le visage et les paupières. Elles ont également fait un truc que je n'avais jamais vu auparavant. Il faut dire que chez moi, le maquillage se borne à un peu de blush sur les joues. Elles ont utilisé une poudre légèrement bleutée, pas uniquement sur mes paupières, mais à différents endroits de mon visage, ainsi que sur mon cou et mon décolleté. Je dois reconnaître qu'avec la robe, l'effet était saisissant. J'étais très en beauté. Le maquillage avait créé une harmonie parfaite entre la robe et celle qui la portait. Et les cristaux étincelants en rajoutaient encore.

Il n'avait bien sûr pas soufflé mot de ce que je devais porter sous ma robe, je n'ai donc rien mis. Je n'avais pas besoin de soutien-gorge, il était intégré à la robe. Je me suis dit que si j'avais besoin d'une culotte, il me l'apporterait avec les chaussures. C'est à cet instant que j'ai réalisé :

– Il faut vraiment que je renfile mes tennis pour aller jusqu'à la voiture ?

Becky a secoué la tête tristement.

– Je pense toujours que c'était une grave erreur de laisser à un homme le choix de tes chaussures.

– Si j'en crois sa façon de s'habiller, il a très bon goût, ai-je affirmé, légèrement agacée.

Mandinka et Jesse ont toutes les deux acquiescé. Alors que nous continuions à débattre de ce qu'il convenait de faire, quelqu'un a frappé à la porte vitrée. En l'apercevant, j'ai eu le souffle coupé. Il portait une veste bleu nuit qui lui descendait presque aux genoux. Son smoking était tout sauf traditionnel, sans revers, mais avec un col droit, un peu comme les uniformes militaires. À la place de la cravate classique, il portait un foulard argenté avec une épingle en argent et diamants. Il avait non pas une, mais deux boucles d'oreilles, l'une en diamant, l'autre en saphir. Il était splendide.

Mandinka a ouvert la porte et l'a fait entrer. Il lui a fait le baisemain, puis s'est dirigé vers le comptoir où Jesse, Becky et moi nous nous tenions. Il n'avait d'yeux que pour moi. Il a mis un genou à terre, m'a baisé la main, s'est relevé en retenant ma main dans la sienne et a demandé :

– Êtes-vous prête, Madame ?

– Hum, et les chaussures ?

– Quelqu'un aurait-t-il l'obligeance de me tenir la porte ? a-t-il demandé, et Jesse s'est précipitée pour le faire.

Il m'a soulevée d'un seul coup. J'ai poussé un cri strident. J'ai passé mes bras autour de son cou et il m'a portée jusqu'au seuil de la porte. J'ai fait au revoir à Becky de la main, puis j'ai gardé les yeux fermés pendant que nous descendions les marches du perron puis traversions le trottoir. Je l'ai lâché pour entrer dans la voiture. Faire passer ma robe a nécessité son aide ainsi que celle de Stéphane, mais nous y sommes finalement parvenus. Bien entendu, il avait trouvé les chaussures idéales, des ballerines argentées. Pourquoi n'y avais-je pas pensé ? Elles étaient en cuir, ornées de strass. Il avait autre chose encore pour moi : une boîte plate en velours, de la taille d'une assiette à dessert.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé, en m'attendant à découvrir un godemiché couvert de strass à l'intérieur.

– Ouvrez-le.

J'ai soulevé le couvercle. Il m'a fallu un moment pour réaliser. Ce n'était pas du tout un jouet sexuel mais un très beau collier en argent, ciselé de feuilles de vignes et de petites grappes, incrusté de petits brillants, comme autant de gouttes de rosée, bleues et transparentes. J'ai eu soudain l'intuition que ce n'étaient pas de simples cristaux, bien qu'il les adorât.

– Ce sont des vrais ? ai-je demandé en retenant ma respiration.

– Oui, des saphirs et des diamants. Vous permettez ?

Il a repris la boîte, en a sorti le collier et a ouvert son fermoir. Je me suis tournée pour qu'il puisse me le mettre autour du cou.

– Magnifique, a-t-il quand je me suis retournée. Vous êtes plus belle qu'une princesse de contes de fées.

– Pas de godemiché ce soir ?

Il m'a jeté un regard d'aigle, ses yeux brillaient de désir et d'excitation.

– J'étais sérieux quand je vous ai dit que la prochaine chose qui allait vous pénétrer, c'était ma bite.

J'ai dégluti, essayant d'anticiper.

– Bon, je suppose donc que vous n'avez pas l'intention de me livrer à une bande de partouzards.

– Du moins pas tout de suite, a-t-il plaisanté.

Enfin, je pense qu'il plaisantait...

Quand Stéphane s'est engagé sur l'autoroute, James m'a pris dans ses bras. Le bruit sourd des pneus sur la chaussée me berçait. Je sentais la pression de sa main, chaude et ferme, sur une baleine de mon corsage. Une fois, quand j'étais petite, je m'étais endormie dans la voiture. Je pense que c'était le jour du baptême de ma sœur, il y avait eu une grande fête chez ma tante Tera. Nous étions rentrés tard. Ma sœur avait obtenu de pouvoir s'asseoir à l'avant en prétextant qu'elle était malade en voiture. Mon père et moi étions assis à l'arrière. Troy n'était pas né. Mon père n'était pas un homme expansif, mais je me souviens de sa main dans mes cheveux qui me caressait comme on caresse un chat, et j'étais assise à côté de lui à me dire que c'était la sensation la plus extraordinaire du monde, avant de... m'endormir. Je ressentais un peu la même chose, assise à l'arrière de cette voiture, avec lui. Il y avait tant de tendresse dans cette façon de me serrer contre lui. N'était-il pas exactement tout ce que ma mère me disait qu'un homme devait être ? Attentif, amoureux et riche comme Crésus ? En somnolant, je m'imaginais en train de lui amener un tel homme à la maison.

« Eh bien oui, Maman, je suis complètement dingue de lui et il est riche à millions ! »

Non que je le dirais en ces termes, mais c'était comme ça qu'elle le comprendrait, et ainsi je savais qu'elle serait ravie. Le fait qu'il soit sculpteur sur verre et qu'il conçoive des installations artistiques libertines, ça, elle risquait de moins bien le prendre. Je me demandais comment il répondrait à ses questions. Sans doute aussi parfaitement que tout ce qu'il faisait. Jusqu'à présent, je

n'avais jamais souhaité ardemment amener un homme à la maison. Ça m'avait toujours semblé être une corvée nécessaire, une étape obligée dans toute relation un tant soit peu sérieuse. Lui, j'avais envie qu'il vienne, parce que je pensais qu'il plairait à ma mère, mais aussi parce que, pour une fois, ça m'était complètement égal, même si il était hors de question que je le fasse dans un avenir proche. Nous avions encore tellement à apprendre l'un de l'autre ! Mais je ne pouvais m'empêcher d'y songer.

– Dites-moi à quoi va ressembler cette soirée ? lui ai-je demandé, à moitié endormie. Est-ce vraiment une société secrète ?

– Secrète, c'est tout relatif. Disons que la plupart de ses membres sont très riches, qu'ils occupent des postes en vue. Mais ce sont aussi des libertins. Cela implique la protection de leur vie privée. Certains cachent leur vie sexuelle à leur famille, d'autres à leurs associés. Vous entendrez bien des noms et des titres, ce soir. La plupart d'entre eux sont fictifs.

– Comme Baronne Bébédélice ? ai-je demandé en reniflant.

– Quoi ? a-t-il répondu comme s'il ne m'avait pas entendue. Qui ?

– Oh rien ! Il s'avère que ma colocataire est membre d'un fan club. Son pseudo commence par deux L, comme le nom de sa star bien aimée, Lord Lightning. Elle a hérité de ce nom il y a deux semaines environ, au cours d'une soirée bien arrosée.

Il a pouffé, un peu nerveusement.

– Il me semble que ce n'est pas un nom tout à fait inapproprié. Elle m'a paru très jolie.

– Oui, c'est rigolo, parce qu'avant c'était une petite souris toute grise, qui ne sortait de la maison que pour aller en cours ou travailler en bibliothèque. Son placard était rempli de vêtements punk et gothiques, mais elle ne les portait jamais. Vous vous rappelez la nuit de notre rencontre ? Elle a finalement trouvé le courage de lier connaissance avec d'autres fans de Lord Lightning. C'est cette nuit-là qu'elle a fini par sortir de sa chrysalide !

– Très intéressant !

Peu de temps après, nous avons quitté l'autoroute. Bientôt nous avons emprunté l'allée circulaire de ce qui ressemblait plus à un château qu'à une maison. Nous nous sommes arrêtés devant l'entrée principale.

– Que va faire Stéphane pendant que nous, nous allons nous amuser ? ai-je demandé.

– Je crois que ces derniers temps, il dévore des livres numériques, a-t-il répondu très sérieusement. Et puis les chauffeurs se retrouvent habituellement pour jouer aux cartes en mangeant des gâteaux.

– Des gâteaux ?

– Oui, le personnel de restauration leur en apporte des cuisines. Des gâteaux, mais aussi du café, pour qu'ils puissent passer une nuit blanche. Nous y voilà, attention à votre robe !

Quelqu'un lui a ouvert la porte, il a sauté de la voiture pendant que Stéphane sortait pour m'ouvrir. James m'a offert sa main. J'ai posé délicatement un premier pied chaussé d'argent par terre, puis un second et je me suis redressée. La nuit était fraîche. Nous nous sommes avancés vers la

porte d'entrée. Il avait passé son bras autour de mon épaule, trop légèrement couverte par ma veste en dentelle. Le portier a semblé le reconnaître et lui a donné du Monsieur Jasper. Quand il lui a demandé mon nom, James a répondu Ashley, mon pseudonyme.

– Il faudrait que je la remercie pour tout ça !

J'ai prononcé ces mots alors que nous traversions le grand hall d'entrée.

– Qui donc ?

– Ashley. C'est elle qui s'était fait porter pâle à la dernière minute, c'est son badge que j'avais épinglé sur ma chemise quand je l'ai remplacée au bar, la nuit où nous nous sommes rencontrés. Vous trouviez que j'avais l'air de m'appeler Ashley ?

– Pas vraiment, a-t-il dit. Mais ce nom me convient pour ce que nous avons à en faire. En plus, il a la même racine que le nom d'un personnage qui vous est particulièrement cher.

– Quel personnage ?

– Cendrillon¹.

– Ah oui, en effet ! (Je n'avais pas fait le rapprochement.) Et moi, je dois vous appeler Monsieur Jasper ce soir ?

– Juste Jasper, si vous avez besoin de m'appeler quand nous serons en présence d'autres invités. Mais il se peut que vous entendiez des gens m'appeler par d'autres surnoms.

– D'autres encore ?

– J'ai beaucoup pratiqué les jeux de rôle par le passé, comme vous pouvez vous en douter.

J'étais sur le point de lui demander ce que je risquais d'entendre encore, quand une femme nous arrêta.

Elle était gainée dans un fourreau de satin gris fendu jusqu'à la cuisses, qui la moulait depuis la base du cou jusqu'aux chevilles. Elle portait de longs gants assortis qui lui montaient au-dessus des coudes et un bibi muni d'une voilette. Elle était déjà grande, mais avec ses talons aiguilles et son chapeau, elle dépassait James.

– Lucinda, l'a-t-il saluée, avec un léger signe de la tête.

Elle lui a rendu son hochement de tête sans lui adresser la parole, toute son attention était fixée sur moi. Après quelques instants légèrement embarrassants, ses lèvres parfaites ont esquissé un sourire.

– Voilà donc ce que le chat a réussi à capturer !

Est-ce qu'elle parlait de moi ? Elle était sûrement cette Lucinda dont parlait son assistante quand elle l'avait mis en garde au cabinet médical.

– Vous avez décidé d'être désagréable ? a-t-il commencé, ironique.

– Mais c'est justement mon caractère désagréable qui rend ma présence nécessaire, non ? Qui que vous choisissiez, vous pouvez être sûr que je m'en occuperai.

Mais de quoi pouvait-elle bien parler ? Le monde secret de James m'est soudain apparu menaçant et sombre.

Il s'est éclairci la gorge.

– Merci. Je n’y manquerai pas.

Elle s’est reculée et il m’a entraînée plus loin, sans faire les présentations. À l’instant où nous avons atteint l’entrée de la salle de bal, elle a disparu dans un salon annexe, je l’ai perdue de vue.

Pour une fois, c’est moi qui ai haussé un sourcil inquisiteur.

– C’est une ex, jalouse, a-t-il dit comme si aucune autre explication n’était nécessaire.

Peut-être pourrais-je questionner Stéphane plus tard à son propos. Avant que j’aie pu réfléchir plus avant, nous sommes entrés dans la salle de bal, où j’ai été captivée à la vue d’une douzaine de couples. Ils valsaient, en tenues de soirée de styles différents. C’était comme un voyage dans le temps, avec des gens portant costumes et robes longues sophistiqués – victoriens, Renaissance – plus un couple en kimonos d’apparat. Il m’a guidé tout autour de la pièce et a fait signe à un serveur qui portait un plateau de flûtes de champagne. Nous avons fait une pause, le temps d’échanger des plaisanteries sans conséquence avec un ou deux couples qui semblaient le reconnaître, sans pourtant avoir grand-chose à lui dire. Mais que pouvaient-ils bien lui dire s’ils ne savaient pas vraiment qui il était ? Impossible de s’enquérir de sa famille ou de ses affaires. Nous avons eu deux conversations qui sont allées un peu plus loin que le sempiternel « comment allez-vous ». L’une d’elles concernait une exposition que nous avions vue, ainsi que nos interlocuteurs. L’autre, que nous avons eue avec deux hommes, concernait la soirée elle-même.

– Jules, Jules, a dit l’un deux en attrapant mon compagnon par la manche, avez-vous vu ce film affreux ? Arnold, je vous l’ai déjà dit, vous n’auriez jamais dû amener Kubrick avec vous.

– Mais il est déjà venu à la fête de Londres ! (Arnold a secoué sa tête.) Le film² était supposé se passer à Londres, dans les années 1960. Voilà pourquoi tout ça n’a aucun sens. Vous n’êtes pas d’accord, Jules ?

– Je n’ai pas vu ce film, j’en ai peur.

– Je suis d’accord, le début était ridicule, bien que, c’est certain, il y ait en ville des boîtes de nuits libertines qui font de la pub explicite dans les journaux. Il n’est pas nécessaire de rejoindre une société secrète pour se faire fesser le cul.

– Arnold, surveillez votre langage, a dit le premier homme en me désignant de la tête.

Arnold a plissé des yeux en riant :

– Je pense qu’entendre le mot cul choquera moins cette jeune personne que de voir le vôtre.

– Bah !

Ils se sont éloignés. Le premier, tout en continuant de se quereller avec le second, nous faisait des petits signes de la main, les yeux pétillants de malice.

– Jules ? ai-je interrogé.

– C’est encore un autre surnom.

– Pour Julian ?

– Pour ce que je portais à l’époque.

Il a fait courir son doigt le long des branches de vigne de mon collier et s’est penché sur moi pour déposer un baiser très doux sur ma tempe.

– Ah, des bijoux ! (Je m’efforçais de l’imaginer portant autre chose qu’un costume distingué, sans toutefois y parvenir.) Des diamants et des saphirs ?

– Des diamants, de l’héliotrope et du jaspe sanguin. Que diriez-vous de danser un peu ?

– Avec vous ? Autant que vous voulez.

Un petit orchestre jouait. Ils terminaient un morceau quand il m’a fait avancer au milieu de la piste. La salle de bal n’était pas aussi grande que je l’avais imaginée, mais vingt couples de danseurs y tenaient aisément. Le plafond était suffisamment haut pour que des balcons illuminés s’ouvrent sur la salle au premier étage.

– Vous avez déjà dansé ça ?

– Quand j’avais seize ans, ma mère m’a forcée à prendre six semaines de cours de danses de salon, avant le mariage de mon cousin.

– Ça aide, a-t-il dit avec un petit sourire, en prenant ma main. Vous avez dansé à ce mariage ?

– Avec mon « pas si jeune » frère, qui avait échappé au cours de danse sous prétexte qu’il était un garçon, je pense. Vous imaginez le désastre. Il ne savait pas mener, il m’a écrasé les pieds, beurk. Mais je préférais quand même danser avec lui qu’avec mon pot de colle de cousin.

Tout en parlant, nous avons fait un premier tour de valse. Nous sommes entrés dans le rythme très facilement, James menait excellemment. Nous nous sommes tus un moment, tout en nous déplaçant avec la musique. La danse requiert de se concentrer sur l’instant présent, contrairement à la parole ou à une foule d’autres choses. Vous voyez et vous sentez votre partenaire, les autres gens dans la salle, la musique, vos propres pieds, votre propre respiration.

Sous cette lumière, ses pupilles prenaient une teinte d’agates vertes, ou peut-être de jaspes. Finalement, nous avons repris notre conversation.

– Ces hommes disaient qu’il existe une société comme celle-ci en Angleterre ?

– Vous ne serez pas étonnée de savoir que les gens riches ont toujours trouvé partout le moyen de satisfaire leurs excentricités, a-t-il répondu.

– Même les plus perverses ?

– Plus particulièrement les plus perverses, a-t-il affirmé avec un rire de gorge. Mais oui, ce groupe est une extension de l’autre, qui date des années 1820. Celui-ci a été fondé en 1980, je crois.

– Comment en devient-on membre ?

– Vous devez être parrainé par un autre membre.

– Comment cela a-t-il commencé ?

– Un petit groupe de gens vivant ici avaient été invités, ou bien étaient déjà membres de la société britannique. Vous devez avoir assisté à au moins deux soirées en tant qu’invité pour pouvoir postuler comme futur membre.

– Tous les membres doivent être des gens fortunés ?

– Ce n’est pas le critère principal de sélection, mais évidemment ça entre en ligne de compte. En Angleterre, il s’agit plus de classe sociale et d’influence que de richesse en tant que telle. Chez nous,

c'est un peu plus compliqué. Notre critère serait plutôt qui nous jugeons digne d'adhérer à notre société.

– Des gens influents, comme des politiciens, par exemple ?

– Nous n'avons pas beaucoup de politiciens parmi nous. Ils ont trop peur de s'exposer au chantage. Nous avons pris l'habitude de porter des masques, mais ça n'est pas très efficace pour dissimuler la véritable identité de quelqu'un. Il s'agit plutôt d'une tradition que d'un faux-semblant de sécurité et d'anonymat. Mais tout ceci reste un peu ambigu : le comité de sélection a besoin d'informations sur chaque nouvel adhérent, comme de connaître son nom véritable. Pourtant, beaucoup tiennent à préserver leur anonymat quand ils viennent à nos soirées. Anonymat qui ne dure jamais très longtemps. Les gens se rencontrent, il se crée des affinités qui se transforment éventuellement en relations d'affaires, ou autres, dans la vraie vie. La nature humaine est ainsi faite. Après tout, les gens rejoignent un groupe parce qu'ils désirent tisser des liens avec les autres, c'est ce désir qui les motive.

– S'il n'y a pas de politiciens, il doit y avoir beaucoup de financiers de Wall Street ?

– Dans cette pièce, vous allez côtoyer de nombreux capitaines d'industrie, de grands universitaires, quelques acteurs, des gens des médias et des artistes.

– Des artistes ? Des artistes plasticiens ?

– Toutes sortes d'artistes. Des peintres, des musiciens, des sculpteurs, des dramaturges. Les non-artistes sont toujours fascinés par les artistes, à cause de leur vision différente du monde. Les artistes sont toujours des outsiders.

– Mais comment faites-vous pour intégrer ces outsiders ?

Il a eu un rire en aparté, juste pour moi, en murmurant à mon oreille :

– Ils adorent le sexe.

Je m'attendais à entendre une cloche sonner pour donner le signal d'un effeuillage généralisé et d'une orgie de masse, un peu comme dans un tableau de Jérôme Bosch. Mais ça ne s'est pas du tout passé comme ça.

Progressivement, les gens ont commencé à quitter la salle de bal. Tout à coup, un cri de femme venant d'en haut m'a fait lever la tête.

Elle était entièrement nue, à l'exception d'improbables chaussures à talons aiguilles et de ses bijoux. Elle était penchée sur la rampe de la mezzanine. Elle portait un chignon, mais quand sa compagne vêtue d'un smoking gris lui a ôté les épingles, une cascade de longs cheveux a coulé sur la rampe.

La femme en smoking tenait à la main un objet qui ressemblait à une tirette pour stores vénitiens, une sorte de tige en plastique, longue et fine. Elle l'a tendue en arrière comme une raquette de tennis et a fouetté violemment les fesses de sa partenaire. La femme penchée sur la rampe a hurlé. Cela ressemblait plus à des cris de plaisir que de douleur. Sa tortionnaire, un cigare éteint au coin de la bouche, a souri et a recommencé.

Mon compagnon m'a entourée de ses bras. Quand donc s'était-il glissé derrière moi ? Nous étions sur le bord de la piste de danse, nous regardions ces femmes.

– Elles ont l'air de bien s'amuser, ai-je dit.

– J'en suis sûr. L'une d'elles est styliste, l'autre est rédactrice de mode.

– C'est une équipe gagnante.

– Oh ! c'est plutôt drôle. Elles sont tombées l'une sur l'autre ici, il y a quelques années, alors qu'elles ne s'appréciaient pas du tout. Elles se sont découvertes et, depuis ce jour-là, elles vivent ensemble.

– Elles se sont découvertes ?

– Oui, au cours d'une lutte, nues et enduites d'huile. La victorieuse gagnait le droit de tenir la perdante en laisse toute la nuit.

– Laquelle a gagné ?

– Je ne sais pas. Je n'étais pas là cette nuit-là. Apparemment, elles échangent leurs rôles régulièrement.

– Vraiment ?

– Le concept vous paraît étrange ?

– Sur les sites BDSM, on a l'impression que les gens sont soit dominateurs, soit dominés, sans échange de rôles possible.

– Vous ne devez pas croire tout ce que vous lisez sur Internet, a-t-il répondu en riant. Allons faire un tour pour voir ce qui se passe.

Il m'a ramenée dans le hall d'entrée. Des bruits de baise et de coups de fouet nous parvenaient à travers les portes du salon. En bas des escaliers se tenait une femme dans une magnifique robe de bal rouge. Elle était en compagnie d'un homme à genoux qui lui baisait la main. Elle a très lentement soulevé le bord de sa robe pour lui présenter avec grâce son pied chaussé d'une mule. Il s'est mis à quatre pattes pour l'embrasser, puis elle a levé ce pied et l'a posé sur le cou de l'homme. Il me faisait penser à un chiot qui se couche devant le mâle dominant. Nous nous sommes ensuite dirigés vers les jardins.

– En été, il s'en passe de belles dans le patio et dans la cour. Mais il n'y a pas grand-chose à voir par une nuit de printemps aussi frisquette que ce soir.

– Cet homme l'a appelée Votre Altesse, me suis-je étonnée.

– Il peut sans doute le faire. Beaucoup parmi nous ont hérité leur fortune et leur influence. Les riches désœuvrés ont besoin de passe-temps. Il est pourtant plus probable qu'ils jouent la comédie qu'elle soit membre d'une famille royale.

– Est-il réellement soumis ?

– Qu'entendez-vous par réellement ?

– Est-ce que c'est un type timide qui aime recevoir des ordres dans la vraie vie ?

– Si je ne me trompe pas, c'est le PDG d'une célèbre société de produits high tech. Beaucoup de décideurs aiment déléguer leur responsabilité à quelqu'un d'autre pour ce qui concerne leurs jeux

érotiques.

– Et ils deviennent ainsi des jouets érotiques.

– Peut-être. Lui, en tout cas, joue son rôle à fond.

– Il le joue fort bien. (C'était étrange d'imaginer le PDG d'une grosse boîte en position de soumission.) Et elle peut lui faire tout ce qu'elle veut ?

– Ça dépend de leurs accords. Chaque couple est différent, chacun a ses propres règles, ses propres limites.

– Comme nous.

– Exactement. Il est très probable qu'elle doive respecter certaines limites, à l'intérieur desquelles elle est libre d'avoir de l'imagination. Sans ça, il n'aurait pas l'impression que c'est elle qui mène la barque.

– Il a l'air tellement vulnérable ainsi, avec son pied sur sa nuque.

– Je suis sûr qu'elle ne lui fera aucun mal. Mais certains hommes sont incapables de ressentir leur propre vulnérabilité dans la vraie vie. Ce n'est pas sécurisant. Et pourtant ils sont nombreux qui ne réussissent pas à éprouver de vraies émotions tant qu'ils ne sont pas en position de vulnérabilité. Je suis certain qu'il est à la recherche d'une expérience émotionnelle autant que d'une expérience physique.

– Peut-être que cette situation est différente, que ce n'est pas une situation où (j'ai pensé à haute voix) le physique et l'émotionnel ne peuvent pas être dissociés. Pas quand quelqu'un vous marche sur la nuque.

Nous sommes entrés ensuite dans une pièce où une femme complètement dépoitraillée était allongée sur une chaise longue. Un homme entièrement nu lui tétait un sein, pendant qu'un autre fourrageait sous ses jupes. Seule la partie basse de son corps était visible. La pièce suivante abritait un couple en sous-vêtements, les mains appuyées sur le rebord de marbre d'une immense cheminée. Un second couple, en habits de soirée, se relayait pour les fouetter tour à tour. La femme a fait claquer son fouet, j'ai sursauté, on aurait dit un coup de feu. Les deux personnes nues ont sursauté, elles aussi. La femme est partie d'un éclat de rire. L'homme a agité son cul de façon comique et a immédiatement reçu un coup de fouet. Un petit groupe les entourait, environ une douzaine de personnes qui observaient la scène. Soudain, j'ai agrippé le bras de James en détournant le visage.

– C'est... C'est...

Il m'a cachée à la vue des participants en s'interposant entre eux et moi et m'a glissé à l'oreille :

– Votre professeur, Monsieur Renault, je sais...

– Vous le savez ! ai-je hoqueté, la gorge serrée devant un tel outrage.

– Oui, c'est sa troisième visite en tant qu'invité. Son nom a été proposé comme futur membre.

Mon estomac s'est retourné, je me suis reculée brusquement, mais il ne m'a pas laissée partir bien loin, il m'a conduite dans un salon où nous avons pu nous asseoir pour parler seuls à seuls.

– Je suis totalement écœurée.

– C'est normal.

– Ces gens sont... C'est... (Je n'arrivais plus à m'exprimer.) C'est dégoûtant.

– Attendez, Karina, qu'est-ce qui est dégoûtant ?

– Cette bande de pervers ! Oh mon Dieu ! (Je me suis ébrouée comme un chien, comme pour me débarrasser de ma peur.) Beurk.

Il m'a accordé un moment avant de revenir à la charge.

– Alors, parce que vous tombez sur un prédateur débile, vous décidez que tous les membres de notre groupe sont comme lui ?

Je n'ai pas répondu tout de suite. Il m'a lancé un regard interrogatif, le sourcil froncé.

– Non, pas vous, bien sûr, lui ai-je accordé.

– Regardez autour de vous, a-t-il poursuivi. Avez-vous vu la moindre personne qui ressemblait à une victime ?

– Non. Tout le monde avait l'air de prendre son pied, et particulièrement ceux qui recevaient les coups. Vous ne pouvez pas accepter sa candidature !

– Lucinda doit le surveiller ce soir. Nous prenons très au sérieux la notion de consentement.

– Mais s'il ne fait rien de mal ?

– S'il y avait eu la moindre plainte de harcèlement sexuel à son encontre, il ne serait pas arrivé jusque-là.

– Ah je comprends ! J'aurais dû porter plainte contre lui, mais je ne l'ai pas fait, maintenant c'est trop tard !

– Il n'est jamais trop tard !

– Et cette fille qui ne m'a jamais rappelée ! Je me demande bien ce qui a pu lui arriver. (J'ai courbé les épaules.) Peut-être n'est-elle jamais allée dans son bureau, après la scène que je lui ai faite. Ou bien... je suis peut-être la seule à qui il s'est attaqué.

– Vous êtes unique, ma douce, mais je doute fort que vous soyez sa seule victime. (Il m'a pris la main.) Vous pourriez vous assurer du rejet de sa candidature en faisant une déposition.

J'ai avalé ma salive.

– Je vais y réfléchir. Mais pourquoi m'avez-vous amenée ici ? Pour me convaincre d'agir ?

Il a posé ma main sur ses lèvres et m'a embrassé les jointures.

– Ne faites pas l'idiote. Si je vous ai amenée ici, c'est pour exaucer votre fantasme de Cendrillon et pour vous baiser devant certaines des personnes les plus influentes de ce pays.

– Ah, d'accord ! (Mon cœur s'est mis à battre la chamade et ma robe m'a soudain paru trop serrée pour pouvoir respirer.) Même devant lui ?

– Même devant lui. Ma douce, il n'y a aucune chance qu'il puisse vous reconnaître, même s'il a un faible pour vous. Vous vous êtes métamorphosée en une tout autre créature. En outre, voici quelque chose qui assurera votre incognito.

– Vraiment ?

– Oui, je parierais votre robe là-dessus.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un bandeau pour masquer vos yeux.

Il s’est levé en sortant de la poche intérieure de sa veste un bandeau en satin muni de bandes élastiques. Il était couleur bleu nuit pour s’accorder avec ma robe et avait un goujon recouvert de brillants. Je n’ai pas pu m’empêcher de sourire.

– Vous pensez vraiment à tout, n’est-ce pas ?

– Toujours. Mais si sa présence vous met mal à l’aise...

– Il ne me fait pas peur, ai-je insisté en me levant à mon tour. Et puis, il était à la galerie la semaine dernière. Il a déjà vu mon cul.

– Montons d’abord au premier, pour que je mette ce bandeau. Je crois qu’il y a une chambre là-haut, qui répondra parfaitement à nos besoins.

Il a glissé le bandeau dans sa poche, m’a tendu la main et m’a entraînée vers le grand escalier.

1. *Ashes* veut dire « cendres » en anglais. (NDT)

2. L’auteur fait ici référence à *Eyes Wide Shut*, de Stanley Kubrick. (NDT)

Quand l'amour frappe à la porte

En haut des escaliers, un long couloir ouvrait sur une enfilade de pièces qui elles-mêmes donnaient sur d'autres pièces. Certaines portes étaient fermées, d'autres grandes ouvertes. James m'a expliqué qu'une porte ouverte était une invite à regarder, sans forcément participer. Personne ne me toucherait sans ma permission. Bien qu'il ne l'ait pas précisé, j'ai compris qu'il parlait aussi de sa permission à lui. Nous sommes entrés dans une grande chambre, avec un balcon qui surplombait la salle de bal. Le mobilier consistait en un immense lit rond, plus grand qu'un king size, et un miroir au cadre tubulaire. Il m'a aidée à me déshabiller. Je n'ai gardé que mes bijoux. Il a posé mes vêtements sur une chaise, puis il m'a demandé de faire la même chose pour lui. J'étais un peu surprise, les dominants de tous les couples que nous avons rencontrés jusqu'alors étaient habillés. En l'aidant à ôter sa veste, je me suis imaginée lui enlevant les pièces d'une armure. Je lui ai enlevé une chaussure, puis l'autre, et j'ai baissé son slip. Sa bite se dressait déjà, impatiente, il m'a attirée à lui en demandant :

– Faites-moi bander fort.

J'ai glissé la main sur son sexe, et je l'ai décalotté en faisant jouer la membrane de son gland de haut en bas, et de bas en haut, jusqu'à ce que sa bite soit devenue dure comme du bois. Je sentais son poulx entre mes doigts et le mien, entre mes jambes, battre en cadence. Il m'a guidée vers le miroir, puis a ouvert le premier tiroir d'une petite commode posée contre le mur. J'ai cru qu'il contenait des vêtements, mais non, il était rempli de cordes. Il a posé quelques bobines sur la commode pour plus tard et en a choisi une.

– Bon, a-t-il dit, en laissant glisser sa main depuis le sommet de ma tête jusqu'à ma chute de reins, pour ensuite poursuivre sur mes fesses et sur mon ventre... (Ses doigts se sont arrêtés sur mes seins pour agacer mes tétons.) Vous n'êtes ni mon esclave, ni ma servante, ni ma favorite. Vous n'avez aucune position, vous n'avez aucun titre, vous n'avez aucun travail autre que celui de me

plaire. Mettez-vous debout sur un seul pied. Levez l'autre jambe aussi haut que vous le pouvez. Si vous avez besoin d'aide pour garder l'équilibre, retenez-vous au cadre.

Je me suis appuyée sur le cadre, j'ai plié un genou en levant la jambe le plus haut possible. J'ai pointé mes orteils en avant comme l'aurait fait une danseuse, même sans mes ballerines. Cette position me faisait écarter les lèvres. Le parfum de mon désir m'enveloppait comme des vagues de chaleur. Il a glissé un doigt pour m'écarter un peu plus encore, en effleurant mon clitoris au passage, puis il a laissé courir ses doigts de haut en bas sur ma chatte rasée de frais.

Il a enroulé la corde autour de ma cuisse et de mon tibia, pour que ma jambe reste pliée dans cette position, et il l'a attachée à un angle du cadre, en tirant sur mon pied pour qu'il se place dans le creux de mon autre genou, comme celui d'une ballerine stoppée en pleine pirouette. Alors, un couple est entré. Nos premiers spectateurs. Il m'a posé le bandeau sur les yeux, en me volant un baiser au passage. J'en ai eu la respiration coupée.

Ensuite j'ai senti qu'il enroulait une corde autour de mon épaule en me caressant la peau, comme pour la préparer à ce qui allait suivre. Il m'a entouré la poitrine avec des cordes comme il l'avait fait à l'hôtel, en serrant fort autour de mes seins pour exciter mes mamelons. Puis il m'a fait lever un bras et l'a tiré doucement. C'était le bras opposé à la jambe qu'il avait attachée. Il m'a fait pencher sur le côté, légèrement en arrière, en accrochant la corde qui entourait ce bras à un autre point sur le cadre. Enfin, il m'a attaché l'autre bras en l'air. Maintenant je devais vraiment ressembler à une danseuse figée en plein mouvement.

– Vous rappelez-vous notre première fois dans la voiture, a-t-il murmuré à mon oreille, quand j'ai fessé votre chatte pour la première fois ?

– Oui.

– Je me demande si vous allez ressentir les choses différemment aujourd'hui, a-t-il continué, comme s'il connaissait déjà ma réponse.

J'ai senti la forme incurvée de sa main quand il m'a donné une première claque sur le pubis. Il s'est serré contre moi, il a écrasé ses lèvres dans mes cheveux pendant que sa main continuait ses basses œuvres. Tap, tap, tap. Sauf qu'au fur et à mesure qu'il relâchait sa main et diminuait la cadence, ça se transformait en claques plus qu'en tapes. J'ai très vite été excitée, et de plus en plus à mesure qu'il ralentissait le rythme des fessées. À présent, chaque coup frappait l'ensemble de ma chatte, mes lèvres externes et mon clitoris.

J'avais commencé à gémir doucement. Le niveau sonore a augmenté avec l'intensité de ses claques. Quand il s'est mis à frapper mon sexe tout entier, chacun de mes cris s'est transformé en hurlement. Pour revenir aux gémissements quand il a fait une pause et qu'il s'est mis à me masser le clitoris du bout du doigt.

– Vous êtes incroyablement engorgée, a-t-il chuchoté. C'est ce qui arrive au bout d'une semaine d'excitation sans pouvoir se laisser aller.

J'ai remué la jambe qui me portait en gigotant avec impatience.

– J'ai très envie maintenant !

– Patience. Vous voulez que je vous fasse jouir avant de vous pénétrer ?

– Oui, s’il vous plaît ! (J’ai essayé de négocier.) Je pourrai toujours jouir à nouveau quand vous serez en moi.

Sa langue a claqué, je me rendais bien compte qu’il me souriait.

– Belle tentative, ma douce. Mais je préfère vous torturer encore un peu.

Cette torture consistait à dessiner avec ses doigts des cercles toujours plus lents sur ma fente, de plus en plus humide, et sur mon clito. Il avait raison, je crois qu’il n’avait jamais été aussi gonflé. Il lui aurait suffi de le titiller une ou deux fois avec la main pour m’envoyer au septième ciel. Il a fait claquer sa langue à nouveau et a retiré sa main, pour se concentrer sur mes fesses.

– Je laisse votre chatte se reposer un peu, a-t-il dit en me donnant une première fessée.

J’ai glapi. Mais quand le rythme de ses coups est devenu régulier, les sons que j’émettais n’ont plus eu la moindre importance. Ses tapes ont commencé doucement, légères. Elles sont vite devenues assez fortes pour que je hurle. Plus il frappait fort, plus il laissait passer un temps de plus en plus long entre chaque coup comme s’il attendait que mon cri s’évanouisse pour recommencer. Pendant ces silences, je n’entendais plus que ma propre respiration et les gémissements d’une femme en train de faire l’amour ou de se masturber, juste à côté. J’ai senti un mouvement sous mon bras tendu. Sa main chaude a glissé le long de ma fente, jusqu’à ce qu’un de ses doigts puisse me pénétrer, pendant que sa paume appuyait sur mon clito. De l’autre main, il me caressait les fesses. Et puis cette main a frappé, et mon corps s’est tendu dans un mouvement saccadé contre la paume qui me pressait le berlingot. J’ai haleté.

– Mon Dieu, vous allez me faire jouir !

– Je vous l’interdis, a-t-il répondu. Prévenez moi si ça devient trop pressant.

En disant cela, il m’a donné une nouvelle fessée qui m’a fait crier. J’avais tellement envie de jouir que j’ai commencé à chercher un stratagème. Qu’est-ce qu’il ferait, il me punirait ? Mais n’était-ce pas ce qu’il faisait déjà ? Le désir, les hormones et les endorphines me troublaient l’esprit. Il ne serait pas content, c’était certain. Et moi, je voulais qu’il soit content.

– Stop, stop, stop, stop ! Oh Seigneur !...

Il a arrêté et m’a lâchée. La seule chose qui demeurait en contact avec mon corps, c’était les cordes. J’ai été prise de spasmes, presque comme si j’avais un orgasme. Le fait d’être arrivée si près de la jouissance me frustrait encore plus. Je me suis mise à geindre comme un chiot abandonné. Alors, il s’est mis à frotter sa bite contre ma jambe. Sa bouche touchait mon oreille.

– Vous ne pouvez pas imaginer comme c’est dur pour moi de ne pas vous pénétrer. J’ai le sexe en feu.

Je n’ai pas pu lui répondre sans gémir. Lui aussi gémissait, il grondait presque en me titillant avec le bout de son gland. Il le faisait monter et descendre le long de ma vulve, entre mes jambes et mes lèvres grandes ouvertes. Tout à coup, il a pris une profonde respiration et s’est retiré. Je ne le sentais plus. En revanche, je pouvais discerner les murmures des spectateurs autour de la pièce. J’essayais de deviner ce qu’il était en train de faire.

J'ai entendu un bruit de papier déchiré, puis il s'est rapproché de moi, son gland était froid et souple.

– Vous avez mis un préservatif ?

– C'est la règle de la maison, a-t-il dit.

Il m'a lutinée un peu avant de se retirer de nouveau.

– Je vais vous libérer et vous installer plus confortablement.

Il a claqué des doigts, quelqu'un est accouru pour lui prêter main forte. J'ai senti que les cordes qui enserraient ma cage thoracique lâchaient. J'avais toujours celle qui entourait ma jambe. Mais elle n'était plus attachée au cadre ni maintenue dans une position particulière. Il m'a portée jusqu'au lit et m'a aidée à m'installer la tête sur les oreillers. Il m'a embrassée, intensément. L'oreiller m'a paru tout à coup très doux et luxueux. Son sexe a glissé entre mes jambes, attisant notre désir. J'avais toujours une jambe repliée, mais mon genou était dirigé vers le plafond. J'ai mis mon autre jambe dans la même position. Il s'est avancé entre elles, puis s'est soulevé sur les bras pour se mettre en position. Son gland tournoyait autour de mon trou tout humide, qui crevait d'envie qu'il le pénètre enfin.

C'est alors que je l'ai agrippé avec mes genoux.

– Stop !

Il s'est immobilisé, je n'entendais plus un bruit.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-il demandé, la voix chavirée de désir.

Je savais ce que j'avais à faire. Je savais ce que je voulais. Mais ça m'a demandé bien des efforts pour pouvoir le lui dire.

– Qui est dans la pièce ?

Nous parlions tellement bas que même les spectateurs qui se tenaient devant nous ne pouvaient pas comprendre un mot de ce que nous disions. Mais je voulais le savoir.

– Presque personne. (Il m'a répondu d'une voix apaisante, en gloussant un peu.) En fait, le bon vieux sexe « à la papa » les ennuie. Il y a deux juste deux couples contre le mur et deux autres sur le balcon.

– Bon.

Il a essayé de se libérer, mais mes genoux le maintenaient solidement. Je sentais son gland frotter contre l'entrée de mon vagin. Il a poussé un gémissement involontaire, comme le mien, qui ressemblait à celui d'un chiot.

– Karina...

– Pas avant que vous me disiez votre vrai nom, ai-je chuchoté.

– Mais c'est James.

– Je sais, mais je veux connaître le reste. Votre nom en entier.

Il s'est tu, le corps tendu sur moi, puis il s'est mis à trembler comme s'il avait de la fièvre.

– Vous n'êtes pas sérieuse !

– Je suis sérieuse comme un pape. Si vous voulez entrer, vous donnez votre nom.

– Je ne le ferai pas sans votre consentement, a-t-il dit, comme si c'était de ça qu'il s'agissait.

– Votre nom, voilà le prix de mon consentement.

– Vous ne savez pas ce que vous me demandez.

– Ah non ? ai-je soufflé avec véhémence. C'est pourtant vous qui insistez en permanence sur les notions d'honnêteté et de loyauté. Où est la vôtre en ce moment, Monsieur ?

– J'ai... j'ai mes raisons pour ne pas vous le dire.

– Foutaises. Je pense que vous avez tellement l'habitude de cacher votre identité que vous ne savez plus comment vous arrêter.

– Je vous promets que je vous le dirai plus tard.

– Je ne vous crois pas. Et si je ne peux pas vous croire, tout ça c'est... du vent.

Il s'était mis à trembler à force de se tenir au-dessus de moi. Ou était-ce que mes paroles avaient produit leur effet ?

– Vous avez raison, a-t-il murmuré. Je refuse que ce ne soit que du vent.

– Je sais. Mais je crois que si je ne vous demande pas votre nom maintenant, vous ne me le direz jamais. Je ne vous connaîtrai jamais réellement. Et si vous ne me faites pas assez confiance aujourd'hui, vous n'aurez jamais confiance en moi.

– J'ai vraiment confiance en vous, Karina.

– Prouvez-le !

Il a posé son front contre le mien, comme s'il réfléchissait, comme s'il rentrait en lui. Puis j'ai senti le souffle tiède et sexy de sa bouche contre mon oreille. Il a murmuré « James Byron LeStrange ».

J'ai desserré mon étreinte, il a plongé sa puissante verge en moi.

Je savais que si je ne lui avais rien demandé, il m'aurait pénétrée en douceur, mais je l'avais retenu et je lui avais demandé d'en payer le prix. Le prix que moi j'avais à payer, c'était d'être écartelée par toute la longueur de son sexe en une seule poussée fulgurante. Je n'ai même pas pu crier, tout mon corps était tendu comme un arc. D'une main, il malaxait mes tétons qui étaient devenus hyper sensibles à cause de la pression des cordes. Ce contact a fait s'épanouir quelque chose en moi et, à ma grande surprise, il a poussé encore plus profondément, en déclenchant l'explosion de mon plaisir. Sa bouche me suçait le cou à l'endroit précis qui me rendait folle. Son pouce massait et pressait mes mamelons, pendant qu'il plongeait sa bite toujours plus loin en moi. Moi, je voyais des étoiles, ma peau picotait partout dès qu'il l'effleurait, mes hanches remuaient en cadence pour mieux accompagner chacune de ses poussées. Et une autre encore, et une autre encore... Il m'avait fait mal en me pénétrant, mais maintenant toute trace de douleur avait disparu. Je ressentais un peu la même chose, douce et lisse, qu'avec le plus lourd des godemichés de verre, avec en prime la chaleur et la friction de la chair, et la tension de son désir.

C'était exactement comme dans mes rêves sexuels les plus fous.

Chaque poussée était un plaisir, une explosion de plaisir à part entière, qui me donnait envie de la suivante, et de la suivante encore. Il me l'avait dit, finalement ! J'avais l'impression que la dernière

barrière qui se dressait entre nous s'était effondrée. En approchant de l'orgasme, je me suis agrippée à lui de tout mon corps et j'ai joui en le frappant avec mes hanches et en écrasant mon clitoris contre son corps. J'ai crié, mais il ne s'est pas arrêté pour autant. Il me chevauchait sur le lit, tellement vite à certains moments que j'avais du mal à reprendre mon souffle. À d'autres, il me labourait lentement et sans répit, avec un coup à la fin de chaque poussée qui me faisait haleter. Il m'a demandé de me retourner. Je me suis mise à quatre pattes. Je me suis écrasée contre le matelas quand sa bite a plongé en moi. Dans cette position, c'était différent, je me suis remise à gémir en soulevant mon cul. Il a passé sa main sous moi et m'a fait jouir à nouveau en frottant vite et fort mon clito. L'oreiller a étouffé mes cris, j'ai joui une fois, deux, trois, quatre, cinq fois de suite. Je n'en pouvais plus, je hurlais :

– Assez, assez, assez !

– Non, encore, a-t-il sifflé entre ses dents pendant que ça recommençait, que je jouissais à nouveau sous ses caresses. Changeons de position.

Il s'est allongé sur le dos et m'a tiré sur lui, la tête vers le plafond, afin que je sois grande ouverte. Mon bandeau m'empêchait de voir, mais je sentais le moindre centimètre carré de sa peau sous moi. Il ne m'a pas pénétrée aussi profondément, mais c'était bien assez. Il bougeait lentement en moi, en roulant son bassin.

James Byron LeStrange. Tout d'un coup, j'ai réalisé que JB Lester était une version abâtardie de son nom. J'avais donc eu raison de penser que James était son vrai prénom. Il avait essayé de me le dire, j'en étais sûre. Il m'avait suffi de le pousser un peu pour qu'il y parvienne. Mais que lui était-il arrivé par le passé pour qu'il ait tant de mal à accorder sa confiance ? Qui donc l'avait blessé à ce point qu'il faille lui arracher la vérité ? Lucinda ? Quelqu'un d'autre ?

– Tournez-vous, a-t-il dit, la voix rauque.

J'ai roulé sur le dos contre lui. J'ai entendu un petit clac et j'ai senti la chaleur de la capote dans ma main.

– Je croyais qu'il y avait des règles ?

– Je les transgresse. Il est temps que vous compreniez, Karina, que vous m'avez vraiment, vraiment mis à nu.

Sur ces mots, il a replongé en moi. C'était bien comme il me l'avait dit au départ. Il n'était pas mon maître, il n'était pas mon patron, il n'était pas mon propriétaire. Il était simplement... James. Ce sont ces mots-là que j'ai prononcés quand il a ralenti en gémissant qu'il allait bientôt jouir et qu'il a renfoncé sa bite tout au fond, cinq, six fois, comme si ce n'était pas assez.

– Mon... ai-je murmuré quand j'ai senti les spasmes et les décharges de son sexe pendant qu'il éjaculait. Mon amant, mon ami, mon James.

Il a poussé deux fois encore, avant de s'affaler sur moi en haletant. Et soudain, comme il se retirait et que son sperme coulait de mon corps, je me suis rendu compte qu'il pleurait.

– Ça va ?

Je me suis redressée pour le prendre dans mes bras, mais il m'a repoussée.

– Tout va bien, mon amour, l’ai-je rassuré. Beaucoup de gens pleurent d’émotion en faisant l’amour. Du moins dans les romans que ma mère aime lire.

J’ai senti le lit bouger. Bon. J’ai pensé : accordons-lui un peu de temps. Il est bouleversé. Ça lui avait demandé tellement de temps pour simplement me montrer son sexe. Il venait de vivre une expérience aussi intense que moi. Je me suis demandé s’il était allé chercher un gant pour me laver, comme il en avait l’habitude. C’était peut-être un détail, mais qui me faisait sentir qu’il prenait soin de moi. Je me suis laissé envahir par un flot d’images de l’heure que nous venions de passer. Mmmm ! Quelle nuit inoubliable !

J’ai réalisé alors qu’il n’était toujours pas revenu. La salle de bains était si loin ? Je me suis assise et j’ai soulevé un coin de mon bandeau. J’étais seule. La porte de la chambre était close. J’ai enlevé mon bandeau et j’ai regardé autour de moi. Mes affaires et ma robe étaient toujours là, sur la chaise. Mais toutes les siennes avaient disparu. J’ai cligné des yeux, incrédule. Voulait-il être tout habillé pour... pour quoi ? Et pourquoi ne s’était-il pas rhabillé sur place ? J’ai essayé de sortir du lit, mais je ne pouvais pas me lever avec cette corde enroulée autour de ma jambe. Ça m’a pris un certain temps pour l’enlever. J’ai couru au balcon de la chambre et j’ai regardé en bas. Des couples et des petits groupes se bousculaient autour des tables. Le personnel avait desservi les entrées. Un cochon de lait entier était en train d’être découpé sur une desserte. Un peu plus loin, c’était un rôti de bœuf, le plus grand que j’aie jamais vu. Une partie de la foule était encore revêtue de ses habits de soirée, l’autre était plus ou moins dévêtue. Certains portaient des peignoirs de soie, ou simplement des cordes artistiquement nouées.

Il n’y avait aucun signe de sa présence. J’ai ouvert grand la porte et j’ai cherché dans le couloir. Un début de panique m’a noué la gorge. Où était-il ?

Je suis rentrée en courant dans la chambre en me demandant où trouver autre chose à enfiler sur ma robe, hélas, tous les tiroirs de la commode étaient remplis de cordes. Et merde ! J’ai renfilé ma robe et j’ai empoigné les bords de la fermeture Éclair, je ne voulais pas perdre de temps à essayer de la fermer toute seule. J’ai sauté dans mes ballerines, j’ai attrapé ma veste en dentelle et ma pochette et je me suis ruée vers le couloir.

Les premières personnes que j’ai croisées, c’était l’altesse royale et son esclave. Elle portait une robe différente, beaucoup moins apprêtée, et lui juste un collier. Elle le tenait en laisse. Comment faire, je ne pouvais pas leur demander s’ils avaient vu James ! Je me suis alors souvenue qu’ils le connaissaient sous le nom de Jules.

– Est-ce que vous avez croisé Jules, l’homme qui m’accompagnait ?

– Désolée, ma chère, je sors à l’instant d’une chambre privée.

J’ai dévalé les escaliers comme une folle et j’ai regardé à nouveau partout dans la salle de bal.

J’ai pensé alors : Tu es idiote. Utilise ton téléphone. Il y a sûrement une explication. Je l’ai sorti de mon sac et j’ai composé son numéro personnel abrégé.

Une voix masculine a répondu, mais ce n’était pas la sienne.

– Karina.

– Stéphane ?

– Je vous attends devant.

J'ai raccroché et j'ai couru jusqu'à la porte d'entrée. Peut-être était-il malade ou blessé, et il m'avait confiée à son chauffeur ?

Quand je suis arrivée, Stéphane se tenait à côté de la portière arrière, raide comme un piquet. Il me l'a ouverte et m'a saluée très formellement. J'ai vu qu'il n'y avait personne à l'intérieur de la voiture. Je l'ai agrippé :

– Où est-il ?

Stéphane a secoué la tête d'un air très sérieux.

– On m'a demandé de vous raccompagner chez vous.

– Chez moi ?

Il évitait mon regard en me faisant signe de monter. Le portier, debout devant l'entrée, nous observait, impassible. Je me suis demandé si on lui avait donné l'ordre de ne pas me laisser retourner à la soirée. J'ai failli crier à Stéphane de ne pas me déposer chez moi, mais sur le pont le plus proche pour que je puisse m'y noyer de chagrin. Mais je n'ai jamais été une grande tragédienne. Je me suis dit que je n'arriverais pas à passer à l'acte. En outre, je valais bien mieux que ce qu'un homme pouvait penser de moi. N'était-ce pas ce que je lui avais dit ?

Je suis montée tristement à l'arrière de la voiture, et Stéphane a claqué la portière derrière moi.

La fête battait son plein, mais sans moi. Pour moi, la fête était finie.

L'amour vous met au défi

Je suis passée par tous les états imaginables à l'arrière de cette limousine noire qui filait sur l'autoroute. J'étais tour à tour bouleversée, effrayée, en colère, bouleversée à nouveau, vexée, blessée. Il y avait tellement de choses que j'ignorais encore ou que je ne comprenais pas. Je rejouais la scène indéfiniment dans ma tête. J'ai fini par frapper à la vitre de séparation, jusqu'à ce que Stéphane ralentisse et la baisse. Sur un ton le plus « à moi on ne la fait pas » qui soit, je lui ai demandé :

– Ok, c'est quoi ce bordel ?

– Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que je dois vous ramener chez vous.

Il parlait tout à coup avec un accent prononcé.

– Et vous n'êtes pas censé me parler ?

– Non.

– Mais vous le faites.

– Karina... Je ne sais pas comment dire, mais...

– Je vous l'avais bien dit ? C'est ça ? Vous m'aviez prévenue qu'il me larguerait dès qu'il m'aurait fait l'amour, n'est-ce pas ? Pour ensuite me dire que c'était un mensonge, juste pour m'effrayer. Alors, où est la vérité, Stéphane ?

Il a secoué la tête sans rien dire.

– Est-ce que vous retournez le chercher après ?

– Non, je dois rentrer tout droit à la maison.

– Arrêtez de prendre vos airs à la Boris Karloff, Stéphane. Ça ne marche pas avec moi. Je sais que vous parlez parfaitement anglais, espèce de cafard de Yale.

– Ah, mais merde, Karina, qu'est-ce que je dois faire ? Il m'a demandé de vous ramener chez vous. C'est tout ce que je sais.

Ses mains se crispaient sur son volant.

– Ok, alors essayez d’imaginer ce qui a bien pu se passer.

– J’aurais vraiment aimé le savoir, a-t-il dit en haussant légèrement les épaules. Mais rien ne se passe comme je l’avais imaginé. Vous aviez vu juste, tout cette histoire de « il les baise et il les jette », c’était juste pour vous faire peur. Pourquoi est-ce que vous ne me racontez pas ce qui s’est passé là-bas ?

Je n’étais pas tout à fait prête à entrer dans les détails, mais mon esprit battait la campagne à toute allure.

– Bon, avant tout, est-ce que le nom de Lucinda vous dit quelque chose ?

D’un seul coup, il s’est redressé sur son siège.

– C’est juste un nom, a-t-il articulé avec crainte.

– C’est le nom d’une femme qu’il a connue. Une ex-aigrie, c’est comme ça qu’il m’en a parlé.

– Elle était là ?

– Oui.

Stéphane a fait non de la tête.

– Il n’y a aucun risque qu’il vous ait quittée pour Lucinda, alors enlevez-vous ça du crâne.

– Oh mon Dieu, je n’avais même pas pensé à cette éventualité !

– Alors, pourquoi me parlez-vous d’elle ?

– Parce que je me suis dit qu’en entendant parler d’elle, il vous reviendrait peut-être un détail à l’esprit.

Je me suis penchée à travers la vitre pour m’asseoir à l’avant.

– Je peux venir à côté de vous ?

– N’essayez pas d’enjamber la vitre ! m’a-t-il avertie, comme s’il craignait que je passe à l’acte.

Regardez, voilà une aire de repos. Arrêtons-nous, comme ça il ne vous arrivera pas d’accident.

– D’accord, je vais en profiter pour faire un tour aux toilettes.

J’ai dû rassembler mes jupes pour pouvoir passer par la rampe pour fauteuils roulants, jusqu’à l’entrée des toilettes. Stéphane faisait le plein, moi je suis entrée dans les toilettes pour femmes. Quand je me suis vue dans la glace, j’ai eu envie de pleurer. Mon maquillage était ravagé, j’avais enfilé ma robe de travers sans la fermer, mon diadème avait fait une profonde marque rouge sur mon front. Une femme est entrée après moi.

– Vous faites la queue ? a-t-elle demandé, en me montrant les cabines derrière le miroir avec son sac en paille.

– Oh non, allez-y, je vous en prie, ai-je répondu en me serrant contre le mur pour qu’elle puisse passer devant moi sans avoir à enjamber ma robe.

Elle est entrée dans la plus petite des cabines. Bien, je devais faire la même chose. Je suis allée dans la cabine pour handicapés qui avait un siège haut et assez de place pour que je puisse me rhabiller convenablement.

Quand je suis sortie, la femme était en train de se laver les mains.

– Hum, ça ne vous ennuerait pas de remonter ma fermeture-Éclair ? ai-je demandé.

– Mais bien sûr que non, ma chérie !

Elle avait des cheveux frisés grisonnants. Elle a dû prendre ses lunettes pour voir ma fermeture Éclair.

– Je ne voudrais pas être indiscrete, mais j’ai l’impression que vous avez eu une nuit assez mouvementée.

– Oh ! Maintenant, ça va, l’ai-je rassurée. Un... hum, un chauffeur me ramène à la maison en limousine.

– Bon, tant mieux. Vous avez largué le garçon qui vous a mise dans cet état, j’espère ? Bon débarras. Il n’a qu’à rentrer chez lui à pied.

Elle a tapoté ma robe, puis a glissé une main dans son sac en disant :

– Voilà. Vous pouvez en avoir besoin un jour. Et si vous n’en avez pas besoin, peut-être que ça sera utile à une de vos amies. Ok ?

C’était la carte d’une hotline pour les victimes de viol.

– Oh !

J’ai dû avoir l’air un peu choquée.

– Vous pensez peut-être que ça ne sert pas à grand-chose, que ça n’en vaut pas la peine, mais pouvoir parler à quelqu’un, ça aide parfois.

– Merci. Vraiment.

J’ai glissé sa carte dans mon sac.

Elle est sortie en secouant la tête. « Tsss ! Gâcher comme ça la fête de fin d’études d’une jeune fille, » l’ai-je entendue marmonner.

Stéphane m’attendait debout à côté de la voiture. Il m’a ouvert la portière. C’était celle du passager avant, cette fois-ci.

– Tenez.

Quand j’ai été assise, il m’a tendu un petit sac en papier, puis il a fait le tour de la voiture. Le sac contenait une bouteille de Gatorade¹ et plein de barres chocolatées.

– Stéphane ?

– Vous aviez l’air déshydratée. Et puis vous savez, toutes ces pubs à la télé n’arrêtent pas de vanter les mérites antidépresseurs du chocolat. Je ne savais pas lesquelles vous aimez, alors j’en ai acheté une de chaque.

J’ai fondu en larmes.

– Vous êtes vraiment gentil.

– Considérez que c’est un pot-de-vin, ou un remerciement pour m’avoir parlé de Lucinda. Ainsi nous sommes quittes.

J’ai bu un peu de Gatorade, j’ai rebouché la bouteille et je l’ai posée sur le porte-bouteille. À la moitié de la première barre chocolatée, j’ai commencé à me sentir un peu mieux.

– Bien, reprenons là où j’en étais. D’abord, nous sommes tombés sur Lucinda. Ensuite, il m’a dit qu’elle surveillait mon immonde professeur.

– Un professeur ?

– Un type qui a essayé d’obtenir mes faveurs en échange de mon diplôme.

– Ah ! Je comprends mieux le terme d’immonde. Il était là aussi ?

– Oui. James m’a dit son... (Je me suis tue parce que Stéphane s’était tourné vers moi tellement vite que la voiture a failli faire une embardée.)

– Il vous a dit son nom !

J’ai hoché la tête tout en lui désignant la route. Il s’est remis à regarder devant lui, mais avec des yeux écarquillés. Heureusement, la chaussée était quasiment déserte à cette heure-là. Nous roulions sur une sorte d’autoroute à deux voies, en pleine campagne, le terre-plein central était planté d’arbres. Puis nous avons traversé un pont de pierre.

– Il m’a dit que son nom était James Byron LeStrange.

– Waouh !

Stéphane n’en revenait pas.

– Je me demande bien pourquoi il est parti comme ça.

– Je me suis posé la même question. Pourquoi me confierait-il son secret pour me larguer ensuite ?

– Attendez, attendez. (Ses doigts tambourinaient sur le volant.) Il vous a dit ça juste avant de partir ?

– Oui.

J’avais décidé de garder sous silence notre incroyable partie de jambes en l’air.

– Et vous ne croyez pas qu’il est parti justement parce qu’il vous a dit son nom ?

– Pourquoi ? Vous voulez dire que parce que j’ai crevé la bulle protectrice de son anonymat, toute magie a disparu ?

– Non, ce que je veux dire, c’est qu’il est très secret, Karina. Vous savez, il... il vous a confié un grand secret.

– Oh allez ! Il ne s’est pas plus exposé que moi ! ai-je argué, avant de me rappeler... Oh...

La dernière chose qu’il m’avait dite quand nous étions au lit : « Il est temps que vous compreniez, Karina, que vous m’avez vraiment, vraiment mis à nu. » Les semaines précédentes, il avait fait quelques commentaires sur sa propre vulnérabilité, que j’avais ignorés. Je me suis souvenue que Stéphane et la très belle assistante dont j’ignorais toujours le nom semblaient considérer, l’un comme l’autre, que j’étais un danger pour lui, et pas le contraire.

– Je l’ai forcé à le dire, ai-je avoué dans un murmure.

– Vous... quoi ?

– Je l’ai forcé. Mais je n’avais pas l’impression de violer son intimité à ce moment-là. (Oh Seigneur ! J’avais envie de m’enfoncer dans mon siège et de disparaître. Sauf que, attendez...) Je n’avais pas le droit de savoir ? Lui connaissait mon nom depuis des semaines. Est-ce que deux personnes amoureuses ne sont pas censées tout partager ? Il n’arrêtait pas de me parler d’honnêteté.

(J'étais à nouveau hors de moi.) Il a exigé que je sois toujours honnête, même avec les autres. Et quand je finis par lui demander de me dire la vérité, il se met à flipper et il me jette ?

– Les règles ne s'appliquent pas de la même façon à tout le monde... a tenté d'expliquer Stéphane.

– C'est des conneries, Stéphane ! Qu'est-ce que son nom a de tellement spécial ? C'est quoi son problème ? Je ne vais pas aller raconter partout que JB Lester, le mystérieux sculpteur sur verre, est en fait ce type, dans sa limousine noire, qui se fait passer pour un marchand d'art.

Stéphane s'est quasiment cogné la tête contre son volant.

– Vous êtes vraiment amoureuse de lui ?

– Oui ! Et je sais qu'il est amoureux de moi, même s'il a peur de l'avouer. Je n'ai pas voulu lui dire franchement, parce que... ça peut tout abîmer, vous voyez ?

– Mais pas de le forcer à dévoiler son secret le mieux gardé ?

– Allons Stéphane ! Il faudra bien qu'un jour il se mette à agir comme un être humain !

Stéphane m'a jeté un regard en coin.

– Le conformisme, ce n'est pas vraiment sa tasse de thé.

J'ai caché mon visage dans mes mains.

– Mais est-ce que j'ai vraiment dit ça ? Vous avez raison, c'était complètement stupide. Bien évidemment, je n'attends pas de lui qu'il devienne subitement quelqu'un d'autre.

N'avais-je pas raconté à James à quel point les efforts de ma mère pour me faire correspondre à sa norme m'avaient fait souffrir ?

Je me suis aperçue que nous roulions à présent dans un paysage beaucoup plus urbanisé. Nous étions à Yonkers.

– Vous en êtes certaine ?

– Ok, vous avez raison. Mais pas seulement. Nous pouvions nous amuser et débiter une relation sérieuse. J'étais tellement sûre que quelque chose de spécial se passait entre nous deux. Je suis sûre également qu'il est amoureux de moi.

– Ou bien « était ».

– Merde ! (J'ai recommencé à pleurer. Stéphane a ouvert la boîte à gants et m'a tendu un mouchoir propre en s'excusant.) En tout cas, je suis tout à fait certaine d'être amoureuse de lui. Ça n'aurait aucun sens d'être amoureuse de quelqu'un dont j'ignore le vrai nom.

– Je ne suis pas complètement persuadé qu'amour rime avec bon sens, a hasardé Stéphane.

– Oh ! Allez vous faire foutre, vous avez raison ! (Je me suis essuyé les yeux avec son mouchoir, qui était maintenant tout chiffonné.) Qu'est ce que je vais faire ? Stéphane, vous croyez qu'il me déteste ?

– Je ne sais pas, Karina. (Il a dégluti et a poussé un profond soupir.) C'est la première fois qu'il me fait revenir à la maison et qu'il m'attend, à moitié nu, debout devant l'entrée. Il avait l'air d'un... fou. Un fou furieux. Le portier l'avait couvert avec son propre manteau, tellement il était gêné ou apitoyé par ce dément. Quand je suis arrivé, il m'a jeté son téléphone à la figure en me disant que si

vous appeliez, il fallait que je vous reconduise chez vous. Je lui ai demandé si je devais revenir le chercher, il m'a répondu non et il a fait demi-tour.

– Est-ce qu'il avait l'air en colère ?

– Oui, et de souffrir aussi, et de ne plus savoir qui il était. Je ne l'avais pas vu comme ça depuis... eh bien, depuis Lucinda.

– C'était il y a combien de temps ?

– Cinq ou six ans. (Il a haussé les épaules.) Juste au début de... (Il a secoué la tête sans terminer sa phrase.)

– Pourquoi vous taisez-vous ?

– Écoutez Karina, ce n'est pas une mince affaire. J'ai travaillé pour lui pendant deux ans avant d'être mis au courant.

– Et Lucinda, elle savait ?

– J'en doute, mais elle l'avait ensorcelé de la pire des façons. (Il a pincé ses lèvres comme pour s'interdire de trop en dire.) Le simple fait de vous dire son prénom était un grand pas de franchi pour lui.

– Il m'a dit qu'il s'appelait James il y a déjà longtemps.

– Vous l'avez vraiment subjugué, Karina. Dès le début. Dès la première nuit.

L'entendre me dire ça m'a rendu une lueur d'espoir.

– Vous pensez qu'il va revenir ?

– S'il vous aime vraiment, peut-être. Je ne sais pas, Karina. Il est très entêté.

J'ai poussé un gros soupir et j'ai replongé la main dans les barres de chocolat. Celle-ci était au caramel. J'ai mâché un bon moment en silence.

– S'il m'aimait vraiment, il aurait dû me donner son nom sans que j'aie besoin d'insister.

– Je n'en sais rien, a-t-il répondu. Comme je vous l'ai déjà dit, ça n'est pas du tout évident pour lui. Il mène une vie qui n'a rien à voir avec celles du commun des mortels.

– Et ça le rend heureux ?

– Ça le protège, a dit Stéphane.

Nous avons gardé le silence tout le reste du trajet. Nous avons traversé le Washington Bridge, majestueusement illuminé dans la nuit, avant de prendre par la West Side Highway. À un moment, nous avons tourné pour finir par nous retrouver devant mon immeuble. Stéphane s'est garé devant la bouche d'incendie. Il est resté assis sans bouger un bon moment.

– Merci pour tout, Stéphane, ai-je dit. Je... j'espère que nous nous reverrons.

– J'espère aussi, Karina. Mais si ce n'était pas le cas, prenez bien soin de vous, d'accord ?

– D'accord.

Je suis sortie de la voiture avec une infinie tristesse, en serrant dans mes bras le sac en papier, le mouchoir, ma petite pochette et la veste de dentelle.

– Attendez ! (Stéphane m'a rappelée.) Ça aussi, c'est à vous.

Il me montrait l'écrin en velours. Il a ouvert sa portière et s'est dirigé vers moi. Puis il me l'a donné sans un mot pendant que je retenais la porte d'entrée. En haut, Becky m'attendait en regardant un film sur Internet. Elle m'a jeté un regard et j'ai fondu en larmes dans ses bras.

*
* *

Cette nuit-là, je lui ai tout raconté, dans les moindres détails. Tout ce qu'il m'avait dit, comment il m'avait appris à lire sur les visages, à ne jamais mentir, à dénoncer Renault, les objets en verre, la performance artistique, bref tout. J'avais l'impression que je devais tout lui dire, parce que si j'omettais le moindre détail, ça signifierait que cette histoire n'avait été qu'un rêve, alors qu'en lui disant tout, je lui prouverais que c'était réellement arrivé. Oui, oui, ça avait vraiment existé ! La seule chose que je n'ai pas dite, c'était son nom. Il avait été la cause d'assez d'ennuis comme ça, elle comprendrait, j'en étais sûre.

Becky était captivée par mon récit. Elle ne m'a pas interrompue, à part pour me poser une question, ici et là, et pour s'exclamer de temps en temps « Oh, mon Dieu ! » Elle pleurait comme moi et elle m'a prise dans ses bras quand j'ai eu enfin terminé.

C'est alors qu'elle m'a demandé :

– Dis-moi juste un truc, Karinette ?

– Quoi ?

– Où as-tu déniché ce mouchoir de Lord Lightning ?

J'ai regardé fixement le mouchoir blanc dans ma main. Brodés ton sur ton, il y avait, dans un angle, la lettre « L » accompagnée d'un éclair.

– Tu es sûre que ce n'est pas le tien ? ai-je demandé, au cas où nous aurions fait l'échange.

Elle a secoué la tête.

– Le mien est encadré sur le mur de ma chambre.

– C'est Stéphane qui me l'a donné. Ce soir. C'est tout nouveau.

Soudain, tout s'est mis à faire sens. Stéphane qui écoutait de la musique et qui l'éteignait brusquement quand il s'apercevait que j'étais là. Toutes ces remarques que James avait faites à propos des interprètes et des masques. L'argent. Les dissimulations. Sa présence dans ce bar, cette nuit-là, à quelques pas du Garden. Pas étonnant qu'ils aient pensé que je représentais un danger. Je me suis rappelé combien il semblait inquiet quand Stéphane avait dirigé la voiture vers cette foule qui bloquait la rue. Becky était visiblement arrivée à la même conclusion. Elle avait les larmes aux yeux.

– Tu as eu une aventure sexuelle de folie avec l'homme le plus désiré du monde... Et tu lui as foutu les jetons ! Elle s'est écriée : Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

– Je n'en sais rien, ai-je admis. Tout ce que je sais, c'est que la première chose que je ferai lundi matin, ce sera de porter plainte contre Renault pour harcèlement.

En dehors de ça, l'avenir me semblait bien sombre, comme des nuages dans une boule de cristal. Du cristal soufflé à la main.

FIN

-
1. Le gatorade est une boisson énergétique américaine qui ressemble au Red Bull. (NDT)

**Les aventures sensuelles de Karina
et James continuent...**
Découvrez en avant-première le début de
Slow séduction

En descendant de l'avion à Londres, j'étais déjà épuisée par le manque de sommeil. Ça a été encore pire quand j'ai passé la douane. Martindale m'avait conseillé de leur dire que je venais en vacances et de ne surtout pas parler de travail, mais le douanier avait l'air tellement amical en me demandant ce que je venais faire en Angleterre ! Je n'ai pas imaginé une seconde qu'il pouvait s'agir d'autre chose que d'une conversation à bâtons rompus. Je lui ai expliqué que je venais pour une exposition à la Tate. Mais ses questions sont devenues de plus en plus pressantes, à tel point que j'ai finalement lâché le morceau : je venais en fait passer un entretien d'embauche, mais juste un entretien ! Si jamais il s'avérait concluant, la Tate ferait le nécessaire pour les papiers. Je suppose qu'il y avait suffisamment d'historiens d'art à la recherche d'un boulot au Royaume-Uni pour qu'ils aient ordre de protéger leurs emplois avec un tel acharnement.

J'avais menti au douanier. Réginald Martindale, le conservateur à qui James m'avait présentée, voulait m'embaucher comme guide pour les groupes de spécialistes pendant l'exposition sur les préraphaélites qui allait débiter cette semaine. C'était juste un boulot temporaire, mais c'était quand même un boulot, et aussi une bonne excuse pour quitter New York.

Je n'avais toujours pas passé ma thèse. Après avoir dénoncé mon directeur pour harcèlement sexuel, tout était parti en vrille. J'avais pourtant dit la vérité. J'avais expliqué qu'il m'avait dit qu'il approuverait mon travail à condition que je lui fasse une faveur sexuelle. Lui avait menti en affirmant que c'était moi qui l'avais allumé, qui lui avais proposé mes faveurs contre ma thèse plutôt que d'avoir à réécrire mon mémoire. L'enquête allait durer deux mois, ce qui me faisait rater mon examen, de toute façon. En ce moment, ma thèse était entre les mains du département pour évaluation, et Monsieur Renault avait été obligé de prendre un congé académique jusqu'à la fin de l'enquête. Je n'avais pas beaucoup d'espoir concernant mon mémoire. C'était une première version, que j'avais imaginé retravailler après qu'il l'aurait lue. Je savais que j'avais fait quelques raccourcis. En plus, il avait de nombreux amis et alliés au sein de mon département, et le bureau du doyen qui avait pris sa défense ne me croyait pas. Certains avaient demandé une enquête de moralité à mon sujet, d'autres m'avaient traitée de pute. Jusqu'à présent, j'avais fait tout ce que je pouvais et j'avais reçu tous les coups possibles. Le moment était venu pour moi de quitter la fac au moins pour quelque temps.

Après avoir passé la douane, j'ai acheté un téléphone à carte dans un distributeur automatique. J'ai étudié le mode d'emploi un bon moment avant de comprendre comment ça fonctionnait. Peut-être pensez-vous qu'il n'était pas écrit en anglais ? Ce qui vous prouve juste à quel point j'étais fatiguée. Je suis entrée dans un petit kiosque à journaux, j'ai payé la caissière qui m'a donné un code. J'ai envoyé un SMS au numéro du code, et comme par magie, le téléphone s'est mis en marche. Je me suis assise sur un banc avec ma valise, et j'ai envoyé un texto à un numéro que j'avais gardé en mémoire : *Aujourd'hui j'ai menti, mais c'était en quelque sorte nécessaire. Vous savez bien que j'essaie toujours de ne rien dire, mais là il s'agissait d'un douanier à Heathrow qui me posait des tas de questions. J'avais peur qu'il me renvoie à New York. Je suis à Londres.*

L'envoi de mon message s'est accompagné d'un « wouf » agréable, comme s'il volait à travers l'espace directement jusqu'à l'oreille de James. James Byron LeStrange. Le reverrais-je un jour ? Je me raccrochais à quelques pauvres bribes d'espoir. La première, c'est que le téléphone qu'il m'avait offert n'avait pas été coupé. Quelqu'un continuait à payer l'abonnement. Peut-être ne s'en était-il même pas rendu compte, riche comme il l'était ? Mais peut-être que si. Je l'avais profondément blessé la dernière fois que nous nous étions vus. Je le savais maintenant. Mais bien qu'il se soit passé plusieurs mois depuis cette nuit fatale, je continuais à l'aimer.

Je lui avais envoyé un texto chaque fois que j'avais menti. J'étais restée fidèle à nos règles. J'avais été une bonne fille. Même si Stéphane, son chauffeur, était le seul à lire mes messages, j'espérais qu'il les lui transmettait. En tout cas, mes messages n'étaient jamais rejetés. Et Stéphane était au courant de tout, il savait comment James m'avait abandonnée, ça ne me dérangeait pas qu'il les lise, s'il avait encore le téléphone. J'espérais juste qu'ils ne lui faisaient pas trop de peine. Il s'était avéré être un chouette type et un véritable ami quand j'en avais eu besoin.

Je me suis débrouillée pour acheter une carte de transports et j'ai pris le métro jusqu'à King's Cross, où j'avais réservé deux nuits dans un hôtel bon marché. C'était le niveau juste au-dessus d'une auberge de jeunesse, avec des salles de bains communes, mais au moins j'aurais une chambre pour moi toute seule. Nous étions presque fin août. Je n'avais pas vu James depuis début avril. Le réceptionniste de l'hôtel était un jeune Indien, très obséquieux. Il portait une chemise boutonnée jusqu'en haut, sans cravate. Il m'a expliqué à quelle heure ils servaient le petit déjeuner, s'est excusé du manque de pression dans les douches et m'a remis une carte avec un mot de passe pour le Wifi.

Quand je suis arrivée dans ma chambre, j'ai découvert qu'elle était si petite qu'il fallait enjamber le lit pour pouvoir y entrer. Par la fenêtre ouverte, je pouvais voir les tours de la gare de Saint-Pancras à l'autre bout du pâté de maisons. J'ai décidé d'essayer mon vieux téléphone, pour voir s'il fonctionnait à l'international. Quand je l'ai allumé, le signal wifi de l'hôtel est apparu à l'écran. J'ai décidé, pour ne pas dépenser une fortune, de le connecter. J'ai textoté :

J'ai été traitée de pute et de salope pour avoir accusé mon directeur de thèse de harcèlement sexuel. Pourtant, quand j'étais entièrement nue à l'arrière d'une limousine et que je hurlais de plaisir pendant que nous roulions dans les rues de New York, je me sentais précieuse et révérée. Je sais dans quel monde je préférerais vivre.

Le lendemain matin, je me suis rendue au bureau de Monsieur Martindale. Je dois avouer ici un autre mensonge. Je lui avais dit que je venais pour le poste qu'il me proposait. En fait, j'avais sauté sur l'occasion de découvrir une exposition majeure de 150 œuvres d'art et je fuyais New York, mais j'avais encore un autre motif. Je voulais lui soutirer des informations sur James. Certaines rumeurs allaient bon train à travers la communauté des fans de Lord Lightning, qui assuraient qu'il était en Angleterre et qu'il n'avait peut-être pas complètement lâché sa carrière. S'il était ici, j'avais peut-être une chance. Et si Martindale savait quelque chose, peut-être cela m'aiderait-il.

Je devais le découvrir.

J'avais mis mes plus beaux atours, quoique assez chiffonnés après mon vol transatlantique. Martindale, toujours aussi bien élevé, ne m'a pas fait le moindre commentaire. Il était assis à son bureau jonché d'objets d'art, parmi lesquels j'ai reconnu un presse-papier réalisé par James. J'ai attendu que nous ayons terminé toutes les formalités pour lui faire un compte-rendu succinct de l'ambiance au sein du département d'histoire de l'art qui m'avait poussée à partir, sans diplôme en main.

– Vous pensez que vous finirez par l'obtenir ?

– C'est principalement une question administrative. Il se peut que je doive y retourner pour ma soutenance, s'ils m'y autorisent. C'est très politique.

– Je comprends parfaitement à quel point le monde de l'art et le système universitaire peuvent être politiques. Pour autant que je sois concerné, j'ai trouvé votre mémoire de thèse absolument remarquable. D'ailleurs, vous ne seriez pas ici si ce n'était pas le cas.

– Merci ! (Ses compliments m'ont fait rougir un peu.) J'aurais une faveur à vous demander. Puis-je ?

– Bien sûr ma chère, de quoi s'agit-il ?

– De notre ami commun, l'homme qui nous a présentés l'un à l'autre, je l'ai... perdu de vue. J'aimerais au moins savoir comment il va. N'est-ce pas trop vous demander ?

Martindale a croisé les bras sur son ventre.

– Ah oui ! L'énigmatique JB Lester. Eh bien, comme vous le savez, il peut être un peu misanthrope.

– Je sais.

– Je n'ai pas réussi à le joindre depuis un bon moment. Et pourtant il me doit une pièce.

– Oh ! ai-je articulé.

Je ne savais pas quoi dire d'autre.

Il a fixé ses mains un long moment, avant de reprendre.

– C'est étrange que vous m'en parliez justement aujourd'hui. Je viens de recevoir un petit paquet par la poste. Il ne contenait ni lettre ni explications, juste quelques photos.

– Des photos ? Vous voulez dire des tirages papier ?

Il a éclaté de rire.

– Oui ma chère, des photos. Jetez-y un coup d'œil et dites-moi si ça ressemble à son travail.

Il m’a tendu l’enveloppe. Quand je l’ai ouverte, quatre ou cinq photos s’en sont échappées. En les regardant, j’ai eu le souffle coupé. Aucun doute, c’était bien de lui. Ces photos représentaient une chaussure. Une pantoufle. Une pantoufle de verre.

À SUIVRE...